

DE BONS MOTS QUI TUENT

C'est une mode aujourd'hui chez les honnêtes gens
que de vouloir être drôle et faire rire les autres."

Théâtre de Manuel Figueiredo
Censeurs du théâtre T. VI -p. 36)

Au Dr Tomas de Carvalho

On emploie communément le terme français *spirituel* pour qualifier des individus doués d'un naturel facétieux, salués par les rires, importuns à ceux même qui les applaudissent. Ce sont des caricatures de la vraie drôlerie.

Le "spirituel" moderne remplit les différentes fonctions que se partageaient, avant que l'on adoptât ce mot étranger, les personnages suivants, autochtones ou importés : amuseurs – pitres – arlequins – paillasses – turlupins – polichinelles – augustes – truands – bateleurs – goliards – histrions – grotesques – farceurs – pantalons – fous – pierrots – mimes – folâtres – bouffons, etc.

Cette multitude de synonymes montre que le *fou* médiéval s'est répandu dans la Péninsule Ibérique par greffes et marcottes à un tel nombre d'exemplaires qu'il a fallu trouver un nom pour chaque espèce.

A présent, le "spirituel" relève de toutes ces catégories. L'ancienne *farce*, qui était un emploi vil, une fois épurée dans les creusets obscurs du progrès social, est parvenue jusqu'à nous, a acquis ses lettres de noblesse en devenant de "l'esprit", et le droit de s'exercer sans contrainte, de la façon la plus caustique et la plus implacable.

Malgré tout, poussé dans ses derniers retranchements, l'*esprit* portugais, aussi affûté, aussi aiguisé soit-il, reste gauche et mousse ; il ne s'émancipe pas de la vieille école de la farce : il reste au niveau de la *plaisanterie*.

Il y a quelques mois, un "spirituel" s'est éteint à Lisbonne après avoir promené trente ou quarante années durant sa réputation entre le Chiado et le Rossio. Brossant délicatement les quelque soixante-dix ans qu'avait duré la vie aventureuse du défunt, les gazettes évoquaient, pour contrebalancer ses défauts, son immense drôlerie, et elles ont produit une édition nouvelle et complétée de ses anecdotes.

Si l'on examine de plus près l' "esprit" de cet homme, dont il fit un fonds de commerce pour la foire politique, on trouve au plus un plaisantin qui donnait libre cours à sa plume pour décocher de grossières insultes. On peut juger à l'aune de cet homme qui n'a pas laissé un nom capable de lui survivre vingt-quatre heures – et je ne le citerai pas ici – la plupart des bateleurs que j'ai vus, au cours de ces trente dernières années, sucer les os de la faction qui stipendiait leurs talents pour le dénigrement, et qui disparaîtront avant la génération qui les a payés avec la fausse monnaie de ses rires.

Le satirique de salon et d'estaminet est plus désastreux et moins trivial que le politique ; plus désastreux parce qu'il blesse les amours propres – sentiment que les politiques au cuir endurci n'éprouvent pas et ne feignent

même pas d'éprouver ; moins trivial parce que le sel de Sterne, de Byron, de Voltaire, du père Isla, de Heine et de Boerne n'a point pris ici, et qu'il ne s'affadit pas en adoptant les traits de notre génie naturel, bien illustré par les facéties plébéiennes de Gil Vicente et d'Antonio José.

Il est plus désastreux, je le répète, parce qu'aujourd'hui, retour de Caldas de Vizela, il me souvient une tragique histoire que je suis le seul à me pouvoir rappeler. Deux plaisanteries échangées entre deux amis ont creusé les sépultures où sont ensevelies des vies et des réputations. Si les nouvelles pouvaient nous apprendre quoi que ce soit, et corriger les infirmités de notre âme, je demanderais aux railleurs de lire ce qui suit ; et que dans les moments où ils ont du mal à tenir leur langue, chargée qu'elle est d'humeurs corrosives, ils se la mordent.

*

C'était en 1851.

Je m'empresse de préciser que, touchant les noms et les lieux, j'ai tout modifié, mis à part de vagues généralités et l'endroit où débute ce récit. Ce qui est le moins nécessaire pour rendre la vérité profonde de cette histoire, c'est ce que j'omets ici. Donner le nom des personnes et des lieux-dits, ce serait dénoncer inutilement un crime. Le criminel se trouve devant son juge, et il n'y a pas d'appel ; ses fils innocents respectent sa mémoire.

Cela se passait donc à Caldas de Vizela en 1851, le 15 Juin.

Sur un îlot que les saules éclaboussent de vert, il est un pont qu'on appelle aujourd'hui "le vieux pont". Sept personnes s'y étaient réfugiées, à l'heure de la sieste, préférant l'âcre fraîcheur du fourré, interrompu çà et là par les méandres de la rivière, à l'odeur sulfureuse, pour ne pas dire sulfhydrique du "Bourbier".

Le groupe comprenait des gens de toute origine.

Dona Helena de Penha, qu'on appelait chez elle la *morgada velha*. Cinquante ans et quelques, veuve du commandant-chef de Athey, élevée dans un couvent, critiquait l'éducation et les mœurs du cloître, dont elle était sortie avec des connaissances incertaines en catéchisme, et une bonne pratique de la brisque suédoise, et du *Feliz independente* du père Teodoro de Almeida. Une femme admirable qui s'est accommodée de son état de veuve, alors qu'elle n'avait que trente-deux ans tout pleins de sève, et relevés d'un sang plutôt riche, pour ne pas infliger un parâtre à sa fille unique.

Dona Irène, la *morgadinha nova*, vingt-sept ans, coquette, plus frivole qu'on ne doit l'être à son âge, minaudière, mignarde, enfantine dans ses paroles et dans ses attitudes, contredisant ses façons puériles par de certains airs effrontés et désinvoltes – en tout bien tout honneur, nonobstant.

Vous avez déjà observé sans doute, cher lecteur, chez les dames de province, une assurance rustaude, une manière de tortillement, le caquetage extravagant – cette gaucherie vient de ce qu'on leur a dit que la pudeur et la réserve sont le fait d'une éducation villageoise. Ces effusions improvisées, sans aucune finesse et sans aucun naturel, dans le milieu hétéroclite des stations balnéaires et des plages, leur donnent des airs de ce

qu'elles ne sont point, et donnent prise aux soupçons indécents ; parce que de tels artifices ont pour seul effet de leur faire perdre toute retenue.

Dona Irène était comme ça. Nous aurons l'occasion de voir ensuite plus à loisir ce qu'elle était.

Je vais vous parler maintenant des cinq messieurs de ce groupe.

L'abbé de Santa Eulalia, parvenu au cap de sa maturité, d'une érudition païenne, professeur de latin dans sa commune de Cabeceiras. Il citait Virgile à propos. Quand quelqu'un disait goûter la fraîcheur de la saulaie, il déclamaient quelques vers des *églogues* où l'on trouvait le mot *salices*. En s'asseyant sur une bosse du tronc tortu d'un aulne, il s'exclamait invariablement, d'une voix rendue sifflante par le tabac à priser : *sub tegmine*. Il souffrait de rhumatismes, et contaient nombre de miracles opérés par ces eaux, ainsi que les amours dont elles avaient été le théâtre quand il accompagnait sa mère, du temps que les dames de Cabeceiras de Basto y faisaient (selon son expression) leur São Miguel de l'amour. Dans les *conversations entre hommes*, il fustigeait leur caractère, et se proclamait le comparse, sinon le protagoniste d'aventures qu'en présence des morgadas il attribuait à un tiers. Il justifiait par des citations d'Ovide (*Ars amandi - passim*) les péchés de sa jeunesse lubrique, et disait en soupirant, avec une onction de vieux polisson : *Delicta juventutis meae*. Il lui arrivait, quand il croisait des villageoises de Basto, de donner un coup de coude à son compagnon de promenade, en lui glissant à l'oreille : "Voici l'une des fameuses..." Cette *fameuse* s'avérait un de ses amours de 1825, la sylphide à qui il avait appris entre autres à danser le menuet et la gavotte, et dont la démarche bancal et le mol embonpoint ne donnaient plus la moindre idée de la sylphide qu'elle était, assez leste pour piquer une gavotte. "Elle est comme moi", disait l'abbé.

.....
Changée comme moi je peux l'être
Qui l'aperçois sans la connaître...

chantait Garrett à propos d'une de ses étoiles filantes. Au moins l'abbé les reconnaissait-il, quoiqu'engoncées dans leurs tissus adipeux, et il les rajeunissait nostalgiquement, leur prêtant la couleur écarlate de sa passion. Bon causeur et discret sur les matières les plus graves ; philosophe éclectique, plein d'entrain, l'estomac à toute épreuve, partisan de Cabral par amour de l'ordre, hérétique parce qu'il niait que le Saint-Esprit eût prêté son concours au Concile de Trente, délibérément et de son propre fait parfaitement ignorant en sciences ecclésiastiques. Tel était l'abbé de Santa Eulalia.

Alvaro de Abreu, issu de la lignée des Abreu de Regalados, puîné de la maison et Honneur de São Gens, à Refojos de Basto, licencié en droit, vingt-neuf ans, trapu, barbu, le visage plébéen, les pommettes saillantes, le front bas, le cheveu au ras des sourcils. Un anneau d'or avec ses armes : sur champ de vermeil, en sautoir cinq ailes d'or coupées et sanglantes ; un timbre avec une aile semblable. Les mêmes armes sur l'étui à cigarettes, sur les boutons de manchette et sur l'améthyste des breloques anciennes, qui pendaient à la *châtelaine* à sa ceinture. Il avait un cheval, et un laquais en livrée bleue à bordure écarlate, des bottes cavalières à revers avec des lacets blancs, et des éperons jaunes. Il était intelligent comme le sont les licenciés confirmés, peut-être plus. Bien qu'il ne fît point de vers, il fréquentait à

Coïmbra les Couto Monteiro, Luis de Bessa Correia, João de Lemos, le brésilien Gonçalves Dias, Lima le poète et Evarista Basto. Il récitait aux morgadas, en y mettant du sentiment, les romances des frères Serpa, et les parodies de Beça et Couto Monteiro.

Ô, ma fainéantise si grasse et si placide,
Qui t'a fait naître ainsi des pages de ces livres !

Ou bien l'histoire de la châtelaine épanchant ses tendres regrets :

.....
En jouant de la mandoline,
Toute en pleurs, elle disait :
"Ô fado qui fus destin,
Ô fado qui n'es plus."

Je cite de mémoire, une mémoire qui ne retient pas les choses sérieuses.

A fréquenter ces garçons, il avait pris un vernis de faiseur d'épigrammes. Il flagellait de ses railleries les curés de sa province, se montrait plus fin dans ses brocards à l'adresse du médecin, avait contraint le pharmacien à quitter le pays, ayant conçu à son encontre une haine inflexible parce qu'il s'était vu traité par lui d'*athée* et de *carbonaro* dans le *Periodico dos Pobres*, à l'occasion d'élections municipales dignement célébrées à coups de gourdin. Il y avait encore des athées et des carbonari en ces temps-là. On trouve aujourd'hui plus de foi... et de pétrole.

Alvaro de Abreu jouissait d'une santé athlétique et rougeaude que je souhaite à mes lecteurs. Il était venu à Caldas parce que l'année précédente il y avait courtoisé la morgada nova, sa cousine au quatrième degré ; quand il était allé lui rendre visite à Athey, durant les fêtes de Noël, ils avaient convenu de se retrouver à Vizela.

Il y avait encore :

João Pacheco, de l'Arco de Baulhe, morgado de Vale Escuro. Un gentil garçon de vingt-quatre ans, élevé à Lisbonne où il était né tandis que son père commandait une brigade royaliste. Il était orphelin depuis 1832. Il s'était émancipé à vingt ans, et retiré dans sa province où il possédait des biens en abondance, et des tantes célibataires qui le chérissaient, et l'avaient dédommagé de toutes les caresses dont il avait été privé dans son enfance.

Ses tantes lui assuraient qu'il descendait de Duarte Pacheco Pereira – l'*Aigle de Lusitanie*.

— Qui est mort à l'hôpital, faisait le jeune homme.

— C'est une infamie de toucher... protestait Dona Isabel Pacheco, une religieuse bénédictine passablement instruite.

Elle ouvrait les *Lusiades* et mettait le doigt sur deux vers où Luis de Camões tire vengeance de l'outrageante ingratitude de Dom Manuel :

C'est ce que font les rois lorsque leur volonté
Prime sur la justice et sur la vérité.

João Pacheco souriait.

La nonne était aigrie que son neveu ait si peu de considération pour

l'ancêtre. Elle lui citait l'ode pindarique qu'Antonio Dinis lui consacre. L'enthousiasme suranné de la fille de Saint Benoît prêtait à rire cependant qu'elle déclamait, avec des gestes emphatiques la strophe boursouflée :

De cent barques sinistres
Et mil bouches à feu, on voit sourdre Mavors
Dans un vacarme atroce,
Dans le feu, la fumée, le sang, règne la mort ;
Les flèches, les sagaies volent en giboulées,
L'éléphant barrissant fait résonner la terre ;
En entendant ce bruit terrible au fond des mers,
Neptune est affolé.
Sur son axe, la Terre muette en tremble encor,
Il n'est rien qu'un grand cœur ne sache subjuguer.

— Ce que je retiens de ce vers, disait le neveu à sa tante exaltée, c'est que le vaillant Duarte Pacheco a fait grand massacre d'Indous, en répandant le sang de peuples qui défendaient leur foyer, et ne sont jamais venus s'en prendre aux nôtres. Somme toute, la Providence a puni l'*Aigle de Lusitanie*, en le forçant à éprouver en compagnie des autres disgraciés le sort misérable du roi de Calicut, qu'il a lui-même précipité du trône à l'indigence.

Il ne faut pas beaucoup plus de traits pour croquer un profil parfait de João Pacheco. Les événements rapportés suffiront pour le compléter.

La sixième personne de ce groupe qui encomrait la saulaie de Vizela était un des Saint-Preux de Porto, un modèle achevé de beauté virile, qui avait franchi le cap des trente-cinq ans, mais feignant d'aimer encore parce qu'il était effectivement aimé. Je ne sais pas si à l'instar de Louis Gauffredi, le Marseillais, il avait vendu son âme au diable en échange des femmes qu'il lèverait ; ce que je sais, c'est que les femmes qu'il a voulues, levées ou non, l'ont aimé.* Une partie d'entre elles se trouvait à Caldas, en train d'essayer de ranimer un appétit bien émoussé, ou de faire fondre les embarras d'une nourriture trop riche. Les demoiselles anémiques et chlorotiques des rimailleurs actuels, relevaient encore en 1851 de l'embryologie ; quant aux bardes qui leur prescrivent à présent de la viande de bœuf et du vin de Porto, ils fermentaient dans le ventre de l'Idée... avec un grand I.

Bien que José de Almeida, le *Don Juan* de Porto, reconnût les appas de la morgada de Athey, il atteignait l'âge où l'esprit dégoûté du charnel commence à s'enticher de beauté morale. Almeida se moquait des mines, du caquetage et des indolentes minauderies d'Irène. C'était João Pacheco qui l'attirait dans ce groupe ; et ce qui attirait João Pacheco, c'était l'abbé de Santa Eulália, ses anecdotes succulentes, l'agrément de ses franches fadaises, et son art prodigieux pour ôter tout désir de suicide chez les personnes tenues de passer à Vizela quinze jours en Juin. José de Almeida me disait...

Il me disait ?... Il le disait à un homme bien différent de moi, qui portait mon nom il y a vingt-quatre ans, et cet homme, c'était moi, le dernier du

* Cher docteur Tomas de Carvalho, vous souvenez-vous de lui, il y a huit ans, à l'hôtel Gibraltar, déjà chenu, mais vieillard si gaillard que les jeunes gens l'enviaient ?

groupe.

*

Ce jour-là, João Pacheco disait à José de Almeida :

— Si ce bon Abreu n'était pas diplômé en droit, ce serait un homme fréquentable ; mais comme il ne plaide pas, ne fait pas de lois, et ne les commente pas, il veut montrer à tout prix que son diplôme lui a donné de la distinction. *Il fait de l'esprit*. Il traîne toujours son répertoire de saillies, qu'il a ramassées à Coïmbra, et ne perd pas une occasion de nous les décocher, à l'abbé ainsi qu'à moi-même, dans l'espoir que Dona Irène le récompense d'un sourire bien niais. Je lui ai déjà dit que ses bon mots agaçaient l'abbé et qu'ils ne me plaisaient qu'à moitié. S'il ne se corrige, je me propose de lui lâcher un jour quelque méchante nazarde, pour lui clouer le bec devant la petite.

Voilà ce qu'avait dit João Pacheco le jour où notre groupe, à l'heure de la sieste, s'était enfoncé dans la saulaie.

Alvaro de Abreu s'était particulièrement distingué à cette occasion dans sa rage d'être mordant. Le cœur a de ces ivresses, de ces surexcitations sanguines qui bouillonnent sous les boîtes crâniennes. La morgada s'était naturellement laissé presser le gras de l'avant-bras et avait répondu à cette douce pression. Le licencié dégorgeait à mon avis son cœur d'un trop-plein de bons mots. J'ai profité, moi aussi, de sa libéralité. Je me trouvais en train de graver un M sur l'écorce d'un aulne ? C'était l'initiale d'une des cinq *Maries* que j'aimais.

— Ce M, dit-il goguenard, doit renvoyer à la célèbre exclamation de Cambronne à Waterloo.

— Vous êtes mieux placé que quiconque pour en goûter le sel, fit José de Almeida, en riant de son rire percutant, et ce me fut une douce vengeance.

Tous comprirent, fors les dames, qui ne connaissaient pas les arômes de l'histoire de France.

— Quelle heure est-il ? demanda la morgadinha qui s'ennuyait.

João Pacheco mis à part, ils firent tous jouer le boîtier de leur montre et répondirent :

— Cinq heures.

— C'est curieux, dit João Pacheco, ça fait dix ans que j'ai cette montre, c'est la première fois qu'elle s'arrête sans être au bout de la corde.* Si les émanations sulfuriques produisent le même effet sur le propriétaire, il faudra m'arrêter moi aussi. Et, si j'en crois ce qu'a dit je ne sais plus qui : s'arrêter, c'est mourir.

— Il te faut donc une corde, fit Alvaro en ricanant.

— Il me faut bien une corde ; et non pas un bourreau, puisque tu es là, rétorqua Pacheco.

— Prenez-vous ça dans les dents, maître, s'exclama l'abbé de Santa Eulalia.

Les deux morgadas comprirent la plaisanterie et s'esclaffèrent. José de Almeida lâcha trois grosses bouffées de sa pipe turque et gloussa :

* Ce jeu de mots aurait été compris en France au XVIII^e siècle, où le ressort des montres se remontait encore avec une *corde*, en fait une chaînette. (NdO)

— Ah ça, elle est bien bonne ! Elle est bien bonne ! Je vais me la noter...

Et il prit son carnet.

Alvaro de Abreu blêmit. Ces dames le fixaient. Elles attendaient qu'il rendît la pareille. Le rire vengeur de l'abbé le mettait à la torture. Le silence de tous était enfin comme un affront. Tout le monde avait eu à essuyer ses traits.

Dona Helena se leva de son tapis de joncs et d'herbe en disant :

— Allons faire un tour sur le pont.

*

Tous s'accoudèrent au parapet du pont, excepté Alvaro de Abreu qui se retira avant de s'y engager, sous un prétexte quelconque.

— Le docteur en droit en est resté stupide ! dit l'abbé. Il s'est trouvé tout quinaud. Fallait pas qu'il y aille. Il aurait pu trouver meilleure litière pour y déposer son *esprit* ! Avec son doigt toujours placé sur la détente de la blague ! Une boutade, ça se supporte ; mais ces façons qu'il a de montrer sans cesse les dents pour mordre, ce sont là des manières d'étudiants et de crétins rigolant au cabaret.

— Vous avez raison, monsieur l'Abbé, concéda Dona Helena, mais à vrai dire, la réponse de monsieur Pacheco était un peu raide.

— J'accepte les réprimandes quand elles viennent de vous, répondit galamment le gentilhomme, mais vous me permettez de ne point me repentir. Qui me considère fait pour le *gibet* ne doit pas se sentir offensé si je trouve qu'il ferait un bon exécuteur des hautes oeuvres.

Dona Irène s'exclama :

— Seigneur !

Elle exprimait spontanément ainsi son horreur devant le mot *gibet*.

Et elle ajouta, en postillonnant et en se tortillant :

— Je n'aime pas ce genre de choses... Cela me rend nerveuse... Alvaro était tout pâle et il tremblait... Nous allons avoir toute une histoire à cause d'une boutade... Allons-nous en, maman ! Je me sens toute nerveuse... Constatez par vous-même...

Et elle présentait son poignet à l'abbé.

— Elle a la fièvre ? demanda la mère anxieuse.

— Elle est toute secouée, confirma l'abbé, malicieux, en nous jetant un regard en coin. Voulez-vous tâter le pouls, Monsieur Pacheco ?

— Je ne m'y connais pas en pouls, dit ce dernier, déclinant la proposition.

— Si vous permettez... fit José Almeida. Je vois...(il avait rouvert le boîtier de sa montre, et tâtait le pouls d'Irène). Cent pulsations par minute. Ce n'est pas de la fièvre, madame... c'est de l'amour...

— Elle est bien bonne, dit la petite en ôtant sa main. Monsieur de Almeida, vous avez d'étranges idées ! L'amour se sent dans le cœur, pas dans le pouls.

— Le pouls trahit le cœur, répondit le Portuense. L'amour fait palpiter le sang.

— Il vaut mieux entendre cela qu'être sourde ! nota Dona Helena bien contente de voir sourire la petite.

— L'observation de M. Almeida est tout à fait scientifique, confirma l'abbé. L'amour accélère en effet la circulation du sang.

— Vous avez sur ce point l'avis d'un homme d'expérience, dit Almeida.

— Un avis définitif, acquiesça l'abbé en hochant légèrement la tête à trois reprises.

— Vous êtes plein de ressources, cela ne fait aucun doute, lui retourna ironiquement la veuve du capitaine-chef de Athey. Soyez sage, à présent !

— Que puis-je faire d'autre, rétorqua ce païen de clerc, un vieux satyre ne trouve plus de nymphes dans les forêts.

— Quoi ? demanda la dame qui ne connaissait pas les scandales mythologiques.

— Je voulais dire, chère Madame, que la sagesse chez un vieillard de cinquante ans, comme moi, on ne la recommande plus, on la déplore.

— Comment vas-tu, mon enfant ? demanda Dona Irène à sa fille.

— Je suis épouvantée... J'ai peur que tout cela ne donne quelque catastrophe... Le cousin Alvaro a si mauvais caractère...

Elle souligna ces propos de quelques grimaces.

— Je vous remercie de votre inquiétude, Madame, fit João Pacheco, mais je vous demande de réserver votre sensibilité à de meilleurs usages.

*

On alla trouver José de Almeida, à la brune, dans la pharmacie de la Lameira, où prospérait en ce temps-là un potard digne de passer à la postérité pour ses bizarreries – et il n'est plus personne qui se souvienne de lui à présent ! Ce pays ne reconnaît aucun talent : il faut se faire une raison.

C'était João Pacheco qui le prit à part pour lui dire :

— Je viens d'être contacté par deux citoyens de Braga se présentant comme les témoins d'Abreu qui demande réparation. Je leur ai répondu que je leur enverrais quelqu'un pour s'entendre sur les modalités.

— Je suis à tes ordres, dit aussitôt Almeida, qui était le témoin à vie de tous les duels en ce temps-là dans sa vaillante cité. Quelle arme choisis-tu ? Le sabre ? Le fleuret ? Le pistolet ?

— Tout doux, coupa le morgado de Vale Escuro. Abreu ne tire d'aucune arme. J'ai eu comme maîtres le marquis de Niza pour le tir, Chico Belas pour le sabre, Petit pour le fleuret. Aussi modestes soient-elles, mes connaissances sont plus étendues que celles d'Alvaro. Si j'accepte ce duel, je suis sûr de l'emporter, et je reviendrai du pré avec la conscience aussi tranquille que celle d'un homicide. Va dire cela aux témoins, si tu veux m'obliger.

José de Almeida rentra le soir.

— Abreu veut se battre à tout prix, dit-il. Il veut un duel à mort avec tir à bout portant.

— Va déclarer aux témoins que je suis d'accord, répondit José Pacheco, sans aucune hésitation.

— Tu es fou ?

— Fais ce que je te dis.

— Choisis un autre témoin. Je m'en vais de ce pas avertir le maire, répliqua José de Almeida en souriant. Je croyais que tu étais un garçon courageux et prudent. Il y a un instant, tu ne voulais pas te battre ; tu te jugeais trop chevaleresque pour abuser de ta supériorité ; maintenant tu acceptes le combat parce que vous avez des chances égales de vous entre-tuer comme deux assassins aussi stupides que féroces.

Pacheco riait ; et Almeida lui tenait des discours raisonnables.

— Fais ce que je te dis, lui répéta le morgado. Tu es un enfant. Es-tu vraiment convaincu qu'Abreu désire se battre dans de telles conditions ? Les lâches ont de ces fantaisies tant qu'on en est encore aux discussions, et que le sang ne coule pas encore. Confirme à Alvaro que j'ai accepté le duel à bout portant ; et tu verras le résultat.

— Mais suppose qu'il persiste dans sa parole.

— Je persisterai dans la mienne. Et il ajouta en lui tapant sur l'épaule : Ne t'inquiète pas. Le bonhomme tient plus à sa vie qu'à son honneur. Tu entends ? S'il te propose un duel où nous lâcherions à bout portant... des traits d'esprit, dis-lui tout de suite que je n'accepte pas.

La réponse laissa les citoyens de Braga interdits et pantois. Le plus sensé, dans le dessein louable d'épargner un sang illustre, avança que ce serait un malheur de voir s'entre-tuer deux des plus grands noms du Minho. Et il suggéra cette solution :

— Et si João Pacheco lui donnait satisfaction en présence des personnes qui ont entendu l'injure...

— Quelle satisfaction ? demanda Almeida. Et dans quels termes ? En lui disant qu'il ne le tient pas pour un *bourreau* ? Le remède serait pire que le mal. Je ne peux le lui proposer. Laissez-les se tuer ! C'est une mort glorieuse. Peu importe que l'on meure d'un calcul à la vessie ou d'une balle dans le cœur. João Pacheco a déjà eu quatre duels à mort à Lisbonne et à Madrid, et il est toujours vivant.

— Cela me semble extraordinaire ! fit remarquer le citoyen de Braga effaré, qui supposait que, dans un duel à mort, il est obligatoire de mourir.

— Il n'y a rien là d'extraordinaire. Le protocole, tel qu'il est énoncé dans le Code de l'Honneur, précise bien qu'un pistolet est chargé avec une mesure de poudre et une balle, et l'autre juste avec de la poudre. On les tire au sort. La chance a toujours souri à Pacheco. Mais il s'agit d'un tout autre cas. Tous les deux sont assurés de mourir.

— Et nous là-dedans ? Qu'est ce qui va se passer pour nous ? s'inquiéta l'enfant de la naguère circonspecte Braga.

— Nous ? répondit Almeida, nous mettrons en pratique cette rare vertu qui consiste à ne pas s'entre-tuer. Vous irez vous réfugier chez vous, et moi chez moi. C'est ce que recommande Le Code de l'Honneur. Les témoins ne peuvent porter aucun témoignage sur l'honneur des duellistes morts, ils se sauvent au quadruple galop. Ce qui reste de la tragédie relève du fossoyeur.

Un des témoins fit le geste de se laver les mains et dit :

— En ce qui me concerne...

— Vous faites comme Pilate dans cette affaire ? demanda le Portuense.

— Comme deux Pilates, répondit l'autre à son tour, se rappelant trois longs passages qu'il récita d'un livre du conseiller Rodrigues de Bastos sur les cartels.

— Trêve de bavardages, fit José de Almeida pour finir. Qu'est-ce que nous décidons ?

— Nous allons parler à Abreu. Ou bien il renonce à se battre, ou bien c'est nous qui ne nous occupons plus de cette affaire.

— Faites vite, alors. João Pacheco est déjà en train de rédiger son testament.

Bien que la bravoure ne fût pas la qualité la plus évidente de l'amoureux d'Irene, il fut pris d'un de ces accès d'héroïsme que l'amour seul peut produire. Les nouvelles que lui rapportèrent ses deux témoins, pâles, ne l'ébranlèrent qu'un moment. L'image de sa cousine fit sur lui le même effet que celle de Pallas aux guerriers de la Grèce homérique, et lui inspira des élans qu'on n'eût jamais imaginés de lui.

— Eh bien, nous mourrons ! s'exclama-t-il, tel Léonidas au défilé des Thermopyles.

— Tu es donc résolu à mourir ? demanda l'un des témoins.

— Comment faire autrement ?

— Trouve-toi d'autres témoins, lança le deuxième témoin. Nous avons décidé de ne pas cautionner cette ânerie. Si tu te battais pour une raison sérieuse, *verbi gratia*, si Pacheco avait déshonoré ta sœur, ou pour un motif comparable, s'il t'avait injurié en te traitant de voleur, *verbi gratia*, nous serions à tes côtés, et nous serions les premiers à prendre les armes pour te défendre. Mais tuer un homme pour une boutade qui ne vaut pas un clou, c'est la pire des sottises à laquelle un homme puisse se livrer, s'il n'est pas fou à lier ! Puisque toi, *verbi gratia*...

— N'insistez pas, coupa Alvaro de Abreu. Je chercherai d'autres témoins.

Ils se querellèrent jusqu'à dix heures du soir. Un des deux Bracarenses, qui farcissait bravement ses arguments de *verbi gratia* répéta les saines doctrines du conseiller Rodrigues de Bastos, avec moins d'élégance. En tout cas, l'obstination de l'ami prudent finit par ébranler l'entêtement d'Abreu, au point de lui insuffler autant de raison que de peur.

Ce qui se passait entre-temps dans les appartements du morgado du Vale Escuro mérite de retenir l'attention. José de Almeida croisa, à onze heures du soir, l'abbé de Santa Eulalia, qui rentrait d'une partie d'homme avec la morgada de Athey, et lui dit à l'oreille :

— Nos hommes se tuent demain à l'aube. Le soleil à son lever... verra deux cadavres.

L'abbé n'en douta point. La mine du Portuense trahissait l'effroi qu'inspirent les catastrophes.

— Jésus, mon Dieu ! s'exclama le curé. Je vais avertir le maire, si vous le permettez. Quoi qu'il advienne, mon devoir, c'est d'éviter un tel malheur.

— Vous n'éviterez rien, l'abbé. Le maire ne peut les arrêter qu'en flagrant délit. Qui peut savoir où ils iront s'entre-tuer ?

L'abbé revint sur ses pas pour se précipiter chez Dona Helena. Il y entra tout haletant et violet. Il parvenait à peine à chuchoter. Il essayait les gouttes de sueur qui ruisselaient à son front. Il rapporta ce que lui avait appris José de Almeida. Irène, qui dînait d'un bifteck aux oignons piqua aussitôt une crise d'hystérie, tandis que sa mère, prise de flatulences spasmodiques, ne pouvait s'empêcher de roter. Un autre prêtre qui se trouvait là, le chapelain et l'administrateur de la propriété de Athey, se mit à vitupérer le relâchement des mœurs de 1833 jusqu'à présent.

— Madame la Morgada, suggéra le curé, coupant court aux anathèmes politiques de l'autre, João Pacheco habite tout près. Si vous voulez bien, nous allons nous y rendre. Il est impossible qu'un si galant homme résiste aux observations d'une dame pour laquelle il a tant de respect.

— Allons-y, acquiesça Dona Helena en se couvrant de son châle. Et elle demanda au chapelain de rester avec la petite.

Quand ils entrèrent, les témoins d'Alvaro et de José Almeida étaient en pleine discussion. João Pacheco, conformément à l'usage, n'y assistait pas ; mais, contrairement à l'usage en de telles circonstances, il était en train de dormir. On l'appela pour lui demander de recevoir madame la morgada. Réveillé en sursaut, il se rendit au salon où la dame s'entretenait avec Almeida et les autres des angoisses que lui inspirait ce duel. Le Portuense lui avait appris que les conditions en étaient modifiées : il n'était plus question de mourir. Pressé par ses témoins, Abreu renonçait à en venir à de telles extrémités, et proposait un duel ordinaire.

Afin de calmer les flatulentes affres de la veuve, Pacheco lui assura qu'il n'y aurait aucune blessure grave. Pour ce qui est de renoncer au duel, comme la dame le lui proposait, il fit valoir que sa propre fierté l'en empêchait. La dame consternée répondit qu'elle allait demander à son cousin Alvaro de renoncer au duel.

— S'il y renonce, fit remarquer Pacheco, vous aurez fait une bonne œuvre. Mais vous mettez votre parent dans une situation fâcheuse vis-à-vis des gentilshommes à qui il a confié la réparation d'une offense imaginaire. Partez tranquille, madame. Votre futur gendre ne souffrira d'aucune mutilation, fût-elle anodine. Notre combat sera un simulacre d'escrime, une sorte de gymnastique en salle, avec des épées sans pointe ni fil.

*

Au point du jour, nous traversâmes le Vizela par un gué qui se trouve actuellement sous les arches du Pont Neuf. Les rossignols chantaient encore sur les berges ombragées de la rivière ; les merles sifflaient au loin, et les pies jacassaient dans les pinèdes. Les courants caressaient en murmurant les branches des aulnes qui se penchaient à fleur d'eau. Nous avons longé ensuite le Bassin Mauresque autour duquel les villageoises s'épuçaient les seins avec un naturel digne de l'innocente Arcadie. Leurs hommes respectifs écroûtaient les cals de leurs pieds ou mettaient des clous à leurs sabots. Puis nous avons gravi une brande pentue juste à l'endroit où s'étale à présent la route de Penafiel, et nous avons abordé un raidillon couvert de cistes et d'ajoncs. Nous avons tourné à gauche, côtoyant la butte au-dessus des friches, et nous nous sommes enfoncés dans une épaisse chênaie jusqu'à une clairière plane et moins accidentée.

— C'est ici, dit Almeida aux témoins d'Alvaro.

Les deux adversaires ôtèrent leurs vestes et leurs gilets.

Les poignets d'Alvaro étaient noirs, velus et carrés, des poignets dont le peuple dit qu'ils sont *comme une barre à huis* pour souligner leur infrangible dureté ; les doigts étaient bruns et pleins de poils, les ongles sales. Les mains de Pacheco étaient maigres, translucides, à peine irriguées de ce bon sang qui donne sa couleur à l'épiderme. Moi, ce qui m'a donné du courage et assuré de la victoire de Pacheco, ç'a été l'expression riante et sereine du jeune homme, et la confiance que je place dans un art qui vient à bout de la force impétueuse.

João Almeida donna le signal et le combat s'engagea. Ce qui ne manqua pas de nous étonner, c'est qu'Alvaro de Abreu ferma les yeux et fit avec son

épée de si grands moulinets que son adversaire céda du terrain, détournant quelques bottes, esquivant les autres. Je suivais avec inquiétude ce tourbillon d'acier étincelant, et l'âpre cliquetis des lames. João Pacheco gueula :

— Un instant !

Alvaro s'arrêta, croyant sans doute que son adversaire était blessé.

— Cet homme, dit l'autre aux témoins, ferme les yeux et ne se défend pas. Je pourrais le tuer par mégarde !

Almeida s'adressa alors à Alvaro de Abreu :

— Si vous me permettez de vous dire mon sentiment, vous vous y prenez mal. Il n'est pas recommandé de ferrailler à l'aveuglette. Comment ferez-vous pour voir l'épée de votre adversaire ?

— Je ne sais pas manier l'épée, répondit Alvaro. Je fais ce que je sais faire et ce que je peux faire.

— Je vois ce que vous pouvez faire. Ce que vous savez faire peut s'avérer dangereux, fit Almeida. Vous seriez à cette heure un cadavre si monsieur Pacheco l'avait voulu. Battez-vous comme vous l'entendez, mais regardez au moins ce que vous faites ; ouvrez les yeux.

— Cela me semble indiqué, confirma l'un des Bracarenses, et l'autre en tomba d'accord.

Ils se remirent en position. Alvaro se lança dans le même style de *coups à l'aveuglette*, mais avec les yeux écarquillés, tout luisants. João Pacheco poussa une botte d'expert, le *coup de manchette* à l'avant bras, sur les tendons, au niveau du poignet, avec l'adresse et la netteté qu'exige un art aussi raffiné. Le puissant Abreu se trouvait désarmé. Le disciple de Chico Belas avait fait honneur à son maître.*

*

João Pacheco déjeuna avec José Almeida avant de s'en retourner dans sa maison de l'Arco. Visiblement, l'issue du combat le contrariait terriblement. Il avoua qu'il avait honte d'avoir blessé un homme qui n'y connaissait rien en armes, et fermait les yeux comme un lâche. Il allait rester chez lui pour éviter le spectacle qu'il allait donner dès que s'ébruiterait une si lamentable prouesse.

Nous l'accompagnâmes jusqu'à Guimarães où il nous dit :

— Ne vous étonnez pas si vous apprenez un jour que j'ai été assassiné en traître. La rancune d'Abreu se manifestera d'une façon ou d'une autre. Dans les antécédents de la famille, il y a des crimes qui pourraient fournir la matière à un roman sanguinaire. Ses propres parents disent que le père d'Alvaro a tué son frère pour lui succéder dans ses droits, et qu'il a tué son beau-frère pour administrer et dissiper les revenus de la propriété de sa sœur. Il était *capitão-mor*, et il étouffait les soupçons. Ce fils-là a hérité de son caractère. Mais il a grandi sous le soleil d'une autre civilisation et, plus

* Chico Belas était Dom Francisco de Castelo Branco, frère du comte de Pombeiro. Il fut officier de cavalerie, mena une vie bien remplie d'aventures et pleine d'éclat, mourut en 1862 d'un cancer, rongé par l'ivrognerie et la débauche. Je l'ai connu en 1861. Il était idiot, il bavait, il mendiait quelques liards pour se payer du genièvre. Ses très nobles parents n'ont rien pu faire contre le destin de cet homme qui avait été un maître en escrime, en équitation, et en galanteries brutales et efficaces.

cultivé que son père, il ne distille plus son venin congénital que par la langue. Ce n'est pas lui que je crains ; mais je dois me garder des scélérats qu'il accueille chez lui, comme s'il avait adapté à un tout nouveau système les anciens *Codes* des Seigneuries.

Quand nous sommes revenus de Guimarães, Alvaro de Abreu se promenait sur la route, son bras collé à sa poitrine, en compagnie de ses cousines et de l'abbé de Santa Eulalia.

— Nous allons vous rendre visite, Monsieur Abreu, dit José de Almeida. Nous sommes heureux de vous trouver d'aussi belle humeur.

— Ça va, répondit-il sèchement.

— Monsieur Pacheco a fait du joli !... cracha Dona Helena.

— Il finira par tomber sur quelqu'un qui lui rabattra son caquet, renchérit sa fille en fouettant avec une ombrelle un rameau de chèvrefeuille.

— Mesdames, rétorqua João de Almeida d'un ton solennel, M. João Pacheco s'est conduit comme un parfait galant homme.

— Un fort galant homme en effet ! répliqua sarcastiquement Dona Irène avec une moue idiote.

— Un fort galant homme, je vous l'assure, insista le Portuense. Et M. Alvaro que voici ne me démentira pas.

Pris à témoin, celui-ci se contenta de grogner :

— *Hum.*

Almeida poursuivit :

— Si vous ne contestiez pas, mesdames, l'extrême générosité de João Pacheco, je me verrais en cette occurrence dans l'obligation d'appeler infâme toute personne qui en douterait. Et je soutiendrai, avec votre permission, Mesdames, pour ne pas prendre en considération votre opinion sur une matière si étrangère à votre autorité, que je tiens pour bête toute personne qui douterait que la conduite de João Pacheco fût celle d'un galant homme dans la querelle qu'il a vidée ce matin avec monsieur Alvaro de Abreu.

Il fixait ce dernier en attendant une réponse qui ne vint pas.

— Brisons là, coupa l'abbé. On ne peut moudre deux fois le même grain.

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, approuva la morgada velha. N'en parlons plus.

— Ce que je sais, reprit Irène, c'est que nous avons passé deux mois délicieux l'année dernière à Vizela. Et voici que ce M. Pacheco nous arrive cette année de Lisbonne avec ses façons de spadassin pour nous gâcher notre plaisir.

José de Almeida sourit en faisant un geste délibérément narquois, s'inclina sans se découvrir et se retira en faisant claquer sa cravache sur son pantalon.

Remonté sur son cheval, il considéra le groupe, et me dit, rouge de colère :

— Cette femme m'a convaincu que l'on pouvait botter le derrière d'une dame.

*

Quand nous partîmes de Vizela, fin juin, le bruit se répandait qu'un garçon de Porto, d'origine anglaise, et qui se recommandait par les vingt-sept fracs qu'il exhibait avec les gilets assortis, avait été vu en train de faire

des messes basses avec Irène, au clair de lune, lui à partir de son potager, elle, accoudée au mur de son jardin.

José Almeida revint fin Juillet sur les traces d'une litière transportant l'objet de toutes ses attentions du moment, et constata que la maladie chronique que les dames de Bastos nomment sexe connaissait de nouveaux développements d'ordre psychologique.

Savoir :

Irène, qui était reçue aux soirées et aux promenades des familles illustres, les Torre da Marca, Machados Pindelas, Guedes da Costa, Alentém, Infias et Paço da Sousa, avait entendu quelques brocards sur Alvaro : Il était question du duel et de ses grotesques assauts dans le style obsolète dit de *colin-maillard*. Parfois, pour s'amuser dans les salons, et sans se cacher de la morgada nova, de petits hobereaux fermaient les yeux, croisaient leurs cannes, faisaient les pitres. C'était un tonnerre de rires, et Irène cachait son dépit en demandant à ses voisines à quoi rimait ce petit jeu. Une amie sincère fit rire aux dépens d'Abreu en lui expliquant l'argument de ces pantomimes.

C'est sur ces entrefaites que l'homme aux vingt-sept fracs arriva à Vizela, affichant très clairement ses bonnes manières et son savoir-vivre devant les dames. En fait, élevé à Londres, tout poudré d'affectation française, plein de cette vanité qui convient à un aristocrate comptant parmi ses ancêtres un patriarche saxon dont les os reposent en Palestine, élégant et presque intelligent, il s'était fait de toutes ces qualités ajoutées aux vingt-sept fracs et aux gilets assortis un personnage capable de donner aux dames le goût de la guimauve et de l'amour.

La fille du *capitão-mor* de Athey se recommandait par sa fraîcheur de montagnarde, sa coquetterie un peu gauche, ses petits bonds de brebis égarée, et les regards électriques qu'elle lui coulait en biais : il en fut transporté. Il était hardi comme tous les individus qui possèdent au niveau de leur vaste cervelet la bosse de l'*amour*. Les pleines lunes de juin et de juillet ont vu des choses qui inspirent à la poésie les balcons où se penchent les Juliettes, et que la prose surprend dans de simples potagers où le chou de Galice pousse à l'ombre de festons de courges.

Le licencié Abreu n'en a pas vu autant que la chaste lune, mais il en a flairé certaines. Son rival possédait ce prestige qui vous écrase de toute sa supériorité. Le cœur de l'homme trahi n'a d'autre ressource que les pleurs quand sa conscience lui dit : "Je vaudrais moins que mon rival". Il s'emporta, éructa de grasses grossièretés à sa cousine qui les écouta comme une qui les essuie d'autant plus impavide qu'elle va se parjurer. Elle ne s'excusa pas et ne pleura pas. Il l'ennuyait parce qu'il lui paraissait ridicule depuis son duel, et qu'elle était éperdument amoureuse, et comme foudroyée par Jacques Smith, un vrai modèle de perfection virile, mises à part les cicatrices de scrofules à son cou.

Alvaro de Abreu retourna dans son village. Jacques revint à la Praia da Foz au début du mois d'août, avec José de Almeida.

Comme Almeida lui demandait si la petite morgada de Athey, c'était de l'histoire ancienne, il répondit :

— Oh ça...

— C'était une jeune fille fraîche... insista l'autre.

— Oui. Fraîche et indigeste comme la pastèque.

Dans un journal de Porto, le 15 Novembre de cette même année 1851, on pouvait lire un article de l'un de ses correspondants à Arcos :

Cette cité a subi une perte irréparable en la personne d'un gentil-homme accompli, au sens la plus large de ce mot, qui a disparu, le représentant d'une famille qui est peut-être la plus illustre des Provinces du Nord puisque l'on compte entre ses aïeux l'immortel Duarte Pacheco Pereira, surnommé par antonomase *l'Aigle de Lusitanie* et le *Lion des Mers*.

João Pacheco était allé visiter hier matin une de ses cousines à Refojos de Basto, où il a passé la journée, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le cheval qu'il montait n'avait pas encore été bien dressé, il l'avait acheté au propriétaire d'une de ces manades espagnoles qui sont venues à la foire de São Miguel. Bien qu'il fût excellent cavalier, ses amis lui avaient souvent représenté que les chemins bordés de précipices ne sont pas faits pour qu'on y dresse des chevaux. Mais ce cavalier téméraire, comptant sur la dextérité de son poignet et la fermeté de ses genoux, s'engageait dans les ravins et les fossés avec une intrépidité qu'il eût mieux fait d'employer autrement. Les craintes de ses amis ont été confirmées de la façon la plus tragique.

Au crépuscule, le cheval a franchi le portail du Vale Escuro sans son cavalier, les rênes et les brides en lambeaux. Les voisins furent alertés par une immense clameur. João Pacheco était chéri de ses trois tantes, des dames respectables qui n'avaient d'yeux que pour lui au monde. Amis et domestiques, nous sommes tous partis sur la route de Refojos. A une demi-lieue, nous avons trouvé le cadavre de João Pacheco (un spectacle vraiment lamentable), dans un fossé profond et bourbeux, où il gisait à plat ventre, les mains enfoncées dans la boue, sans la moindre trace de sang qui permît de voir quel organe avait été touché. Comme il faisait déjà sombre, et qu'on ne pouvait enlever le cadavre qu'après les relevés judiciaires, nous, ses amis, nous sommes restés ensemble jusqu'à la fin de la nuit à veiller sur la dépouille d'un si noble jeune homme, mort tragiquement à la fleur de l'âge ! Le médecin qui l'a examiné n'a trouvé que le crâne fracassé, sans autre épanchement, mis à part deux filets de sang qui lui sortaient des narines. On est fondé à présumer que le cheval l'a démonté, et qu'il est tombé sur l'angle du rocher qui borde le ravin : on constate sur la paume des meurtrissures faites en se protégeant contre les aspérités de la pente rocailleuse. On ne peut retenir que la chute comme cause de la catastrophe. Si ç'avait été un homicide, les traces de blessure se présenteraient autrement ; João Pacheco était en outre apprécié, plein de scrupules, il respectait l'honneur des familles, nonobstant le fait qu'il ait été élevé et éduqué à Lisbonne. Il était riche et, de plus, bon garçon. On ne sache pas qu'il ait provoqué la perte d'une de ces jeunes filles pauvres, comme il s'en trouve des centaines, qui se tiennent pour heureuses quand un aristocrate les amène sur les sentiers du déshonneur.

Nous qui sommes ses amis, nous le pleurerons aussi longtemps qu'il restera, par ses vertus, un exemple pour tous les citoyens et pour leurs enfants. Puisse-t-il demeurer dans l'éternel séjour de la vertu, ce jeune homme tant pleuré. Que le Très Haut inspire de la résignation à ses tantes inconsolables !...

Cela me fit de la peine de lire cet article qui me rappela ce qu'avait dit Pacheco la dernière fois que je l'ai vu : *Ne vous étonnez pas, si vous apprenez que j'ai été assassiné en traître.*

Je fis part de mes soupçons à José de Almeida. Mon ami les partageait.

— J'ai l'impression qu'il a été tué par Abreu.

Et il ajouta :

— Je vais écrire dès aujourd'hui à l'abbé de Santa Eulalia pour lui communiquer les paroles de João Pacheco, et lui demander les circonstances du désastre.

L'abbé répondit que nos soupçons n'étaient pas fondés pour la bonne raison que le 11, le jour où João Pacheco était mort, Alvaro de Abreu se trouvait à la foire de Saint Martin à Penafiel avec lui-même, l'abbé, et les morgadas de Athey ; et que, de plus, il y avait perdu un peu plus de cent pièces d'or devant quelques dizaines de personnes qui ne l'avaient jamais vu jouer.

La lettre s'achevait ainsi :

Les amoureux se sont réconciliés... La petite est rentrée de Caldas fort pâle, les yeux cernés (j'allais écrire "bernés"). Les premiers jours, elle défailait à chaque pas, et poussait des "hélas !" romantiques comme les dames de Basto en 1825. *Infandum... renovare dolorem.* Puis la mère, une fine mouche dans le style qui avait cours en 1825, a écrit à Abreu pour lui dire que sa fille souffrait de son ingratitude, à lui. La "lune pleine" de Vizela dont vous me parliez n'a pas été évoquée à ce propos. À ce qu'il me semble, Abreu en savait moins que la Thétis que l'on cite volontiers, et que le dandy luso-britannique que mentionne la chronique scandaleuse des thermes romains en cette année 1890, si l'on s'en tient à l'ère de César. Cependant son patrimoine est maigre, et il y a dans les domaines de Athey de quoi se repaître (et fermer) les yeux. Vous verrez qu'en fin de compte la petite morgada va attraper un mari, un parent de surcroît, noble et licencié, bien qu'elle n'ait pas à dénouer sa ceinture virginale. Savoir s'il se paiera sur la bête, ce n'est pas mon affaire. Qu'ils s'arrangent. Il vaut mieux qu'il se résigne, et qu'il ferme les yeux comme pendant le duel, puisqu'on ne peut avoir le sac, avec l'honneur et le profit. On l'a ou on ne l'a pas, si l'adage est aussi vrai que mon amitié et mon dévouement.

L'Abbé Silva.

*

L'année suivante, le bois d'aulnes à Vizela n'offrait son ombre à aucun de ses hôtes de l'année précédente.

Il nous semblait, à José Almeida comme à moi, que les frondaisons de la saulaie étaient comme des festons au-dessus d'une tombe. L'absence de

João Pacheco nous était plus douloureuse que jamais. Nous n'y sommes jamais retournés.

La morgada velha se trouvait à Caldas ainsi que l'abbé de Santa Eulalia.

Irène et son mari Alvaro de Abreu étaient attendus pour plus tard.

Dona Helena les attendait. Mais l'abbé nous prit à part pour nous confier que jamais de sa vie Dona Irène ne retournerait à Vizela, non plus que son mari. Il ajouta que la petite morgada, après huit jours de mariage, avait essayé de repartir chez sa mère.

— Eh bien ! s'exclama Almeida , le huitième jour ! Quelle lune de miel !

— A mon avis – dit le prêtre en clignant de l'oeil, avec une horrible grimace – cette lune de miel était indirectement éclairée par cette autre *pleine lune* d'ici, de Caldas, dont vous avez tellement entendu parler, monsieur Almeida...

— Vieux polisson ! L'abbé est l'almanach de toutes les lunes qui ont éclairé depuis trente ans les amours nocturnes de Vizela...

— Ce que vous ne savez pas, c'est que son mari la bat les yeux fermés...

— Ah bon ? Je m'aperçois maintenant que pendant son duel l'homme ne faisait que suivre ses habitudes.

— Et quand il sort, il l'enferme dans une chambre en pierre de taille que là-bas on appelle "la tour". Il est même jaloux des domestiques !

— Quel bel amour, et comme il l'estime ! dit Almeida, plus porté au sarcasme qu'à la compassion qu'une telle situation aurait dû lui inspirer.

— Je l'ai vue, il y a quinze jours, dans l'église de Refojos. Elle a bien changé ! Amaigrie, aucune toilette, le débraillé que donne le malheur... Elle m'a fait de la peine ! Son mari ne la quittait pas ; je n'ai même pas pu lui dire de s'enfuir.

— Mais sa mère ?... Elle la laisse comme ça, sans aucune protection ?

— Sa mère dépérit. Et elle ne peut pas savoir à quel point elle souffre parce que sa fille ne se plaint pas.

— Je ne comprends pas cette résignation, s'indigna Almeida.

— Moi, je la comprends. Irène était d'une sottise inconcevable sur certains sujets...

— Sur tous les sujets, à mon avis, corrigea le Portuense.

— Elle a cru que son mariage serait un remède contre certaines blessures qu'elle avait reçues à Vizela.

— Elle a pris son mari pour un rebouteux, je comprends.

— C'est ça. Mais le licencié possède ses *médecines* bien à lui...

— La trique, par exemple ?

— Et la femme a peur que le mari demande des comptes à sa belle-mère sur les écarts de sa fille.

— Les petites qui se marient dans de telles conditions se moquent bien de leur mère, l'abbé. S'est-elle mariée de son plein gré ?

— De son plein gré, et contre la volonté de sa mère. A telle enseigne que la mère, prévoyant qu'Abreu serait un mauvais mari, lui a simplement remis ce qui venait du père de la fiancée, soixante-dix mille cruzados en propriétés. La maison vaut le triple. Une fort louable friponnerie ; "parce que, disait-elle, si son mari la maltraite, je le menace de le priver de mon douaire sur lequel je jouis de droits exclusifs, ainsi que sur la maison qui reste indivise." C'est ce qu'elle est en train d'essayer de faire ; elle a déjà annoncé la vente de deux propriétés. Nous verrons comment il le prendra.

— Pour ces deux propriétés, le gendre fermera les yeux sur le passé et

l'avenir. Il savait parfaitement qu'Irène lui avait préféré Jacques Smith. Ce n'est qu'une robuste canaille à blasons. Je ne peux m'ôter de la tête l'idée que l'assassin du malheureux Pacheco, c'est lui.

— Je vous jure que non. J'ai déjà pris sa défense.

— Alors, c'est qu'il l'a fait tuer.

— Ça, c'est une hypothèse sans aucun fondement. Sur le cadavre de João Pacheco il n'y avait pas de trace d'arme blanche, ni d'arme à feu, pas même de coups. Il est mort parce qu'il est tombé de son cheval qui était farouche. Évitez de donner du corps à des soupçons calomnieux.

*

En triant les souvenirs que je garde des événements concernant Irène, rapportés dans les lettres de l'abbé adressées à José Almeida, je retiens, de 1853 à 1855, les faits suivants :

Les déboires conjugaux d'Irène ne l'ont pas empêchée de donner le jour à son aîné, puis de prouver à nouveau sa fécondité dès qu'elle l'a pu en respectant les délais nécessaires à la procréation, en mettant au monde un second fils, robuste. D'où l'on peut inférer qu'il cessait quelquefois de la rouer de coups.

Irène mena une vie moins misérable dès que son mari renoua avec une fille de Barroso, une liaison qui avait été interrompue par le mariage. Il découchait plusieurs nuits de suite, et ne souffrait pas qu'on lui donnât chez lui la moindre raison d'être jaloux.

Il ne se passait guère de jours, la première année, qu'il ne la harcèle de questions avilissantes et crues sur Jacques Smith. Puis il oubliait, ou se calmait, à ce qu'il semble, à moins que ce ne fût la crainte que sa femme ne s'enfuît, et que sa belle-mère n'aliénât ses propriétés.

Au milieu de 1855, la morgada velha s'éteignit dans les bras de sa fille, en lui recommandant de recourir à l'abbé de Santa Eulalia si elle avait des raisons de se plaindre. A partir de ce jour, Alvaro redoubla les marques de mépris, les injures et même les calomnies sur sa femme. A ses parents qui lui reprochaient ses débauches, il répondait qu'il avait besoin de commettre d'autres ignominies pour couvrir son opprobre ; et, pour développer cette amphibologie, il entraînait dans les détails, et dénonçait les défaillances préconjugales de son épouse et parente.

Pressée par les insultes qu'il lui crachait à la face, Irène lui dit un jour :

— Si j'avais un frère qui pût dégainer son épée, vous ne m'offenseriez pas de la sorte.

— Si vous aviez un frère qui dégainât son épée, et qui me blessât, il prendrait le même chemin que l'homme qui m'a blessé un jour...

Irène ne comprit pas le sens caché de cette réplique, mais rapporta à l'abbé ces propos qui méritaient qu'on y réfléchît.

— Qui sait ? se disait-il, José Almeida est peut-être tombé juste en ce qui concerne la mort de João Pacheco...

Les criminels qu'Alvaro de Abreu recevait sous son toit encourageaient de tels soupçons : les trompettes de la renommée distinguaient parmi les comparses *José Pequeno*, de Lixa, et *José do Telhado*, que le rejeton des seigneurs de Regalados faisait asseoir à sa table, tandis qu'Irene gardait la chambre. L'abbé fit son enquête et apprit que les deux brigands, au moment

de la mort de José Pacheco, se trouvaient chez les Abreus de Refojos, en train de jouer à la bégue avec les domestiques.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'Irene lui demanda de la protéger et de la libérer de l'esclavage où elle vivait, l'abbé n'écoula que sa peur.

"Si je me mêle des problèmes de son ménage, il est bien capable de me faire poignarder par l'un de ses sbires !" présumait-il avec quelque apparence de raison.

Cela ne l'empêchait pas de chercher le plus discrètement possible un moyen de libérer Irène par le divorce, ou la fuite dans un couvent, ou bien chez une famille honnête. Les familles honnêtes refusaient de recevoir une épouse diffamée par son mari. Les moins honnêtes voulaient éviter toute brouille avec Alvaro de Abreu. Les convives leur inspiraient plus de craintes que leur hôte. Les propriétaires de maisons cossues pouvaient dormir tranquilles tant que l'ami de *José do Telhado* et de *José Pequeno* ne leur retirerait pas son estime.

En ce temps-là, il y avait tout de même des "*governadores civis*", des "*administradores de concelho*", des "*regedores*", des "*cabos de policia*", etc. Cette corporation de fonctionnaires n'arrêtait pas les coquins, elle faisait les députés.

*

Irène ne cessait de presser l'abbé. Elle lui disait n'importe quoi. Elle échafaudait des plans vulgaires, qui pouvaient entraîner un scandale retentissant. Elle se proposait de s'enfuir à Porto où se trouvait l'homme qu'elle aimait : elle irait demander à son amant de lui offrir son bras, au gentilhomme de la venger. Elle avait lu le *Palmeirim de Inglaterra*, mais ignorait tout du *Chevalier à la Triste Figure*. L'abbé l'engageait à la réflexion et à la patience ; et s'employait avec plus d'ardeur à la sauver de son amant que de son mari. Il lui parlait de ses enfants. Il ne parvenait guère à l'ébranler. Les mères qui se soulagent de leurs peines en s'agenouillant auprès d'un berceau sont sauvées. Il manquait à Irène la vertu rédemptrice des épouses qui font de leurs petits anges leurs intercesseurs devant la justice divine. Elle était criminelle. Son mari lui crachait-il une insulte, elle baissait la tête, sans parvenir à laver son visage de cette tache indélébile. La jeune célibataire avait brisé à Vizela l'un des piliers de son honneur. Il restait l'autre : la franchise face au fiancé ennuyeux. Elle l'avait également ruiné. Si le sort lui avait accordé un mari aimant et généreux, elle eût oublié sa faute en se régénérant ; les larmes qu'elle eût versées sur les visages tendres de ses enfants eussent été comme l'onction d'un second baptême. Il y avait dans l'âme d'Irène une plaie qui se cicatrissait. On ne l'a pas soignée avec le baume de l'amour et de la charité ; on la lui a infectée en lui infligeant d'inutiles reproches. Quand de telles femmes ne finissent pas dans le ruisseau, elles deviennent laides comme le péché, ou prédestinées comme le furent Sainte Pélagie et Sainte Marie l'Egyptienne.

L'abbé de Santa Eulalia pria un prélat son parent d'intervenir en faveur de la malheureuse Irène. On parvint à trouver une place, pour l'épouse fugitive, dans le couvent de Santa Clara à Coïmbra. L'abbé la prévint, prépara sa fuite. Irène devait partir pour une de ses propriétés de Cerva où

elle avait coutume de se rendre en automne, et de là, s'enfuir avec deux personnes qui avaient la confiance de l'abbé. Elle accueillit le projet avec joie. Cependant, quelques jours après s'être portée dans la propriété d'où elle devait s'enfuir, elle s'enfuit en effet, mais ce n'étaient pas des personnes ayant la confiance de l'abbé qui protégèrent sa retraite en direction de Porto, par les montagnes du Marão.

La femme d'Alvaro de Abreu se cacha dans les faubourgs de cette ville, au Bom Sucesso, une "casa-chalé" avec toiture et dalles couvertes d'asphalte noir, à l'anglaise, des stores impénétrables, et, autour, un silence sépulcral, où l'on entendait – permettez-moi l'expression – les murmures et les soupirs à l'intérieur, étouffés entre tentures et rideaux.

Cette petite maison basse était le "chalet" de Jacques Smith, l'homme aux vingt-sept fracs, qui trouvait indigeste la fraîcheur de la pastèque.

Ce n'était pas l'escalier la plus naturelle pour une épouse fugitive qui va s'enfermer dans une cellule de Santa Clara.

*

Quand on lui apprit que sa femme avait disparu de la propriété de Cerva, abandonnant ses enfants à leurs nourrices en les priant de les remettre à leur père, Alvaro de Abreu ne sombra pas dans le désespoir. Il savait qu'Irène voulait se retirer dans un couvent, et que l'abbé était son confident, et l'artisan de ce plan. Il alla trouver l'abbé chez lui et lui demanda, la mine sombre, où était la folle.

— Je ne sais pas, Monsieur Abreu.

— Ne vous moquez pas de moi, l'abbé... Dans quel couvent se trouve-t-elle ? Vous avez fait toutes les démarches, vous avez été à Braga, vous avez parlé au doyen, etc.

— Sans doute ; mais quand on est allé chercher Dona Irène pour l'emmener au couvent de Santa Clara, elle avait déjà quitté sa propriété.

— Ne me faites pas de contes, l'abbé, rétorqua sarcastiquement le licencié. Je lis dans votre âme. Irène va suivre vos conseils et demander le divorce.

— Ce n'est pas vrai Monsieur Abreu, s'insurgea l'abbé.

— Ce n'est pas la peine de me démentir. Quel intérêt trouvez-vous, vous un pasteur d'âmes, à semer le désordre dans une famille ?

— Je vous ai déjà dit...

— Vous êtes un sot ! Vous n'avez pas l'air de craindre pour votre peau... Faites bien attention à ce que je vais vous dire. Si la justice, à la requête d'Irène, me fait des difficultés, c'est vous qui paierez les pots cassés, Monsieur l'Abbé de Santa Eulalia ! Vous êtes prévenu.

— Mais... Monsieur Abreu... je vous jure par la Sainte Hostie...

— Je n'ai aucune confiance dans les hosties !... Ah ! Ces curés ! Une bande de coquins ! Ils croient que nous croupissons encore dans les ténèbres de l'absolutisme !... Vous m'avez bien compris ? Vous êtes prévenu.

Et il sortit, faisant rudement sonner ses éperons sur le pavé, et claquer son fouet.

L'abbé en était congestionné de peur. Il lui restait juste assez d'esprit pour songer à changer d'abbaye.

En ces jours d'effroi, il écrivit à José Almeida pour lui raconter ses *coliques* dans une langue picaresque. Plus égoïste que charitable, il envoyait

à tous les diables de l'enfer cette folle d'Irene, et se demandait ce qu'il allait advenir de cette extravagante :

— A mon avis, *expliquait l'astucieux abbé*, la femme se trouve là-bas à Porto, sous la protection du drapeau anglais, tandis que moi, le mari me tient sous la menace de son gourdin portugais. Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'elle pouvait compter là-bas sur un paladin. Allez la trouver, cher monsieur, et si vous trouvez le moyen de lui transmettre tous mes compliments pour ses vilains procédés, priez-la de ne pas poursuivre son mari, vu qu'il m'a déjà cité à comparaître pour payer les dépens en y laissant mes côtes. En attendant, je fais des pieds et des mains pour filer d'ici. Il se trouve une bonne abbaye vacante dans le Haut-Minho. Je vais demander ma mutation, et j'espère que vous allez user de votre recommandation pour me la faire obtenir. Le député de la circonscription va me faire la guerre, parce que je me compte parmi les fidèles de la Reine et les partisans de la Charte, et que j'ai voté contre lui. Mais je vous le répète, je compte sur votre appui, et celui de José Bernardo. En cette occurrence, un canoniat à Braga ne me déplairait pas. Les Cabrals me l'ont proposé en 1850. Je l'ai refusé, et je m'en mords aujourd'hui les doigts... Ah ! Ces femelles ! ces femelles ! Quand bien même la politique me promettrait la mitre, les femmes me feraient repousser le chapeau de cardinal. Femmes, pires que le diable, dit l'Ecclésiaste. Celui qui a dit ça devait être bien vieux... Et voici que, pour achever la chanson, cette folle d'Irene vient troubler mon repos !... Qui est-ce qui m'a confié le soin de redresser des *torts*, vu qu'elle était déjà retorse ? etc.

José de Almeida, comptant sur la fatuité de Jacques Smith, lui montra la lettre de l'abbé, et lui demanda s'il pouvait l'éclairer à ce sujet.

Smith rit aux larmes des boutades du Père, releva les boucles de sa moustache, étira trois fois ses bras avec une élégance un peu brusque, arrangea le col de son dix-neuvième frac, fit un demi-tour sur ses talons, se croisa les doigts pour rendre plus lisses les plis de ses gants, et lui tint ce discours :

— Je vais te dire : c'est une pauvre fille. Je l'ai abandonnée comme tu sais. Elle a continué de m'écrire. Je lui ai répondu de temps en temps. Elle a voulu fuir loin de sa mère. Elle m'a demandé d'aller l'attendre à Guimarães. Je l'ai dissuadée de commettre une telle sottise. Elle a été désespérée quand elle a appris que j'étais parti pour Paris, et s'est mariée par dépit. Quelle ânerie ! Une femme à la tête de deux cent mille cruzados ! En revenant de Paris, j'ai trouvé une lettre d'Irene, écrite la veille de son mariage. C'était un *adieu* plein de rage et de larmes. Elle disait qu'elle se moquait bien des conséquences... Si son mari la tuait, Dieu me demanderait des comptes. Ces niaiseries m'ont ému ! Au bout de deux ans, elle m'écrivit pour me conter l'histoire lamentable de ses chagrins intimes. Elle est la victime de l'amour que je lui ai inspiré. Son mari la tue à petit feu, et lui rabâche mon nom pour la tourmenter. Je lui ai répondu sous un faux nom, en l'assurant de mes regrets, de ma compassion, et qu'elle était encore présente dans mes souvenirs, en l'assurant – veux-tu que je te dise ? – de mon amour !... Un élan du cœur, une foucade... Pour commencer, je lui ai conseillé de se séparer de cette brute ; puis j'ai approuvé sa retraite dans un couvent.

Quand elle m'a dit enfin : "Je vais me tuer", je suis allé la chercher. Ne me suis-je pas conduit comme un gentilhomme ?

— Certainement. Puisqu'elle allait se tuer, tu as bien fait. Tu l'as sauvée de la mort et des peines éternelles qui attendent les suicidées – acquiesça Almeida, avec un rire léger qui donnait à son visage une beauté satanique.

— Tu te paies ma tête, reprit l'autre avec une fierté toute anglaise ou portugaise.

— Parlerais-tu d'un ton si lugubre que je doive t'écouter la larme à l'oeil. Je me moque des expressions que nous employons dans un tel cas ? *Comme un gentilhomme* ! Tu es allé la chercher *comme un gentilhomme* ! Et si tu t'étais marié avec elle au moment précis où tu la comparais à une pastèque fraîche et indigeste, quels sont les termes que tu emploierais pour qualifier une telle initiative ?

— Me marier ? ... Pourquoi ne te maries-tu pas, toi ?

— C'est une autre affaire.

— C'est la même : pourquoi ne te maries-tu pas avec...

Et il passa en revue une demi-douzaine de noms à présent si respectables que le mention d'un seul suffirait pour ternir la réputation des Porcies et des Cornélies.

En vérité, José de Almeida était mal placé pour faire des reproches. Il changea prudemment de cap, et, revenant à l'essentiel :

— Que veux-tu que je réponde au prêtre ? dit-il.

— Dis-lui qu'Irène vit avec moi ; et qu'il le dise à son mari, si cela fait son affaire. Pour ce qui est des plaintes, ce goujat n'a rien à craindre, non plus que l'abbé.

Après une pirouette bien dans son style, et après avoir fait un signe à son jockey, il sauta dans son *mail-coach*, s'assit sur l'un des coussins, et fit siffler sa cravache sur la crinière de ses alezans qui partirent en se cabrant.

— Voilà un homme parfaitement heureux ! disait la jeunesse de Porto, rongée d'envie.

Il serait un peu plus heureux qu'un mendiant en bonne santé, s'il ne souffrait d'un anévrisme qui lui donne des palpitations. Cela rétablit l'équilibre.

*

Dès que l'abbé reçut la réponse du Portuense, il alla trouver Alvaro de Abreu pour lui dire :

— Je suis désolé d'un malheur dans lequel ma responsabilité n'est absolument pas engagée. Madame Irène se trouve... où la fatalité l'a conduite. Si vous me permettez un conseil, de tels malheurs ne doivent pas être ébruités.

Il multiplia les détours et les circonlocutions pour lui expliquer qu'Irene vivait avec Jacques Smith, et offrit sa médiation pour trouver un remède à ce scandale.

— Comment ? s'écria Alvaro, furieux.

— J'essaierai de trouver un moyen de l'amener au couvent.

Abreu grinça des dents et grommela :

— Si vous n'étiez pas un imbécile, vous seriez une canaille pour venir m'apprendre ici l'infamie de cette femme !...

— Monsieur ! s'exclama l'abbé, bouleversé par l'éclat du gentilhomme. Je

viens juste vous informer...

— De quoi ? De quoi voulez-vous m'informer ? Que je suis déshonoré ? Dépêchez-vous de prendre la porte avant que je vous fasse passer par la fenêtre ! C'est grâce à vous qu'elle s'est perdue et prostituée, cette putain !

L'abbé essuyait la sueur qui coulait à son front, et bredouillait.

— Dehors ! brailla Abreu. Et changez de pays, sinon... je vous fais écorcher vif. Vous avez profité de l'inconduite de la mère, que vous importe l'inconduite de la fille ?

C'était une cruelle calomnie, répandue par Alvaro de Abreu, et que l'opinion publique tenait pour véritable. Les yeux pleins de larmes, l'abbé releva fièrement la tête, et brailla à son tour :

— Vous diffamez les honorables cendres de votre belle-mère ! Je ne puis la venger, mais Dieu nous vengera, elle et moi.

— Dehors, hypocrite ! Ouste !

Le prêtre sortit, tout étourdi. Ses oreilles bourdonnaient, le sang lui montait à la tête.

De ce jour, disait-il, jamais il ne put recouvrer sa santé, ni connaître un moment de répit. Les plaisirs limpides et sereins de son existence se sont éteints à jamais. Il a fermé sa classe de latin. Il s'est privé de la société de ses amis. Il avait cinquante-six ans. La philosophie de Socrate n'avait pas assez d'efficace pour le fortifier contre les assauts de la religion de Jésus. Le souvenir de son passé licencieux se représenta à son esprit sous les couleurs les plus sombres. Les regrets, étouffés par le doute, s'exaspérèrent et se transformèrent en remords. Ses paroissiens n'en revenaient pas. L'éclair de la foi lui avait embrasé l'âme. Il se fit missionnaire, et en chaire il déployait l'invincible et pénétrante éloquence des larmes.

Je vis par hasard le nom de ce prêtre dans la liste des missionnaires qu'une gazette injurait. Je fis part à Almeida de cette étonnante découverte.

Mon ami lui écrivit. La réponse lui revint par retour du courrier :

Le malheureux à qui vous avez écrit est mort. Il ne reste plus que le pénitent qui vous prie, les mains jointes, d'offrir, avant d'arriver à l'hiver de votre vie, vos larmes pour racheter celles que vous avez fait couler.

— C'est plutôt raide ! dit Almeida. Qui aurait cru ça d'un prêtre si bon vivant ?

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? *Plutôt raide* ? Où va-t-on si d'immenses douleurs, et doublement déplorables, s'avèrent fondées sur des chimères !

Pour ma part, je compris cette transformation parce que j'en avais percé le secret dans mon âme. J'avais étudié la théologie à vingt-et-un ans dans l'intention d'aller prêcher la foi en compagnie d'autres fous de la Croix dont on dit pis que pendre. Je suis retombé dans le péché après avoir essuyé les moqueries du monde ; mais j'ai appris à ne plus me moquer.

*

A peu près à cette époque, un homme de Basto, le sieur Paulino Teixeira Botelho, faisait enclore un champ à labourer où se tenait une partie de la

foire de São Miguel à Refojos. La politique de clocher s'était emparée de cette affaire de bornage. La foule, excitée par les ennemis politiques de Paulino Teixeira, avait menacé de renverser le mur, et d'envahir la propriété pour la mettre à feu et à sang. Le propriétaire, fort de son droit, et d'un naturel agressif, releva le gant, arma domestiques et fermiers, et prévint les autorités qu'il se chargeait d'accomplir une tâche qui incombait aux fonctionnaires chargés de la sécurité publique.

La plupart des mutins étaient des journaliers, des soldats démobilisés, avec la petite racaille des villages, une poignée de laboureurs et quelques fermiers de nobliaux du lieu. Dans la chaleur du combat, Manuel Fialho se distinguait par son acharnement et sa bravoure. Il avait été laquais d'Alvaro de Abreu, et à cette époque il administrait pour lui deux propriétés sur la berge de la Tâmega. C'était lui qui avait été le premier à s'attaquer au mur, et à décharger son tromblon sur la poitrine d'un domestique de la maison assiégée.

La fusillade éclata, couverte par les cris de la foule. Les balles sifflaient dans les branches des châtaigniers. Des milliers de personnes, mêlées aux bêtes épouvantées, s'enfuyaient de la foire. Les gens désarmés braillaient pour encourager les combattants. Certains des assaillants s'écroulaient, blessés, d'autres s'abritaient derrière les décombres.

Le plus crâne, Manuel Fialho, s'était écroulé, fauché par une balle qui lui avait traversé la poitrine. Certains de ses compagnons se précipitèrent pour l'aller ramasser dans la boue.

— Je veux me confesser ! criait-il d'une voix rauque. Amenez-moi quelque part où il y ait un prêtre ! Dépêchez-vous ! Je me meurs !

Ils regardèrent tout autour, et virent un prêtre qui, sans se soucier des balles qui sifflaient à ses oreilles, les mains jointes, priait le peuple de se retirer.

— C'est l'abbé de Santa Eulalia, là ! s'exclama l'un de ceux qui soutenaient le mourant.

Un autre courut lui dire qu'il y avait là un intendant du seigneur de Refojos mortellement blessé qui voulait se confesser.

— Dépêchez-vous de me l'amener, dit l'abbé. Je vais l'attendre dans cette maison tout près.

Le mourant, soutenu par deux hommes, entra dans une pièce où l'attendait son confesseur. Il lui suffit de dix minutes pour venir à bout de sa confession et de sa vie.

*

Quand on lui dit, à la fin de l'après-midi, que Manuel Fialho, avant d'expirer, avait demandé un confesseur, et qu'il était mort dans les bras de l'abbé de Santa Eulalia, Alvaro de Abreu changea de couleur et son regard figé trahit son inquiétude et son angoisse.

Leur gouvernante lui avait amené ses deux enfants pour qu'ils lui baisent la main avant de se coucher. Ils se tenaient à côté de sa chaise ; lui restait prostré, absent, tandis qu'ils lui contaient la bataille de la foire. Ils imitaient le fracas de la fusillade, et les manœuvres stratégiques de chaque camp avec une grâce infantile. La gouvernante, pensant que le père s'amusait avec ses enfants, se retira. Elle était surprise. Il était rare qu'Alvaro perdît plus de cinq

minutes avec eux. Quand ils s'incrustaient, il les congédiait brutalement.

Sur ces entrefaites, on lui annonça l'abbé de Santa Eulalia.

Alvaro se leva brusquement, enfonça nerveusement ses doigts dans ses cheveux, et marmonna :

— Certainement...

Le domestique qui avait annoncé l'abbé attendait la réponse.

— Qu'il entre !... Et emmenez les enfants... dit Alvaro.

Le domestique s'en fut à la salle d'attente, et fit signe à l'abbé d'entrer par la porte de droite.

— Laissez-moi les enfants, dit l'abbé, les prenant chacun par la main.

Les enfants, fixant leurs grands yeux sur le visage plein de tendresse du vieil homme, allaient gaiement à cloche-pied. Ils brandissaient leurs fusils de bois pour offrir aux domestiques un simulacre de la fusillade.

— Vous permettez ? dit l'abbé à la porte du salon, poussant devant lui les enfants. Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ.

— Entrez ! dit le gentilhomme.

Le missionnaire entra, ferma la porte, et dit :

— Les enfants peuvent entrer parce que ce sont des anges, et qu'ils ne comprennent pas ce que nous disons. C'est en leur nom que je dois vous adresser une requête, et ils vous l'adresseront avec moi.

Alvaro de Abreu l'écoutait, debout, immobile, raide. L'abbé le distinguait à peine dans la pénombre de la grande salle, encore obscurcie par les châtaigniers séculaires.

— Monsieur Alvaro de Abreu, continua l'abbé d'une voix tremblante, j'ai entendu en confession à l'article de la mort Manuel Fialho, l'homme qui a tué João Pacheco, en le frappant à la tête avec un fléau, traîtreusement, à la Ravine das Duas Fontes, à la tombée du jour, le 11 novembre de l'année 1851. Cet homme n'a senti et craint la justice divine que lorsqu'il s'est senti fauché par une balle. Je viens vous supplier de reconnaître et de redouter la justice divine qui s'est manifestée dans la mort de votre domestique Manuel Fialho, le meurtrier de l'innocent João Pacheco. Je ne vous dis pas qu'il vous faut craindre la justice humaine, parce que le seul homme qui pouvait vous accuser est mort ; et moi, je ne vais pas vous accuser ici-bas ; cependant, si Dieu appelle mon âme à déposer devant le tribunal divin, je dirai que, les mains jointes, en présence de vos enfants, je vous ai demandé de vous jeter aux pieds du Christ Miséricordieux, pour votre contrition et votre pénitence.

Et il s'agenouilla aux pieds d'Alvaro, les deux enfants devant lui.

— Levez-vous, monsieur l'abbé ! balbutia le mari d'Irene, l'aidant à se relever. Je suis un misérable, je suis indigne de votre estime... Pardonnez-moi les torts que je vous ai faits...

— Je n'ai rien à vous pardonner... Adieu, mes petits anges, dit le prêtre en embrassant les enfants. Venez me voir de temps en temps chez moi, je vous apprendrai à prier Dieu pour votre père... et pour votre mère.

— Maman ? Où est-elle ? demanda l'aîné qui avait quatre ans.

L'abbé s'essuya les yeux avec la manche de sa soutane, et sortit.

La voix plaintive de l'abbé a résonné dans le désert, ses larmes sont tombées sur un rocher stérile...

Alvaro n'avait pas besoin de se donner beaucoup de mal pour ne plus étouffer sous les replis de ce serpent qu'on appelle remords. Il était athée. Il s'était toujours piqué de rationalisme, Dieu était simplement exclu de son

entendement. Il croyait pourtant aux avantages sociaux de la vertu, et aux dangers du crime ; mais sur le domaine qui s'étend au-delà du noir torrent de la mort, il jugeait toute discussion oiseuse et absurde.

A présent, il touchait rudement du doigt le désastre. Il y avait un homme qui pouvait l'accuser d'un lâche assassinat ; il avait une épouse adultère qui étalait son infortune sur les plages et sur les places ; les personnes respectables le fréquentaient de moins en moins, les scélérats qui campaient dans ses fermes flattaient ses vices ; les autorités judiciaires, excitées par la presse, poussaient les maires à investir ses maisons. On n'eut plus aucun égard pour lui. Et jusque dans les périodiques, on le confondait avec ses hôtes, et l'on invoquait les mânes des comtes de Regalados.

Il se mettait dans tous ses états, était pris de frénésies, d'exaspérations que personne ne pouvait soulager avec de l'amour ou avec le baume de l'amitié. Les rires des enfants exacerbaient sa misanthropie. Il ne pouvait plus trouver le repos, et les plaisirs les plus vulgaires n'étaient qu'un pauvre palliatif.

Il décida de voyager. Il ne pouvait vendre ses fermes sans le consentement de sa femme. Il les hypothéqua à des taux terriblement usuraires. Il empocha énormément d'argent pour d'interminables voyages, et confia ses enfants à sa belle-sœur, femme de son frère aîné.

De 1857 à 1861, il mena grand train dans les principales villes d'Europe. Il connut tous les salons et tous les antres. Il constata le désordre qui se cache derrière la pompe du Louvre, où les duchesses ornaient de diamants la pointe de leurs seins, il se mira dans les grands miroirs des bordels où les femmes, nues comme des bacchantes, se vautraient sur les divans, les seins couverts de perles, les cheveux parfumés de guirlandes de jasmin. A Venise, à Milan, à Londres, à Madrid, dans toutes les villes capitales, il achetait un *daumont*, deux chevaux, et une femme des mieux cotées. Il lui arrivait d'acheter deux femmes et quatre chevaux. On l'appelait *comte*, parce qu'il faisait peindre sur son équipage la couronne des Abreus, comtes du Pic de Regalados.

Dona Irène voyageait à la même époque en compagnie de Jacques Smith. Un jour sur le Prado, à Madrid, le *phaéton* de Smith passa auprès du *break* que conduisait Alvaro. Deux Françaises du café-concert se prélassaient sur les coussins. Jacques donna un coup de coude à Irène et lui dit en riant :

— Il les prend par deux, on dirait. Et toi qui te l'imagines en train de semer des courges à Basto...

Irène pleurait :

— Pourquoi pleures-tu ?

— A cause de mes fils qui n'ont plus de mère, ni de père, et qui seront pauvres.

Alvaro avait aperçu sa femme, l'avait fixée, indécis, avant de la reconnaître, et je ne sais si dans son for intérieur il ne l'a pas traitée d'*effrontée*.

Il a dû le faire, naturellement.

Il était *honnête*, lui.

*

En 1862, un prêtre qui administrait les propriétés d'Alvaro de Abreu n'a

pas trouvé d'usurier qui lui avançât encore deux mille contos de réis que son maître lui demandait de toute urgence. Un légitimiste du Minho qui était allé rendre visite à Dom Miguel en Allemagne répandit le bruit qu'il avait vu Alvaro de Abreu à Florence, très malade, la peau sur les os, toussant, la poitrine creuse, les gencives blanches et les oreilles desséchées. Les usuriers changèrent de couleur. S'il mourait, la veuve et les orphelins dénonceraient les immenses dommages et le caractère illégal des contrats, et réclameraient les revenus hypothéqués des propriétés. Alvaro attendait la lettre de change à Londres. Le prêtre lui fit parvenir un peu d'argent, en excusant les prêteurs réticents qui avaient eu vent de sa prétendue maladie.

Alvaro de Abreu décida de rentrer, afin de se rétablir dans le Minho. Sa maladie – la cachexie – n'était que le corollaire de son libertinage. Les médecins lui prescrivirent les eaux thermales de Cauterets dans les Pyrénées. Il vira de bord. Il caressait l'idée l'idée de revenir dans sa patrie rétabli et gras pour démentir le légitimiste. Il but les eaux sulfurees de Cauterets, acheva de ravager son côlon, et mourut grâce à l'industrie de ses médecins. A part un noble qui l'assista dans ses derniers instants, et fit parvenir la nouvelle au Portugal, personne ne lui avait humecté les lèvres brûlantes par affection ou par charité. Le noble raconta à José Almeida que, dans les affres de l'agonie, les yeux du dit Abreu s'étaient littéralement révolus.

Aurait-il vu le spectre de João Pacheco ?

*

L'abbé de Santa Eulalia disait une messe pour l'âme d'Alvaro de Abreu quand Dona Irène, en grand deuil, entra dans la maison de Refojos, où elle espérait trouver ses fils. Le majordome lui dit que ses enfants avaient été placés, suivant les instructions de l'abbé, au collège de Landim, à huit lieues de là. Elle écrivit au missionnaire, le priant de lui accorder son amitié et son pardon. Le vieillard, qu'elle n'avait pas vu depuis neuf ans, était si diminué, si négligé qu'Irène pleura, en se rappelant le jeune abbé plein de gaieté qui illuminait la maison de Athey de sa bonne humeur.

— Enfin... murmura l'abbé.

— Me voici... sanglota Irène.

— Vous voulez voir vos fils ?

— Oui...

— Je vais les faire chercher. Je me suis occupé d'eux parce que votre belle-sœur ne pouvait pas les souffrir. Et les enfants m'aimaient... Il faut sauver, madame, ce que vous pourrez de cette maison, pour l'amour de ces petits. Avec de la rigueur et de l'économie, si Dieu me donne vie, cela peut se faire.

Irène diligentait l'inventaire, renégociait les ventes illicites, levait les hypothèques, s'efforçait de liquider ce qui lui revenait du partage des biens, et des revenus que son mari avait dilapidés dans leur intégralité.

Le prêtre lui avait fait remarquer qu'une telle remise à jour, même si ce n'était pas là son intention allait entamer le patrimoine de ses fils.

— Si vous comptez réduire vos dépenses, ajoutait-il, et vous contenter d'un train de vie campagnard, il vous restera la somme que vous percevez sur votre part, de quoi laisser intacts les revenus des orphelins.

— Je compte aller vivre à Porto, lui expliqua-t-elle.

— Ah ! s'exclama le prêtre. Alors, madame, vous n'avez... *pas encore* ?
 — Pas encore... *quoi* ?
 — Ni la voix de votre conscience ? Ni le besoin d'être exemplaire ? Ni la présence de vos deux fils ? Béni soit Dieu !
 Ce dialogue contraint fut interrompu par un domestique qui lui apportait le courrier :
 — Il n'y a pas de lettre ? demanda-t-elle, inquiète.
 — Non, madame. Juste le journal.
 C'était le *Comércio do Porto*. Dona Irène, déçue, le jeta sur le guéridon, et appuya sa tête sur la paume de sa main, fronçant les sourcils.
 L'abbé avait appelé le cadet, qui avait huit ans. Il lui dit :
 — Viens çà, Manuel, lis-moi donc les nouvelles de ce journal ; je veux que ta mère voie que tu lis couramment.
 Il lui tendit le journal ouvert. La mère semblait absente ou agacée.
 L'enfant chercha la rubrique locale, et lut :

NÉCROLOGIE : Vers sept heures du matin, hier, l'un des gentilshommes les plus estimés et les plus courtois de notre ville a disparu du nombre des vivants. Monsieur Jacques Smith a été foudroyé par un anévrisme au cœur. Il...

Irène se leva, saisie. Elle cria :
 — Quoi ? Quoi ?
 Elle prit le journal qui tremblait dans les mains du petit, effrayé, lut les premières lignes qu'elle venait d'entendre, mit sa main sur son cœur que l'angoisse serrait. Ses yeux se révoltèrent d'une façon horrible, ses paupières étaient convulsées. Elle s'écroula, respirant à peine.
 — Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda le fils, épouvanté, à l'abbé. Elle est en train de mourir ?
 — Non, Manuel Filipe. Ce ne sera rien. Ta maman connaissait cette personne qui est morte et... ça lui a fait de la peine.
 Puis il replia le *Comercio do Porto* et le mit dans la poche de sa soutane pour que le fils de Dona Irène ne lût plus jamais le nom de Jacques Smith.

*

En 1871, Manuel Filipe de Abreu, et son frère, Jeronimo de Abreu e Lima, qui accomplissaient tous leur troisième année à l'université, vinrent à Caldas de Vizela avec leur mère, Dona Irène. La dame de Athey, illustre et respectée, ne comptait pas encore cinquante ans, et elle était hémiplégique – la moitié du corps paralysé. On l'amenait sur son fauteuil roulant au *Banho da Bomba Forte*. Elle voulut un jour pousser jusqu'au *vieux pont* qu'elle n'avait pas vu depuis 1851. Elle fit arrêter le fauteuil en face de la petite île où, le 15 Juin de cette année-là, Alvaro de Abreu et João Pacheco avaient échangé les bons mots fatals. Elle resta longtemps absorbée dans la contemplation de la saulaie ; puis elle essuya deux larmes. Quelles larmes, lecteurs !... Ses fils lui demandèrent pourquoi elle pleurait ; et elle s'agitait, étouffée par les sanglots, elle leur demandait de l'emmener, elle disait qu'elle sentait déjà le froid de la mort.
 Ils s'empressèrent de la ramener chez elle, dans une des maisons situées

au lieu dit *O Médico*. Le lendemain, au lever du soleil, on sonna le glas à São João de Caldas. La dame de Athey avait expiré dans les bras de ses deux fils.

J'ai demandé au chapelain de cette dame si l'abbé de Santa Eulalia, qui avait tant d'affection pour la défunte, vivait encore.

— Non, monsieur. Ce saint est mort il y a trois ans. La Dame lui était si attachée qu'elle est tombée malade ; et, quand elle a voulu se lever, elle était paralysée. Les enfants continuent de le pleurer.

CONCLUSION

Des sept personnes qui se trouvaient à l'heure de la sieste, en juin de l'année 1851, dans la saussaie à l'heure de la sieste, il n'en reste plus qu'une, moi.

Le conseiller de Almeida s'est éteint, l'hiver dernier, dans la *Maison de Santé du Docteur Ferreira* à Porto.

Dans le dernier rôle d'une longue agonie, il laissa errer son regard terne autour de son lit. Il était frère, il était époux, il était père. Il ne vit ni sa sœur, ni sa femme, ni son fils. Au moment de rendre l'âme, il connut la solitude et l'indifférence qu'endurent les indigents à qui la charité des hôpitaux prête le grabat encore tiède d'un autre cadavre. Son existence avait été un festin continu. La seule chose qu'il put accomplir d'une façon terriblement sérieuse, ce fut sa mort. C'est ainsi que meurent ceux qui n'ont pas su planter, tant qu'ils sont encore dans la force de l'âge, les racines d'une amitié sacrée dans le cœur de leur famille.

José de Almeida ne pouvait avoir aucune amie dévouée, parce que, tout au long de sa jeunesse fort galante, il avait piétiné les femmes qui l'adoraient avec l'étrange aveuglement que nous infligent des passions absurdes. Dans les glaces de l'âge, il en avait épousé une qui le foula aux pieds avec l'indifférence que lui-même naguère, et d'une façon aussi infâme, quand elle vit sa peau couverte de rides, et sa moustache blanche.

La société l'avait reçu et flagorné, tout en traînant dans la boue, par rancune et par envie, son nom auréolé de ses bonnes fortunes... Au chevet de ce grabataire crasseux, et pour accompagner sa bière jusqu'à la fosse commune, il n'y avait que six amis sur la centaine qu'il avait eus.

C'était une nuit d'octobre. Le noroît sifflait entre les grilles, autour des tombes, et faisait bruire les branches des cyprès détrempés par la bruine du soir.

Dans les loges tièdes du théâtre lyrique, on parlait du défunt. Quelques vieilles dames, remontant sur vingt ans le cours de de leur vie romanesque, revoyaient la chaise où s'asseyait alors José de Almeida. Certaines se détournaient pour cacher les larmes qu'elles n'étaient point parvenues à retenir, et qui ne devaient pas être surprises par leurs maris et par leurs filles.

Et elles lui ont pardonné.

São Miguel de Séide, le 26 Août 1875.

LE COMMANDEUR

La vie est fatalement si grave qu'il serait impossible de l'endurer si l'on ne mettait un peu de comédie au cœur de la tragédie.

H. HEINE - *Reisebilder*

À Dom Antonio de Costa.

Pour témoigner le plaisir que m'a procuré la lecture de votre *Minho*, je vous offre une de mes nouvelles d'ici. Le Minho possède le caractère romantique des arbres, et romanesque de la famille. Le paysage vous a soufflé, mon cher poète, les proses fleuries de votre livre plein de sève. Votre style évoque la douce lumière du clair de lune durant les nuits d'été, et les murmures cadencés des rivières où se mire le ciel étoilé.

Le Minho y gagne beaucoup lorsqu'on le regarde en passant ainsi de l'impériale d'une diligence, perché sur les sièges les plus hauts, là où les mouches ne viennent pas nous agacer le visage, et nous souiller les lèvres tout agitées de lyriques élans.

Vous avez parfaitement vu le Minho du dehors : les vagues vertes des prairies, l'eau qui jaillit en bouillonnant du flanc des collines, les roches qui surplombent les champs de maïs, les amandiers en fleurs près des pinèdes sauvages, les ruines du palais seigneurial avec son tapis d'orties et sa tapisserie de mousse au pied de la cheminée écarlate et verte qui vomit ses rouleaux de fumée tourbillonnante : on devine ici de grandes marmites et des poules grasses lardées de chouriço. Vous avez en même temps entendu, Monsieur, le son de la corne pastorale dont les notes longuement tenues résonnent dans les gorges de la montagne ; vous avez vu les troupeaux craintifs perchés sur les crêtes des monts, et les mâtins au bord des routes, le museau entre les pattes de devant, les oreilles dressées et l'œil arrogant. Vous avez certainement remarqué le flegme stoïque du bœuf gras qui semble méditer sur sa réincarnation en futur citoyen de Londres passée l'étape du bifteck. Vous avez vu tout cela, qui est la forme objective du Minho romantique, et vous y avez ajouté ce qui fait la beauté de votre livre, le ragoût, les attraits et la magie d'un art dont la perfection le dispute à la nature.

Mais ce que vous n'avez pas eu le temps de voir et de palper par vous-même, Dom Antonio da Costa, c'est la cervelle, la moelle, les entrailles romantiques du Minho ; je veux dire – les coutumes, la vie qui palpite dans les bourgs de ces bocages, où le sifflement des merles se mêlent aux trilles des rossignols.

Ah, mon ami ! Les romans à la trame innocente et candide, ce ne sont que les oiseaux qui les composent ici, en avril, quand ils tissent leurs nids douillets... Pour ce qui est des animaux non ovipares, nipez-vous que je vous amène dans le Catarro ou dans l'établissement de la fameuse Cecilia

Fernandes, ruelle de Santa Justa : vous pourrez assister à la vivante représentation au plein cœur du Minho – entre Fafião et São João do Calendario – des scènes contemporaines de la vie citadine et pire encore.

Je ne saurais vous préciser si l'infection qui a empoisonné les mœurs s'est communiquée des villes aux villages, ou des villages dans les villes. Sà de Miranda a estimé que tout était perdu quand il a vu :

...sautiller des corbeaux
À Cabeceiras de Basto.

Imaginez les effets de l'émeri du progrès pour décrasser et polir ces sauvages depuis trois siècles ! Vous n'avez pas idée, mon ami ! La photographie a même trouvé sa place chez les notables de la région, elle a conjugué le soleil et le chlorure d'argent pour corrompre les mœurs. Les "amoureux" échangent leurs portraits, ils s'embrassent sur le papier, ce qui aigüise leurs instincts naturels et bruts. A dire le vrai, il y a trois cents ans, les bergers du Minho portaient à leur cou les portraits de leurs bergères peints sur bois, comme on peut l'inférer de ces vers de Diogo Bernardes, le Rossignol du *Lima* :

Ma lyre est suspendue à la branche d'un saule
Et le vent donne un chant dont l'accent me désole,
Au lieu que d'en jouer, il gémit, il soupire :
Du *portrait* de Marília *que je porte en mon sein*,
Les yeux pleurent aussi.
Ses yeux vont m'enflammer, les miens vont l'arroser.

Cependant, ce feu à quoi s'embrasaient les passions dans le cœur des Bieito et des Melibeus que l'on trouve dans les églogues, était une sorte de feu sacré qui veillait sur la virginité... des portraits peints sur bois. Voilà pourquoi vous devez vous rappeler, Monsieur, que les pâtres du Minho entretenaient de telles fournaies en leur sein que les voisins allaient y chercher des braises pour faire cuire leur dîner, si l'on en croit les plaintes de ce berger du mélodieux Bernardes :

Cette flamme si vive et cette ardeur intense
Qui couve lentement sous la cendre des jours
Jette au cœur de la nuit un éclat si ardent
*Que des milliers de pâtres vont y chercher du feu.**

C'est bien vu, et c'est joli. Les puristes recommandent de telles lectures, ainsi que celle des autres lyriques du XVIIe – une potée de fèves classiques qui encombre l'esprit et l'engorge, mais délie la langue.

Quoi qu'il en soit, il existe entre les portraits sur bois tels que les peignait São Lucas, et les portraits sur pellicule mis au point par Fox Talbot, la même distance qui sépare, ethnologiquement parlant, les Nise et les Phyllis de Diego Bernardes, de ces Joana et Tomasia qui vont s'épanouir dans les *Nouvelles du Minho*.

* Églogue III du *Lima*

J'entends dire que la voie ferrée qui creuse son sillon sur le sein virginal de cette province, a mis en fuite, avec le vacarme de ses ailes rotatives, les moineaux, la malle-poste, et la Probité.

C'est possible. Les commis de Porto, replets et rougeauds, avec leurs gants jaunes et autant de vernis que peuvent en absorber leurs chaussures, ont pénétré au cœur du Minho et introduit la raillerie corrosive dans les villages. De son côté, le peuple turdetan¹ de Braga a coupé, au Nord, toute retraite à l'innocence effarouchée. La sainte cité de nos aïeux et de nos chanoines, l'épouse du Frère Bartolomeu dos Martires, Braga s'est dépoitraillée, a roulé des hanches, remonté ses jupes et découvert sa jarrettière au-dessus du genou. Il a suffi qu'un journal la surnommât *second Paris*. L'énormité de cette comparaison ne me saute pas aux yeux quand je me vois là-bas, au *Café Faria*, ou haletant dans *l'une des artères de ce grand foyer de civilisation qu'on appelle l'Europe*, selon la belle expression qu'emploie M. Vaz de Freitas dans son *Guide du Voyageur à Braga*, qui ne coûte que six vinténs. Tout me porte à considérer que je me trouve dans le second Paris quand le *Guide* me précise, sans que les envieux l'aient encore contredit, que Braga compte dans ses murs sept procureurs et que les coiffeurs (p. 28) y *surabondent*. On pourrait ainsi créer un troisième Paris avec le trop-plein des coiffeurs.

Ce qui justifie plus que tout le rang modeste auquel le journaliste a hissé sa patrie, ce sont les auberges. Ici, plus qu'ailleurs, le voyageur se sent saturé de Paris, au point qu'il croit avoir été réveillé en sursaut par les sonnettes électriques du Grand Hôtel, *Boulevard des Capucines*, alors qu'il se trouve à Braga, à l'Hôtel Aveirense, place dos Penedos. Les hôtels de la Princesse du Minho ont encore un autre avantage, si on les compare aux établissements parisiens du point de vue zoologique. Les étrangers qui s'intéressent à l'anatomie comparée pourront, moyennant une honnête rétribution, consacrer utilement leurs nuits de veille à l'étude d'insectes sans mâchoires et sans ailes, avec les membres articulés, si l'on se reporte à la classification de Cuvier. On y trouve autant de spécimens qu'on veut de la puce de Braga (*Pulex bracharensis*). Vous pourrez vérifier que les six pattes de ce parasite n'ont pas la même taille, un atout nécessaire pour qui n'a d'autre vocation que de sauter. Vous ne douterez plus qu'il a une trompe allongée avec deux poils, et deux palpes squameux à la base. En observant les plus grandes, vous serez enfin convaincu qu'elles n'ont pas d'ailes, pour la bonne raison que ni celles de l'Hôtel Leão d'Ouro n'en ont, ni celles de l'Hôtel Trasmontano. On trouve dans ces deux établissements des larves de ces animaux, cylindriques et sans pattes. L'œil exercé peut les observer quand elles se transforment en nymphes, lesquelles ne sont pas exactement de celles que chantait Garrett :

Que les *nymphes* du Tage aux rives accueillantes
Me donnent je les prie, l'ardeur et le talent
Etc.

CAM. - C . IV.

¹ Les Turdétans vivaient dans le sud de la péninsule ibérique, conquis par les Romains au II^e siècle avant JC. (NdO)

Non plus que ces autres que chantait le poète épique :

Des *nymphes* qui tombaient les *secrètes* entrailles
Expriment tendrement les plus ardents soupirs..
LUS. Chant IX.

A dire vrai, le qualificatif *secrètes* que Camõens emploie dans ce vers nous permet de supposer qu'il voulait parler des *nymphes* des hôtels de Braga. J'invite le Vicomte de Juromenha à se pencher sur la question, et l'Académie Royale des Sciences à ne lui point refuser son appui.

On trouve enfin réunis, dans les hôtels de Braga, tout le faste des productions modernes, le plus grand raffinement dans la décoration, un chef d'œuvre d'ébénisterie et de verrerie – d'un luxe levantin comme dans les garde-robes des Nababs – et, par-dessus tout, une hygiène qui vous fouette le sang au point qu'il vous prend des envies de faire des cabrioles sur les draps immaculés. Et mêlé à tout cela, il flotte dans ces chambres un je ne sais quoi d'archéologique ! Quand on va se coucher, on s'imagine que São Pedro de Ratos ou Gonçalo Mendes da Maia ont dormi dans ce même lit la nuit précédente.

Mis à part les hôtels, il est encore des traits de Paris qui nous sautent aux yeux à Braga. Le *Jardim* par exemple. Avez-vous déjà été, monsieur, dans ce jardin ? Vous avez sans doute été frappé par un brouhaha "tantôt étouffé, tantôt fracassant" que l'on peut y entendre le dimanche après-midi ? Moi aussi. Vous n'avez pu reconnaître aucune syllabe articulée dans ce gargouillis confus ? Moi non plus. La meilleure explication de ce phénomène, plutôt trivial aux *Champs-Élysées* ou au *Parc Monceau* est proposée par le déjà cité Vaz de Freitas dans son *Guide du Voyageur à Braga*, à six vinténs, p. 41. La voici :

Le babillage des enfants, les rêveries des poétesses, les plaintes somnolentes des poètes, les conversations pesantes et métalliques des propriétaires, tout ce brouhaha incertain ou joyeux, étouffé ou fracassant (*sic*) impriment une vie nouvelle et exceptionnelle à cette promenade, ils en font le charme et l'agrément.

Théophile Gautier lui-même, le Benvenuto Cellini de la prose française, n'aurait pu tisser sa phrase d'entrelacs aussi subtils pour rendre les bruissements babyloniens du *Luxembourg*. On apprend par la même occasion que Braga possède des poétesses qui étalent leurs rêveries dans le *Jardim*, tandis que les poètes se plaignent en somnolant. C'est Paris tout craché. Vous noterez les différences, dues au sexe, chez ces personnes qui s'abreuvent à la source Castalie : elles *rêvent* en apostrophant bruyamment les nuages qui rougeoient et la brise qui chuchote, toute parfumée par les seringas. Eux dodelinent de la tête, perdus dans l'opium de leur *narguilé*, et se plaignent en somnolant des poétesses qui les empêchent de dormir. Ce sont des hommes usés, rompus, *roués*. Ils sont sortis du *Café Faria*, intoxiqués par l'absinthe d'Espronçada, de Nerval, de Larra et de Musset. Ils sont entrés dans le jardin, le cerveau anesthésié, ils ont envie de dormir ; tandis qu'elles, à l'instar des femelles de Thrace, elles se proposent de mettre en pièces ces Orphées assoupis, d'écorcher ces Marsyas, en bonnes

filles d'Apollon. Un second Paris.

Vous avez là, monsieur, la raison du *fracas* dont parle le *Guide*. On craignait pire.

Je connais d'autres analogies entre Braga et Paris, en dehors de celles-là. Je les ai étudiées, sans exiger aucune rémunération – entendons-nous. Il y a trois mois, j'ai senti que j'avais attrapé une névrose. C'est une maladie endémique dans les grands centres de population, où les plaisirs s'exaspèrent tandis que le fluide nerveux s'épuise – c'est ce qui arrive à Londres, à Braga, à New-York, à Paris, lorsqu'on méconnaît la loi de la *relativité des désirs*, comme dit le professeur écossais Bain. Me fiant aux anti-dépresseurs, je suis allé acheter à la boutique d'apothicaire de M. Pipa, rue de Souto, un flacon de capsules d'éther sulfurique, et je m'apprêtais à les payer 300 réis. (1,5 F) – prix couramment pratiqué à Porto – lorsque le préparateur m'a signalé qu'il me fallait ajouter cinq tostons, et m'a montré que le chiffre avait été corrigé : l'étiquette indiquait à présent deux francs. Je lui ai fait remarquer que, dans ce cas, deux francs, ça faisait 400 réis en monnaie portugaise. Mon interlocuteur a répondu à mon objection, en me faisant triomphalement valoir qu'à Braga, deux francs, ça valait huit tostons.

Ce trait du pharmacien de Braga fait de ce pays non pas un second, mais un premier Paris. Le second, c'est l'autre, que les géographes ignares s'obstinent à nous faire prendre pour le premier. Il est facile de se corriger.

Je vous accorde que les dites poétesses du jardin consomment du sulfure en abondance durant leurs rêves éthérés, et que les poètes somnolents se réveillent en leur compagnie, car ils ne veulent pas se montrer chiches de papouilles ; c'est peut-être aux dispositions particulières des muses de Braga que l'on doit le renchérissement des antispasmodiques : c'est comme ça, le second Paris ne peut arbitrairement doubler le cours du premier pour les denrées qu'il importe, de la même façon qu'il exporte en France, au cours de la devise française, ses chapeaux, ses guitares et ses poètes.

Le voilà donc, Dom Antonio da Costa, ce foyer du progrès qui répand ses rayons dans les villages septentrionaux du Minho, cependant que Porto sème dans le Sud les commis qui le contaminent, en colportant la corruption de leurs romans, et les tentations qu'inspire leur chevelure gominée, avec la raie au milieu du crâne, lascive comme l'échine d'un chat angora.

C'est dans cette atmosphère que je me hasarde à gribouiller des nouvelles. Il y a treize ans que je me suis fixé dans ce Minho dont j'attends qu'il me fasse goûter le baume de ses pinèdes et la fragrance de ses âmes innocentes. On disait que la campagne était le dernier rempart de la pureté, et que les laboureurs du Minho, par rapport aux paysans de l'Estrémadure, étaient comme les pâtres candides de l'Arcadie en regard des brigands de Gomorre. Je me suis proposé d'approfondir cette étude comparative du paysan des environs de Lisbonne et de celui du Minho – de la race sarrasine et de la galicienne – dans cette historiette que je vous dédie, mon noble ami.

Coïmbra, le 15 octobre 1875.

PREMIÈRE PARTIE

Six jnvier 1832. Une matinée pluvieuse et glaciale. La pluie tambourinait contre les vitres de l'église de Santa Maria de Abade. Les chênaies craquaient, secouées par le vent du nord. Au point du jour, la mère Bernabé, dévote des Rois Mages, tisserande de son métier – veuve de l'artisan Bernabé qui lui avait laissé son nom et une cabane avec son potager – se leva, s'en fut au presbytère demander la clé de l'église ; et prenant son balai pour nettoyer par terre, un balai de genêt, et sa burette pour remettre de l'huile dans les lampes, elle s'engagea sur le parvis. En passant devant la porte principale, elle s'agenouilla, se signa et pria. Elle entendit alors le vagissement âpre et convulsif d'un nouveau-né. Elle tourna la tête dans la direction d'où semblaient provenir ces pleurs. Elle ne vit personne. Elle prit peur.

— Jésus ! Par le Saint Nom de Jésus ! Cela ne me dit rien de bon ! s'exclama-t-elle, en posant le flacon et le balai sur le pas de la porte.

Les pleurs de l'enfant se turent.

La mère Bernabé se pencha au-dessus du mur bas qui entourait le parvis, et vit un paquet enveloppé dans de la flanelle bleue entre les grosses racines d'un olivier séculaire. Il en sortit un vagissement. Elle sauta la murette, s'accroupit au pied de l'arbre, et prit l'enfant qu'elle posa sur sa poitrine tiède, essayant de réchauffer de son haleine son visage bleui par le froid. La flanelle était détrempée par la pluie qui dégouttait des branches de l'olivier. Elle s'empressa de la lui enlever et d'envelopper l'enfant dans son tablier, avant de l'installer entre son sein et son épaisse jaquette de gros drap. Puis elle retourna chez elle, et fit prévenir l'abbé qu'elle avait découvert sur le parvis un enfant qui paraissait bien mal en point.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda l'abbé, exposant à la froidure une partie de son nez et la moitié de son œil gauche. Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça ? Qu'elle l'emmène à Barcelos. Il n'y a pas ici de tour pour les enfants trouvés.

La bonne de l'abbé transmet le message.

— Retournez le voir, Madame Joana – répliqua la mère Bernabé en frictionnant les pieds glacés du nouveau-né avec l'ourlet de sa robe de bure – et dites au Père que si cet enfant meurt sans avoir été baptisé, c'est un petit ange du ciel que l'on perd. Monsieur l'Abbé doit le savoir mieux que moi...

La bonne rapporta cette réplique et ajouta :

— La mère Bernabé a raison. Allez ! Remuez-vous ! Espèce de flemmard ! Et elle lui appliqua une claque sonore sur la fesse gauche. – Un gaillard de vingt-sept ans qui reste là tout transi comme un petit vieux ! Allez ! Hop !

— Ne bouge pas comme ça, Joana, fais attention, tu me fais du vent !

Et elle le tira par le pied droit qui tenait à lui seul plus de place que trois bons pieds. Il lui balançait l'autre au hasard, et l'atteignait au bas-ventre, ce qui produisit le son tympanique d'une outre pleine.

— Maudit sois-tu ! brailla-t-elle en reculant, les mains serrées contre la partie meurtrie. Vous ruez, maintenant ? C'est un coup bas !

— Je t'ai touchée ? lui demanda-t-il tout égayé, en s'emmitouflant dans son couvre-lit en peluche, et en s'appuyant sur le coussin d'indienne qui rembourrait le panneau à la tête du lit.

— Vous parlez d'une plaisanterie ! se plaignit la fille qui boudait. Vous avez failli me tuer avec cette ruade. Il suffisait que je la reçoive ici, en plein cœur !...

Et elle se mettait la main sur l'estomac.

— Ce n'est rien, ma fille !... Tu ne vas pas me faire la tête !...

— Ce n'est rien, ce n'est rien... Ce n'est que mon ventre après tout !

— Tu viens me flanquer en l'air toutes mes couvertures, par ce froid de tous les diables, et par-dessus le marché, tu m'as tiré par le pied où j'ai un oignon et des engelures qui saignent !...

— Il fallait le dire... répondit-elle avec l'air de quelqu'un qui veut faire la paix. Allez ! Remuez-vous ! Allez baptiser l'enfant trouvé. S'il meurt sans être baptisé, cela va faire un de ces raffuts dans la paroisse ! On en raconte déjà bien assez.

— Enfile-moi les chaussettes de laine ; mais prends garde à ne pas défaire l'emplâtre sur mon engelure.

Tandis que la jeune fille remontait les grosses chaussettes le long des jambes velues, avec toute la douceur nécessaire, s'appliquant à les rendre bien lisses sur le tibia, il lui dit :

— Qui peut bien être la grosse salope qui a abandonné son petit ?

— Probablement une fille d'une autre paroisse...

— Il me semble aussi... Je ne vois personne par ici... Et elle vient me l'abandonner ici sur le parvis !... Tu parles d'une tuile !...

— C'est un prêté pour un rendu, dit Joana. Celles d'ici les abandonnent dans les autres paroisses quand ça leur arrive.

Et elle lui cita le nom de différentes brebis aussi teigneuses que fécondes, tandis que le prêtre se lavait le visage à la bassine rouge que lui présentait la grosse fille, une serviette toute prête sur son épaule.

L'abbé prit la serviette, s'essuya le visage en soufflant bruyamment, saisi par le froid, et pressa l'épaule charnue de la fille avec une tendresse féline. Cette caresse scella la paix. Joanna retroussa ses lèvres, dans un sourire qui lui remontait jusqu'aux oreilles, exhibant l'émail de ses dents pour lui montrer que son amour infini avait résisté à l'épreuve du coup de pied.

La mère Bernabé se rongea les sangs parce qu'à force de pleurer, l'enfant devenait tout vert. Elle appela Joana, en la suppliant de plus belle.

— M. l'abbé est déjà habillé, dit la jeune fille en se penchant par la fenêtre. Allez donc voir le père Isidro da Fonte, et dites-lui qu'il aille à l'église mettre de l'eau dans le bénitier.

*

Le prêtre sortit du presbytère en bâillant, l'air renfrogné. A chaque fois qu'il ouvrait toutes grandes ses mâchoires, il faisait avec son pouce trois

signes de croix à la hauteur de sa bouche.

La tisserande qui l'attendait sur le parvis s'approcha et lui montra le visage violet de l'enfant. Le père la regarda de travers, et lui demanda :

— Mâle ou femelle ?

— C'est un garçon, répondit la veuve.

— Allumez-moi un de ces lumignons, dit l'abbé à Isidro, en lui désignant les sordides bougeoirs en plomb d'un autel. Y a-t-il de l'eau dans le bénitier ?

— Mon gars arrive avec une cruche.

— Voulez-vous être ses parrains ? Le garçon va s'appeler Isidro, à moins qu'on ne lui donne le nom du saint d'aujourd'hui, proposa le prêtre, tout en bâillant, et en faisant des signes de croix devant sa bouche. Il se tenait sur le seuil de la porte latérale où la femme l'attendait, suivant le rituel.

— Aujourd'hui, c'est le jour des Rois, dit-elle.

— C'est vrai, acquiesça le prêtre.

Il était perplexe. *Reis*, les Rois, est-ce que ce serait le nom ou le prénom ? Il n'avait pas encore eu l'occasion de se pencher sur un cas semblable.

— Les Rois Mages étaient trois, poursuivit la mère Bernabé.

— Je sais, fit le père.

— Il y en avait un qui s'appelait Belchior, un autre qui s'appelait Gaspar, un autre, Balthazar, précisa la fidèle des Rois Mages. L'enfant pourrait s'appeler Belchior, si vous êtes d'accord, Monsieur l'Abbé.

— Je suis d'accord pour tout ce que vous voudrez. Bon. Allons-y. Il gèle à pierre fendre.

Il se mit à l'abri dans la sacristie. Il se frottait les mains, en soufflant dessus, espérant les réchauffer avec les vapeurs stomacales encore toutes parfumées du vin qu'on lui avait servi au dîner.

— N'allez pas me faire mourir ce cher petit ange, avec cette eau glaciale ! disait en se lamentant la sainte femme, en soufflant sur les joues du bébé.

L'abbé enfila son surplis, ajusta son étole, demanda qu'on approchât l'enfant trouvé des fonts baptismaux, marmonna quelques mots en latin d'église, et dit :

— Rentrez chez vous.

— Je vais aller voir à Lagoas, dit la mère Bernabé si la Teresa de Eidos me donne le sein à ce petit ange, le temps que je trouve un laboureur qui me fasse l'aumône d'un peu de lait de chèvre.

— Vous ne l'amenez donc pas au tour ? demanda le prêtre en ouvrant de grands yeux.

— Il ne manquerait plus que ça, que j'amène au tour mon petit abandonné ! Puisque Dieu ne m'a pas donné d'enfants...

— Et qu'est-ce que vous avez à lui donner, vous ?

— Tant que je pourrai filer ma pelote et tisser ma toile, je lui donnerai de ma soupe et de mon pain. Et quand je ne pourrai plus le faire, c'est lui qui me nourrira. Je possède, Dieu merci, une maison et un petit carré de potager qui ne doit rien à personne... Le pire, c'est que le petit mourra de faim si je ne l'aide pas... Ah, mon Dieu ! Il y a des chiennes plus tendres que certaines mères...

— Comme vous voudrez... Vous allez vous attirer des ennuis... dit le prêtre en guise de conclusion. Et il se sauva en relevant le collet de sa capote jusqu'à son front.

L'enfant s'en sortit à merveille, poussa comme il faut, et devint robuste. Il faisait plaisir à voir. Entre sept et onze ans, il apprit à lire, et, quand il avait le temps, il chargeait la quenouille et dévidait les écheveaux.

Avec un tel sujet à traiter que les origines de Belchior Bernabé (il signait de ce nom, et cela faisait plaisir à sa mère adoptive), n'importe quel romancier pourvu d'un peu d'imagination, laisserait planer sa fantaisie à je ne sais quelles hauteurs. La mère pourrait être une grande dame de Famalicão ou de Santo Tirso. Au mépris de toute vraisemblance, on ferait du père l'un des généraux de l'armée royaliste, ou libérale : elles ont toutes les deux évolué dans les parages. A partir de ces deux ingrédients, une grande dame et un général moyennement doué qui profite du prestige de l'uniforme, il composerait un roman où il dénoncerait les mauvaises mœurs, puisqu'il s'agit d'un enfant trouvé, et qui serait un tableau historique, puisqu'il serait question de la restauration de la Charte et du système représentatif. Le petit y aurait gagné : nous aurions appris que sa mère était une dévergondée assez prudente pour le faire exposer, par une rude nuit de janvier, entre les racines d'un arbre au pied duquel les cochons venaient fouir le sol avec leurs groins, mais ne l'ont pas dévoré ce matin-là parce qu'ils étaient encore enfermés dans leur soue. Du fait que cette mère dénaturée aurait abandonné son enfant afin de protéger son blason et sa réputation, l'enfant nous aurait été plus sympathique. La noblesse de ses traits le distinguerait des plébéiens à la face niaise ; et l'auréole d'une naissance mystérieuse le baignerait d'une lumière mélancolique et romanesque. C'est ainsi que cela se passe. Mais j'ignore qui étaient les parents de Belchior Bernabé. Si j'en crois ce que m'ont dit ceux qui l'ont connu dans son enfance et dans son âge adulte, il était laid, il avait le visage épais, les jambes lourdes. Personne ne pouvait, en se fondant sur la ressemblance des visages, deviner qui était son père, ni sa mère : il ressemblait à toutes les femmes et à tous les hommes de ces paroisses, où les visages sont plats, sans aucune protubérance, ou bien ridés comme des coings.

Je ne cesse de m'étonner devant ces caprices physiologiques ! La région de Maia est une pépinière de belles filles, aux seins blancs et haut perchés, comme pigeons au nid ; leurs hanches élastiques et bien moulées ont des rondeurs qui vous captivent : elles vous rendront fous si vous y voyez les *colonnes lisses* où le *lierre* du vers de Camões ne cesse d'évoquer :

Nos désirs qui s'y enroulent comme fait le lierre.

Ces vers et les circonvoisins (Chant II, str. 36) sont encore imprimés dans notre mémoire puisque les *Lusiadas* sont un poème qu'on lit dans les écoles, et que l'on trouve dans le nécessaire de couture des élèves qui ont pu se soustraire aux sermons fétides des lazaristes.

Une fois passées les limites de Maia, la première femme qui s'offre à vos yeux dans la première paroisse du district de Famalicão est laide et sale à vomir, elle a des jambes comme des poteaux, la poitrine en ruines, et s'habille de façon à mettre bien en relief ses formes ingrates. Et de là jusqu'à Braga, vous pourrez, si vous y tenez, humer dans toute sa fraîcheur

la pure fleur de la chasteté. S'il est un pays où les saints encore sujets à la tentation pourront y échapper, et s'en purger, c'est là. Chaque femme est un talisman qui met en fuite les trois ennemis de l'âme, surtout le dernier.

*

Vers le mois de mai, le mois des fleurs, de l'acné et d'autres fatalités qui lui sont propres, Belchior se prit à aimer. Il avait dix-neuf ans, la chair rougeaude, de larges épaules, sifflait comme un merle, jouait du violon, et il aimait Maria Ruiva, la fille de Silvestre Ruivo, le plus riche laboureur de la paroisse. Cet amour, gardé secret comme un crime, était chauffé à blanc, et s'épurait jusqu'à la quintessence de la passion qui confine au désastre. Si l'enfant trouvé eût osé se prévaloir de retenir plus qu'un autre l'attention de Maria Ruiva, il eût été roué de coups par ses rivaux ou l'un des trois prêtres, oncles de la gamine. Ces trois clercs avaient défrayé la chronique de Braga du temps qu'ils étaient étudiants. Ils avaient participé aux guérillas qui avaient suivi l'usurpation, et repris les armes en 1846, à l'occasion du massacre de Braga. Ils étaient revenus chez eux après la mort de Mac Donald, et disaient des messes à huit vinténs afin de ne pas perdre la main.

Une nuit que l'un des prêtres rentrait chez lui, il aperçut une silhouette qui se détachait à peine de l'ombre d'une haie de myrtes bordant le terrain autour de la maison, et devina, entre les branches, la blancheur d'une jupe qui fuyait. Il poussa jusqu'à la silhouette, en brandissant son bâton, et il entendit cliqueter le chien d'un pistolet. Il retint son coup, et demanda :

— Qui va là ?

— C'est moi, Belchior Barnabé.

— Que fais-tu là ?

— Rien, père João.

— Pourquoi t'es-tu caché ?

— Je ne fais de mal à personne, père João.

— Mais j'ai entendu la gâchette d'une arme à feu ! dit l'autre en se rapprochant, menaçant. Qu'est-ce que tu cherches dans cette maison, petit bâtard ? Mes nièces sont à ton goût ? et il lui jeta une épithète qui lui semblait convenir à la mère inconnue.

— Faites attention, père João ; si vous me frappez, moi, et ce sera contre mon gré, je vous tire dessus. Passez votre chemin et laissez tranquilles les gens paisibles qui ne vous cherchent pas querelle.

Le père João leva son gros bâton ferré, et murmura :

— Tu ne perds rien pour attendre, petit drôle !

Et il passa son chemin.

Au point du jour, il éperonna sa jument pour se rendre à Famalicão, passa quelque temps avec les autorités administratives, les membres de la commission du district, le maire, et repartit content. Le lendemain, le nom de Belchior Bernabé, enfant trouvé, figurait sur la liste des jeunes gens qui devaient être recrutés, affichée à la porte de Santa Maria d'Abade.

Pendant ce temps, Silvestre, le père de Maria, convoqua dans son grenier les trois filles qu'il avait, et leur dit :

— Quelle est celle d'entre vous qui est allée cette nuit parler dans le jardin avec le bâtard de la Bernabé ?

Deux d'entre elles répondirent en même temps :

— Ce n'est pas moi ! et elles ajoutèrent :

- Si je mens, je veux bien devenir aveugle des deux yeux !
- Me casser les deux jambes !
- Être foudroyée sur place !

La troisième, Maria, baissa la tête, leva son tablier de toile vers ses yeux, et se mit à pleurer.

— C'est toi ? s'exclama son père. Il se saisit d'un râteau dont il allait lui ficher les dents dans le crâne, quand les autres filles s'accrochèrent à ses poignets. Le père, un homme robuste de quarante ans, eut du mal à se dégager de la poigne de ces deux vaillantes jeunes filles, il leur abandonna le râteau, et frappa de son poing la troisième, Maria, avec une telle rage qu'elle s'écroula évanouie.

Puis il se tourna vers ses deux autres filles et dit :

— Cette femme reste enfermée ici, vous avez compris ? Si vous voulez, apportez-lui sa soupe ; sinon, qu'elle meure ici, et qu'elle aille au diable !

Il sortit, tourna la clé, et la garda dans la poche intérieure de sa veste.

*

Quand Belchior lui dit, baigné de larmes, qu'il allait être soldat, la tisserande appuya son menton sur ses mains jointes, tourna les yeux vers l'image du Bom Jésus do Monte, resta un moment immobile, puis lui dit sereinement :

— Tu ne partiras pas pour l'armée, mon fils. Le père Silvestre Ruivo m'a déjà offert deux cents cruzados pour cette maison, et il veut bien m'y laisser mourir. On vend la maison. Tu ne l'auras pas, mais on peut vivre n'importe où. L'armée, il n'est pas question que tu y partes. Tu donnes cet argent au gouvernement, comme font les fils des riches cultivateurs, et tu es libre.

Belchior n'arrêtait pas de pleurer, et de temps en temps, entre deux sanglots, il articulait quelques mots que ne comprenait pas la tisserande, un rien sourde, et parfaitement ignorante des amours du garçon.

— Ne pleure pas mon petit ! insistait la vieille, et elle revenait au même expédient ; elle vendrait la maison. Belchior dut enfin s'expliquer. Il s'exclama :

— La pauvre Maria Ruiva ne pourra pas s'en sortir. Elle se trouve dans une sale situation !

— Mon Dieu !... Qu'est-ce que tu dis, Belchior ? !

Le garçon se tirait les cheveux, se serrait la nuque avec les mains, se cognait les coudes l'un contre l'autre. Il se laissa tomber sur un grand coffre de châtaignier, il se cognait la tête contre ses genoux, avec l'étonnante souplesse que lui donnait le chagrin. Il faisait tout cela parce qu'il ne trouvait pas les phrases que nous, les mauvais romanciers, nous avons l'habitude de placer dans ces circonstances.

Quant à la mère Bernabé, tantôt elle lui rapprochait la tête de la sienne, tantôt elle le prenait par le bras. Elle essayait de le consoler en lui disant les choses les plus tendres. L'enfant trouvé se leva enfin d'un bond, jeta un de ces regards sinistres que l'on s'attend à trouver dans la représentation d'un drame, ou bien lorsque M. Isidoro Sabino Ferreira fait étinceler sa pupille fauve dans une tragédie ; et dit, avec l'air mourant que peut donner une vertigineuse angoisse :

— De toute façon... je me tuerai.

La tisserande, du coup, éclata en sanglots, et ses pleurs assourdissants ameutèrent le voisinage.

Voyant la maison se remplir de monde, Belchior s'enfuit par la porte de la cuisine, sauta les haies, se réfugia dans un champ de seigle, et là, couché de tout son long sur les gerbes dorées, il pleura copieusement.

Cependant, la mère Bernabé demandait aux voisins de le suivre, parce que son Belchior avait dit qu'il allait se tuer.

L'enfant trouvé se laissa ramener par les voisins qui le soutenaient comme un ivrogne. Et, une fois rentré chez lui, il demanda qu'on le laissât se coucher. Il reprit ensuite courage – il n'y a rien d'autre à faire quand les larmes sont épuisées – et conta à la mère Bernabé sa courte histoire avec Maria Ruiva, lâchant pour finir une révélation qui fit se dresser les cheveux de la vieille.

*

La tisserande sortit sur l'heure, en titubant et en s'appuyant aux murs, pour aller trouver l'abbé.

C'était celui-là même qui avait baptisé Belchior. Il avait vieilli et grossi. Il méditait, après avoir dîné, sur le destin de son âme puisqu'aussi bien celui de son corps lui semblait scellé. Joana, dont il avait botté la hanche digne d'Hercule Farnèse, il y avait un bail qu'elle cautérisait les plaies de son âme en coupant ses cheveux et en sanglant ses reins coupables de la corde noueuse des cilices. L'abbé avait également été ébranlé par un brusque accès de contrition, au point de ne pas remplacer Joana, et d'enfiler ses chaussettes lui-même, sans faire de façons. Ce sacrifice spontané ne pouvant l'amener à créer une nouvelle philosophie, comme Pierre Abélard, il mangeait à ses heures, et écorchait de lapsus le latin de son missel. En somme, il était sur la bonne voie.

La mère Bernabé lui rapporta ce que Belchior lui avait confessé au sujet de Maria Ruiva.

— Je vous l'avais bien dit, femme, que vous alliez vous attirer des ennuis. Vous vous en souvenez ? lui rappela le prêtre.

— Oui, je m'en souviens. Et alors ? Je ne le regrette toujours pas. Et si vous pouviez, Monsieur l'Abbé, me faire la charité de parler à Silvestre, et lui dire que maintenant, le mieux qu'il ait à faire, c'est de laisser la gamine se marier, j'aurais encore moins à le regretter.

— Eh bien, vous !... coupa le prêtre, eh bien vous, Bernabé, on peut dire que vous avez le cerveau fêlé ! Silvestre, donner sa fille au bâtard !... Demandez donc à Dieu de vous rendre un peu de bon sens, femme, et dites à ce fripon qu'il s'aïlle enrôler avant qu'on lui fasse la peau. Or ça ! Il ferait damner un saint, hein ?

La tisserande l'écouta, les yeux baignés de larmes. Et lui, scandant ses discours furieux en tapant sur le bras de sa chaise avec sa tabatière en argent, il poursuivit :

— Quel coquin ! Comme si ce n'était pas beaucoup d'avoir le front de la courtoiser ; mais ce que vous me dites là, femme, il ne lui reste plus que le gibet ! Eh bien... Une jeune fille irréprochable, qui a été demandée par le Francisquinho das Lamelas, qui vaut ses quatre-vingts chariots de raisin, et ses vingt tonneaux, sans parler de l'huile !... Et allons donc ! C'était la meilleure des trois sœurs, une belle plante !... Alors donc, ce vaurien vous a dit que bientôt... elle... ne pourra plus cacher le fruit de son crime ?

— Oui, Monsieur l'Abbé, balbutia la mère Bernabé.

— C'est l'Enfer maintenant, il n'y coupe pas ! fit l'abbé, en remontant la pointe de son nez pour dilater la circonférence de ses narines en vue d'une bonne prise. C'est l'Enfer !...

— A Dieu ne plaise, répondit timidement la tisserande. La religion de Notre Seigneur Jésus Christ ne propose donc aucun remède pour ces malheurs qui arrivent si souvent ? On peut faire une tache sur les plus beaux draps. Il suffit qu'ils se marient, et tout rentre dans l'ordre, non ?

— Dans l'ordre ! Quel ordre !... Alors, une jeune fille de bonne famille, qui a trois oncles curés, qui est la fille d'un *capitão de ordenanças*, va devoir se marier comme ça avec un bâtard que vous avez trouvé dans la friche d'une église, au milieu des broussailles ?

— Vous avez raison, mais nous sommes tous fils de Dieu, argumenta la mère Bernabé. Et elle aurait poussé plus loin son discours au pasteur sur la charité, si une voisine ne l'avait appelée à la porte du presbytère pour lui dire que Belchior était entre les mains de six gendarmes qui l'emmenaient à la caserne, et qu'il voulait lui faire ses adieux.

La petite vieille dévala les escaliers, toute tremblante ; mais, au bout de quelques pas, elle tomba à genoux, et essaya de s'appuyer à la palissade avant de s'écrouler dessus, évanouie.

Pendant ce temps, le *regedor* donnait l'ordre aux gendarmes d'emmener le prisonnier, vu que la mère Bernabé avait été ramenée chez elle sans qu'il en ait donné l'autorisation. Belchior demanda qu'on lui permît d'aller faire ses adieux à sa mère. Le *regedor* lui tourna le dos, et fit signe aux gendarmes de se mettre en marche.

*

A Famalicão, on lui donna une feuille de route, et on l'envoya à Braga, escorté de six fusils. Le lendemain, il était soldat.

La mère Bernabé l'alla voir le jour même à la caserne du *Populo*. Quand elle l'aperçut, le crâne rasé comme la peau d'un chien clavelé, avec son collier de cuir noir, elle pensa en perdre l'esprit, et fut à deux doigts de tomber. Le spectacle de la recrue en larmes qui la serrait dans ses bras, suscita la pitié du commandant, et il les fit entrer dans le corps de garde. Au bout de deux heures, le clairon sonna l'appel. Belchior avait perdu son nom. Il était le 29.

— Allez ! Sors de là, le 29 ! brailla un adjudant à son adresse.

— Qu'est ce que c'est ? demanda la tisserande.

— Je pars pour l'armée, ma mère.

Elle le vit se diriger avec les autres vers le terrain d'exercice, au milieu du chemin qui menait au champ de manœuvres, un sergent barbu qui avait une cravache lui administra sur la partie du corps au-dessus des jambes un coup de pied pédagogique. A dire vrai... c'était le premier.

Ce que voyant, la tisserande quitta l'endroit, étranglée de sanglots. Elle entra dans la cathédrale et pria un long moment, le nez sur le carreau. Puis elle se leva, remontée, et s'en alla dans son village faire ce qui avait été convenu avec Belchior : vendre la maison, et lui trouver un remplaçant.

Elle cloua des affiches à la porte de l'église, aux arbres bordant les routes. Le père de Maria avait bien envie d'acheter cette baraque pour arrondir son champ avec le potager, et aménager dans la maison de plain-pied une étable

pour les bœufs destinés à la vente. Comme il craignait que l'argent servît à libérer le soldat, il consulta ses trois frères, les clercs. Le père João s'en fut à Braga *tirer ses petites ficelles*, selon son expression. De retour, il rassura son frère.

— Achète la maison. Le bâtard n'est pas près d'avoir la bride sur le cou.

Le laboureur avait proposé deux cent mille réis quand la tisserande ne songeait pas à vendre la maison où elle était née ; il lui en fit proposer cent quarante par un tiers.

La malheureuse vieille allait céder. Elle croyait que vingt pièces d'or suffiraient à libérer son fils. Dans cette mauvaise passe, une dévote se présenta, que l'abbé confessait : elle voulait l'acheter pour passer la saison des pénitences auprès de son directeur de conscience. Cette femme vertueuse fut aussitôt calomniée par les Ruivos pour avoir choisi un tel confesseur. Et le cultivateur, de son côté, enrageait. Il savait que la Bernabé avait vendu sa maison deux cent mille réis. Le père João en parla à l'abbé, non sans lui lâcher ce trait entre deux prises :

— Quand on est aussi gros, monsieur l'abbé, on est bien obligé de les *faire venir* pour les avoir sous la main...

Le bon curé, dans son innocence, était ulcéré. Il s'en étranglait. Il finit par cracher :

— Si je faisais venir des brebis dans ma paroisse, vous laisseriez peut-être en paix celles qui appartiennent à mon troupeau.

Ils se comprenaient à demi-mot.

*

La mère Bernabé s'en fut à Braga avec l'argent et un beau-frère, ancien marin, aujourd'hui calfat à Vila do Conde. Par bonheur, il avait débarqué pour voir ses parents, et, compatissant aux peines de sa belle-sœur, il s'était offert pour accomplir les démarches nécessaires à la démobilisation de Belchior. Elle fut refusée. Le calfat s'adressa à des avocats qui lui rédigeaient des requêtes inutiles. Il comprit enfin que le garçon n'échapperait pas à la vengeance du laboureur. Il avait passé quarante ans en mer, et pris en haine les misères que l'on endure sur la terre ferme. Il comprit que c'était une vengeance de prêtre, et qu'on n'avait rien d'autre à reprocher à ce garçon que d'aimer. Il finit par dire à sa belle-sœur :

— D'ici quinze jours, notre garçon part pour le Brésil. Tu lui paies le voyage ; le reste, je m'en charge. D'ici à Vila do Conde, c'est un déserteur. Dès qu'il aura franchi la barre, il sera libre comme... tiens, tu vois cette hirondelle ?... Il sera libre comme elle.

— Je ne le verrai donc plus ? le coupa-t-elle en pleurant.

— Qu'est-ce que ça peut faire, si tu ne le vois plus ? Il te faudra bien fermer les yeux pour toujours, non ? Que préfères-tu ? Le voir soldat ici, ou savoir qu'il est au Brésil, en train de vivre sa vie comme il l'entend ? Laisse-le partir. Quand il arrivera à Pernambuco, la fille, il ne s'en souviendra plus. Et s'il est malade, c'est qu'il a le cœur sur les lèvres. Tu viens avec moi. Tu y trouveras de quoi manger, et une paillasse pour dormir.

*

La *Conceição* mit les voiles à Vila do Conde en mars 1852. Le déserteur se trouvait parmi les passagers. Il s'appelait à bord Manuel de Silva Guimarães, et jamais plus il n'entendit prononcer son nom.

Au moment où la police déposait un avis de recherche au conseil de Famalicão pour la mère Bernabé, elle rendait l'âme à son créateur à Vila do Conde. C'est à genoux, sur la terrasse du château, qu'elle avait vu disparaître les voiles de la *Conceição*. Puis elle était tombée à plat ventre à force de pleurer. On la porta chez son beau-frère. Ses larmes se tarirent. Puis ce fut la fièvre et le délire. Elle ne cessa d'appeler son fils jusqu'à ce que Dieu la rappelât à lui. Elle ne fut pas confessée, et ne reçut pas l'extrême onction. Mais elle mourut comme une sainte parce qu'elle avait vécu comme une sainte. Elle avait trouvé cet enfant abandonné, l'avait élevé, aimé, vendu une chaîne d'or afin de l'habiller convenablement pour aller à l'école, vendu ses boucles d'oreille pour lui acheter un costume neuf quand il fit sa première communion, vendu sa maison, son métier à tisser, et le lit où sa mère était morte, pour racheter le soldat. Elle avait éprouvé de terribles angoisses quand elle avait appris que le fils qu'elle aimait tant avait fait le malheur d'une fille honnête. Elle avait cru que le prêtre qui prêche la charité et l'égalité entre tous les serviteurs de Jésus-Christ, irait exhorter le riche cultivateur à accorder sa fille au pauvre. Ce saint aveuglement de chrétienne, Dieu le lui a sans doute pardonné. Parvenue à soixante-dix ans, de vertu en vertu, de douleur en douleur, quand elle a vu l'enfant abandonné qu'elle chérissait disparaître à jamais, elle a prié Dieu pour lui, pour elle-même... Et elle est morte.

SECONDE PARTIE

Cela se passe si vite, vingt ans, que je ne vais pas, afin de meubler ce grand pas que vous allez sauter, encombrer de phrases le passage. Le mieux, c'est encore de fermer les yeux, et de sauter.

Vingt ans ! Qu'est-ce que vingt ans ?

Hier encore nous étions des gamins. Pas vrai, les vieux ? Cet *hier* a pris vingt ans pour glisser jusqu'à *aujourd'hui*. Que s'est-il passé dans ce laps de temps qui file entre la jeunesse et la vieillesse ? Rien ! Nous avons à côté de nous des fils qui sont des hommes, et des petits-fils qui seront demain des hommes. Il me semble pourtant que c'est d'hier qu'avec un rayon de soleil et le parfum d'une rose nous composions le sourire de la vieille qui était alors la blonde mère de ces hommes ! Notre amour nous faisait encore poètes, nos aspirations nous rendaient hardis, notre jeunesse, courageux. Que de grandes choses ont dû se passer durant cet instant de vingt ans, tandis que nous en attendions d'autres qui ne sont pas arrivées ! A toujours rêver de l'avenir, nous ne le voyions pas passer. Il a fini par s'arrêter. On l'a vu parce qu'il marchait de son pas lent, lourd et triste : c'était la vieillesse. Elle est venue d'un coup, et tout s'est obscurci, comme si nos joies n'avaient été que des éclairs. Ces ténèbres ont été soudaines. Elles ont pris vingt ans pour s'épaissir. Qu'est-ce que vingt ans ?

*

En 1872, descendit à l'hôtel de Famalicão un Brésilien que ses gens, nègres et blancs, appelaient simplement *Monsieur le Commandeur*. Il n'avait de recommandations pour aucun des barons de la province. Il s'était fait précéder, ce qui est la meilleure des recommandations, de ses deux chevaux anglais, de sa calèche, de ses laquais. Il faisait ses quarante ans bien épanouis. La moustache touffue, les favoris à l'anglaise, le front encadré d'une chevelure qui se soulevait en boucles épaisses et frisées, des épaules larges, et des jambes en proportion, solides, taillées pour la marche, aussi bien calées sur des pieds infailibles que les pyramides des Pharaons sur leurs fondations. Il s'habillait avec une parfaite élégance, en noir, et la mine de quelqu'un qui se promène l'après-midi sur la route de Braga, en attendant d'aller passer la soirée à *Covent-Garden*, au *Royal Italian Opera*. Il fumait continuellement des cigares qui répandaient des arômes dignes du boudoir des sultanes. Il était, à table, d'une élégance frugale peu compatible avec le pays d'où il venait. Il regardait son bifteck avec un tel dégoût et une si grande tristesse qu'il faisait penser à Tertullien considérant son bœuf bouilli en méditant sur la métempsycose, quand il dit : "Serais-je en train de manger mon grand-père ?"

Bien que ni lui, ni ses domestiques n'eussent donné leur prénom et leur nom, les journaux de Porto avaient annoncé l'arrivée du plus grand capitaliste de Pelotas, le fameux Manuel José de Silva Guimarães.

Point de cachotteries avec le lecteur. Il s'agit bien là de Belchior Bernabé, l'enfant trouvé.

*

Trois jours après être descendu à Famalicão, le commandeur partit, flanqué de son laquais, en direction de São Tiago de Antas.

— Il va voir l'église construite par les Maures... estima un autre commandeur du pays, qui en fit part à deux autres commandeurs. Il attribuait aux Maures l'église des chevaliers de Rhodes.

— Ce doit être ça, confirma le plus raisonnable. Cet homme doit avoir un grain. Le Guimarães de l'hôtel lui a déjà demandé s'il était né ici dans le Minho, et il a répondu...

— ...qu'il n'en était pas sûr, acheva l'autre. Quelle drôle d'idée !

— Hier à la foire, il était en train de regarder vendre deux paires de bœufs prêts à embarquer. C'était Silvestre Ruivo qui les vendait...

— Je sais, c'est le frère de ce père João qui est mort d'apoplexie il y a trois ans.

— C'est ça. Ce fêlé, qui ne parle à personne, s'est mis à parler de ses bœufs à Silvestre. Puis il l'a amené à l'auberge, et invité à dîner. Silvestre est venu me trouver après. Il était tout effaré d'avoir vu deux domestiques en livrée, avec des bottes vernies, une cravate blanche et des gants pour servir à table. Je lui ai demandé : "De quoi avez-vous parlé ?" Il a dit que le commandeur lui avait posé *un tas* de questions sur la province, ici, et qu'il devait se rendre chez lui pour voir l'étable des bœufs. Il a vraiment un grain, non ? Voyez-moi ça ! Il va regarder les bœufs !

— S'il y était allé il y a dix ans, dit le commandeur Nunes, il aurait pu voir

les génisses... Avez-vous connu les Ruives, Antonia et Chica, Monsieur Leite ?

— Si je les ai connues ! Beaux morceaux !...

— Qu'est-ce que vous diriez, répliqua M. Nunes, si vous aviez connu Maria que je me rappelle avoir vue avant d'aller à Rio... Quelle allure ! C'est un enfant trouvé qui l'a eue...

— J'en ai entendu parler.

— Vous ne savez rien du tout, sauf votre respect. Le bâtard entraînait à l'école du Zê Bata au moment même où j'en sortais. J'ai appris ensuite, à Rio, que la gamine avait mal tourné. Lui, on l'a arrêté pour en faire un soldat, et il a déserté. Quant à elle, on n'en a même plus vu l'ombre. Les uns disent qu'elle se trouve dans une retraite pour filles repenties, d'autres qu'on l'a enfermée... Et ça s'est passé, il doit bien y avoir, João Nunes... il doit bien y avoir vingt ans...

— Ça, c'est un père qui a de la poigne !... Il a bien fait ! applaudit le plus dépravé.

*

Sur ces entrefaites, le commandeur Guimarães se présentait à la porte de l'*ex-capitão de ordenanças* Silvestre Lopes, qu'on surnommait *Ruivo*, le Roux. Il était attendu.

Il y avait, sur le palier de l'escalier qui menait à la vaste pièce dite "salle des prêtres", le cultivateur avec trois hommes d'Eglise d'un âge respectable. Ils devaient tous avoir plus de soixante-dix ans.

Le commandeur confia aux laquais les rênes de son alezan, monta allègrement les marches, serra la main à Silvestre, et salua les prêtres.

— Vous ne vous êtes pas perdu dans les sentiers ? demanda le cultivateur.

— Il suffit de demander, répondit le commandeur. Puis, désignant les prêtres :

— Est-ce que ce sont vos frères, Monsieur Lopes ?

— Deux d'entre eux le sont ; le troisième, c'est M. l'Abbé.

L'hôte le regarda fixement, et demanda :

— Il y a longtemps que vous exercez dans cette paroisse ?

— Je suis entré en fonction en 1828, à l'âge de vingt-cinq ans ; j'en ai soixante-six ; faites le compte, monsieur.

— Cela fait quarante-quatre ans en tout, précisa le père Bento Lopes.*

— Exactement, confirma le clerc qui avait baptisé l'enfant exposé dans la matinée du 6 janvier 1833.

Le commandeur ne retrouvait pas dans ce vieillard un seul trait du gros curé.

Ils parlèrent de la guerre au Paraguay, de l'émigration des habitants du Minho, de l'état florissant de l'industrie et de l'agriculture portugaise. Le cultivateur abondait dans le sens du commandeur, et pour exalter notre prospérité, il avançait cet argument laconique et qui pesait son poids, quoiqu'ambigu :

— Il n'y a qu'à voir ce que je me fais avec mes bœufs.

* Il y a ici une erreur de calcul de l'auteur qu'il est facile de vérifier en se reportant à la date à laquelle Belchior fut baptisé. (NdE)

La table se trouvait à même le plancher, et la chaise réservée à l'hôte au haut bout.

— Asseyez-vous là, dit le cultivateur, en la lui indiquant courtoisement. Plus personne ne s'est assis sur cette chaise depuis la mort de notre frère aîné, le Père João. Cela fait trois ans qu'il est mort de congestion...

— D'une crise d'apoplexie, corrigea le Père Hipolito.

— Peu importe, fit Silvestre. Il était en train de dire la messe quand il est tombé raide sur l'autel.

— Il faut croire que son âme était préparée à cette épreuve, fit observer le commandeur, avec un ton pénétré.

— C'était un bon prêtre, dit l'abbé, en coupant avec son couteau les tubes flexibles de sa soupe aux macaronis. Ça oui, oui, le pauvre ! Que Dieu l'ait en sa Sainte Garde !...

— C'est là toute votre famille, Monsieur Silvestre ? demanda l'hôte. Si mes souvenirs sont exacts, on m'a dit à la foire que vous aviez des fils...

— Je n'ai pas de fils, cher monsieur. J'ai deux filles.

— Trois... corrigea l'abbé.

— Deux ! répliqua durement le laboureur, en le foudroyant du regard.

— Ah oui... deux... j'étais distrait... se reprit l'étourdi.

Aucune des expressions de ces quatre physionomies n'échappait au commandeur.

— J'ai deux filles, répéta le père de Maria. La première s'est mariée avec un propriétaire qui n'habite pas ici. Elle a déjà deux fils ; l'un se destine à la prêtrise, l'autre fait des études à Coïmbra. Mon autre fille est à la maison. Elle n'a pas voulu se marier. Elle va sur ses trente-sept ans. C'est elle qui tient la maison.

L'incident était clos. Le commandeur paraissait absorbé dans de profondes réflexions. Il mangea fort peu et ne dit pratiquement rien. Il endura comme un supplice la présentation de la dinde, du filet de porc au vin et à l'ail, du jarret de génisse, et du cochon de lait. Puis il demanda la permission de se retirer, prétextant qu'il devait se rendre très tôt à Vila Nova.

L'abbé accompagna le Brésilien qui avait manifesté le désir de voir, sur le parvis de l'église de Santa Maria, des tombes remarquables dont il était question dans un certain roman.*

Les autres pères voulurent venir avec eux, mais le commandeur mit une douce violence à les en dissuader, en les assurant qu'il reviendrait quand il aurait plus de temps à leur consacrer.

L'abbé montra les deux tombes vides au rupin, puis l'invita à monter dans sa pauvre demeure.

— Bien volontiers, Monsieur l'Abbé. J'éprouve beaucoup de sympathie pour vous, et c'est une amitié que j'entends cultiver.

— Vous êtes vraiment aimable ! Je vois mal l'intérêt que peut représenter un pauvre vieux, le pauvre abbé de la plus pauvre des abbayes !... J'y ai consumé ma vie, et maintenant, je ne désire plus qu'une chose, que cette terre où reposent tant de fidèles que j'ai baptisés et mariés, mange aussi mes os.

*

* Il faisait allusion à un roman intitulé *Le Seigneur du Palais de Ninães*.

Le prêtre était lugubrement prolix. Il y avait là comme une fleur de poésie élégiaque qui ne demandait qu'à s'épanouir quand on l'arrosait de quelques rasades de mauvais porto. Il avait envie de s'épancher.

Le Brésilien comptait ramener sur le tapis ce qui était arrivé pendant le dîner, et lui demander combien Silvestre avait de filles, au juste : deux ou trois ? Il ne fut pas besoin de beaucoup de détours. Le prêtre entra aussitôt dans le vif du sujet :

— Silvestre est un brave homme, un bon paroissien, et fort soucieux de ses intérêts, ça oui ! L'enfer est tout rempli de ce péché-là, si c'en est un. Cependant, mon cher monsieur, cet homme se fait de l'honneur une idée qui n'est pas conforme à la religion de la charité et du pardon. Vous avez dû remarquer, monsieur, comme il était en colère quand il dit qu'il avait deux filles, alors que moi, j'avais eu l'étourderie de dire qu'elles étaient trois. J'ai tout de suite compris que j'avais commis une bévue, et je me suis repris, en forçant ma conscience ; après tout, j'étais en train de dîner chez cet homme, en présence d'une personne de qualité ; la courtoisie m'a contraint à tenir ma langue.

— Oui... J'ai remarqué que vous étiez revenu bien malgré vous à ce chiffre de deux.

— Et c'est parce que j'ai compris que vous vous en étiez rendu compte, monsieur, que je me dois, ne serait-ce qu'à cause de ma fonction de prêtre, de vous expliquer, Monsieur le Commandeur, exactement ce qu'il en est. Si vous voulez entendre cette histoire... Mais vous avez dit, monsieur, que vous étiez pressé.

— Pas du tout, monsieur. Je vous écoute. J'ai tout mon temps.

*

L'abbé s'en fut à la fenêtre dire au domestique de mener la jument à l'ombre des broussailles. Puis il mit le loquet à la porte du salon, fit asseoir ensuite son hôte sur une chaise confortable et rembourrée, en prit une autre, cloutée, avec un dossier de cuir, et poursuivit :

— Silvestre n'a pas deux filles, mais trois. L'aînée que j'ai baptisée il y a trente-neuf ans s'appelle Maria. Cette jeune fille s'est éprise, il y a vingt ans, d'un enfant trouvé qui a été élevé tout à côté chez une sainte créature qui l'a ramassé dans les broussailles de l'église, non loin des tombeaux que vous venez de voir. Ce satané garçon l'a détournée du droit chemin, et l'a placée dans la pire situation qui se puisse concevoir en ce cas. Bref, la fille se savait grosse lorsque l'un des prêtres, celui qui se trouve déjà en présence du Seigneur, les surprit en pleine nuit. Quelques jours après, Belchior (c'est ainsi que s'appelait l'enfant trouvé) fut arrêté, conduit à Braga, sanglé comme il faut. Le soldat n'a pas trop attendu avant de désertir et de se mettre à couvert. Parlons maintenant de la fille. Son père l'a bien rouée de coups et enfermée dans le grenier. Il lui faisait porter chaque jour deux bols de bouillon, deux morceaux de pain, un gobelet d'eau. Deux ou trois mois après, j'ai vu arriver un calfat de Vila do Conde. Il se trouvait être le beau-frère de cette fameuse Bernabé, qui avait élevé Belchior. Il me dit que sa belle-sœur était morte de chagrin parce que le déserteur ne pouvait plus revenir dans sa patrie, et qu'avant de rendre l'âme, elle lui avait demandé de

venir me voir, et me prier, en invoquant le divin amour de Dieu, de faire toutes les démarches nécessaires afin de récupérer le fils de son Belchior. Lui, le calfat, il se chargeait de l'emmener à Vila do Conde. A dire vrai, ce n'était pas une mince affaire ; la négociation avec Silvestre s'annonçait ardue ; mais j'ai demandé à Dieu de m'en donner la force, et je suis allé l'affronter. Je lui ai annoncé l'état de sa fille, et je me suis proposé pour offrir à l'enfant, quand il naîtrait, le seul destin qui fût en harmonie avec nos intérêts ici-bas et ceux de la divine et charitable religion de Jésus, qui demandait qu'on laissât venir à lui les petits enfants. Le bonhomme m'écouta, pesta, hurla qu'il allait tuer sa fille. J'étais résolu à tout. Je lui ai dit hardiment que s'il tuait sa fille, j'allais l'accuser d'un double meurtre. Le bonhomme a pris peur, et a fini par me dire que l'enfant me serait remis ; mais que sa fille ne verrait plus le soleil, ni la lune... Mais je vous ennuie, monsieur le Commandeur...

— Pour l'amour de Dieu ! Vous ne pouvez savoir à quel point cette triste histoire m'intéresse...

— Une histoire bien triste en vérité, monsieur ! Eh bien, c'est un garçon qui naît, et celle qui assista à la naissance et qui me l'apporta, ce fut une veuve vouée à Dieu, ma pénitente ; elle vivait ici, dans la maison qu'elle avait achetée à cette fameuse Bernabé. C'est moi qui lui ai demandé de mériter la Grâce Divine par cette œuvre de miséricorde. Le calfat se trouvait déjà chez des parents à lui, et il attendait le fils de Belchior. Je le lui ai remis, et l'enfant s'en est allé à Vila do Conde après que je l'eus baptisé en lui donnant le nom de son père.

— Et cet enfant... coupa le commandeur, en éprouvant quelque difficulté à articuler cette question. L'abbé avait la vue trop basse pour se rendre compte de son émotion.

— J'y viens, Monsieur. Le calfat est mort au bout de deux ans. Et voici que sa bonne me le confie en me disant, suivant les instructions de son patron, de le remettre à ses sœurs et à ses nièces qui habitent dans une paroisse tout à côté. J'ai fait venir ces femmes, je leur ai montré l'enfant, je leur ai rapporté les dernières volontés du défunt. Elles ont dit qu'elles ne voulaient pas d'histoires. Son grand-père et sa mère pouvaient s'en occuper, ils étaient bien assez riches. La servante de Dieu, qui habitait, comme je vous l'ai dit, dans la maison qui avait été celle de la mère Bernabé, se chargea du petit bâtard. Il y avait là un profond mystère ! Le père avait été élevé dans la maison même où le fils était élevé ; tous les deux n'avaient ni père, ni mère ! Malheureusement, alors que le petit allait sur ses six ans, voici que sa bienfaitrice meurt, subitement. Les parents chassèrent l'enfant, et Silvestre acheta la maison, la rasa, et en fit une étable. Vous pouvez la voir d'ici, par cette fenêtre, cette étable qui a été la maison de deux saintes femmes. C'est celle qui fait une tache blanche entre deux chênes.

Le commandeur s'approcha de la fenêtre, reconnut les alentours de la maison de son enfance, maintenant disparue, tourna le dos à l'abbé pour essuyer ses larmes et alla s'asseoir en face du vieillard.

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? continua l'abbé. J'ai amené l'enfant ici, et je l'ai envoyé à l'école.

— Vous avez bien fait ! Vous ne pouvez savoir comme vous avez bien fait ! s'exclama le Brésilien, transporté. Vous avez bien fait ! Vous êtes un homme d'honneur ! et il lui serra la main, avant de la porter à ses lèvres.

Le prêtre retira sa main humide de larmes. Il était ému. Il dit :

— J'ai fait mon devoir, monsieur ! Plaise à Dieu que cette bonne action suffise à racheter toutes les méchantes que j'ai commises.

— Et après, le petit... coupa son hôte, pressé de connaître la suite.

— Le petit, j'y reviendrai... Il faut que je vous parle de la mère... Elle est restée trois ans et demi enfermée dans ce cachot. Elle ne voyait que sa sœur qui lui apportait sa nourriture. Elle pensa perdre la vie, au bout de ce temps, et demanda un confesseur. C'est moi qui ai été appelé, faute d'un autre. En la confessant, je lui ai dit que son fils était chez moi, et qu'il passait pour être de ma famille. D'autres disaient, Monsieur le Commandeur, que c'était mon fils et celui de la femme qui l'avait élevé. J'ai pardonné aux calomniateurs dans l'espoir que Dieu me pardonne les scandales dont j'ai été la cause. Il était juste qu'on me diffamât : je me suis assez fourvoyé dans ma jeunesse pour y prêter le flanc. Quand Maria a su que son fils était vivant, elle a repris des forces, elle s'est accrochée à la vie, elle a surmonté sa maladie. Elle me disait : "Si je vis, je récupérerai quelque chose de cette maison ; et ce que je récupérerai, ce sera pour mon fils ; tandis que, si je meurs, il ne lui restera plus qu'à mendier." Il n'est pas question qu'il mendie, lui ai-je dit, parce que je vais lui faire apprendre un métier, dès qu'il sera en âge de travailler. Elle m'a demandé si j'avais des nouvelles de Belchior. Je lui ai répété, hors du cadre de la confession, ce que le calfat m'avait confié en cachette, qu'il était parti pour le Brésil. La première année, le calfat recevait souvent des lettres de Belchior, adressées à sa mère adoptive qu'il croyait vivante. Le calfat lui écrivait que la Bernabé était morte ; et le garçon d'écrire toujours à la Bernabé. D'après le calfat, Belchior devait se trouver en pleine brousse, et aucune lettre expédiée du Portugal ne pouvait lui parvenir. Puis le calfat est mort. Ce qui s'est passé depuis, je ne sais. Voilà ce que j'ai raconté à Maria. Le bruit courut enfin que Belchior était mort. J'ai profité de cette rumeur, véridique ou pas, pour essayer d'obtenir que le père de la pauvre fille lui accordât un peu de liberté. J'en ai donc parlé à Silvestre, et, m'adressant à lui au nom de Dieu, je l'ai rendu responsable du fait qu'elle ne pouvait ni entendre la messe, ni approcher les sacrements. J'ai tant frappé à la porte de cette conscience rigide qu'il s'est résolu à la laisser se confesser et assister à la messe au moins une fois tous les trois mois. Peu à peu, j'ai obtenu qu'elle vînt à l'église toutes les quatre semaines. Elle savait à ce moment-là que le petit garçon qui servait la messe était son fils. Elle est entrée une fois dans la sacristie, alors qu'il n'y avait personne d'autre dans l'église ; elle a embrassé son fils et fondu en larmes. Je l'ai laissée faire, la pauvre fille, ! Mais après, je lui ai demandé de ne plus commettre une telle imprudence parce que, si quelqu'un la voyait, elle ne sortirait plus de son cachot. A quatorze ans, le garçon lisait et écrivait couramment. J'ai décidé de lui laisser choisir le métier qu'il voudrait apprendre ; il a voulu être charpentier, car il était habile de ses mains. C'est lui qui a fait cette chaise sur laquelle vous êtes assis, Monsieur. Du joli travail, n'est-ce pas ? Il n'avait pas encore terminé sa première année d'apprentissage quand il a fabriqué cet ouvrage qui a l'air d'avoir été fait à Porto !

— Et ce fameux Belchior, est-ce qu'il habite dans cette paroisse ? demanda le Brésilien.

— Non, monsieur, il travaille à Braga ; mais vient ici tous les mois voir sa mère, le jour où elle se confesse.

— Tous les mois ?

— Oui, monsieur, le premier lundi de chaque mois. Dans huit jours, si je suis encore vivant, je vais l'entendre en confession, et j'invite mon Belchior à dîner.

— Dans huit jours ? Quel plaisir vous me feriez, monsieur l'abbé, mon respectable ami, mon cher ami, si vous me permettiez d'assister dans votre église aux retrouvailles entre cette martyre et son pauvre fils ! Est-ce que ce serait possible ?

— Pourquoi cela ne le serait-il pas ? Présentez-vous à l'église lundi, vers six heures du matin. C'est à ce moment-là que je la confesse et que je lui donne la communion. Vous la verrez, et vous verrez le garçon. C'est encore lui qui sert la messe et lui tend la cruche d'eau après qu'elle a communie.

Le commandeur se trouvait dans le même état que si on lui avait fait respirer de l'éther. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Son enthousiasme et son extase étaient mêlés de tristesse. Il serra contre sa poitrine la tête chenue de l'ancien, et lui baisa le front. Le prêtre le considérait, stupéfait, tandis qu'il murmurait :

— Votre histoire m'a bouleversé !... Je suis un homme qui admire à la folie les grandes actions. Si je n'avais pas cru en Dieu jusqu'à aujourd'hui, je me mettrais à genoux, là, devant vous, en reconnaissant son existence !

— Qui est-ce qui ne croit pas en Dieu, mon ami ? ! demanda le vieillard en essuyant ses larmes.

*

Ce lundi-là, le jour fixé, était paré de toutes les pompes, les musiques et les parfums d'une aurore de juillet. Le commandeur Guimarães était arrivé de Braga vers minuit, et avait demandé à son écuyer de le réveiller à quatre heures du matin. Une recommandation superflue. Il n'avait pas dormi. Avant le point du jour, il avait appelé ses domestiques et fait harnacher ses chevaux.

A cinq heures et demie du matin, il était appuyé à l'une des tombes sur le parvis de Santa Maria de Abade. Plus loin, les chevaux, impatients, frappaient de leurs sabots la terre argileuse de la chênnaie pelée. Le soleil faisait briller une des fenêtres étroites de l'église. Les moineaux pépiaient dans l'olivier, celui-là même dont les racines recourbées à fleur de terre avaient offert, trente neuf ans plus tôt, un berceau gorgé de pluie à cet homme qui se sentait au comble du bonheur, son cœur battant tout lacéré de joie, dans les affres d'une exquise agonie. Les hirondelles trissaient autour de la corniche de l'église, voltigeaient en faisant de longs cercles, et lançaient leurs notes les plus vibrantes dans cette lumière ruisselante pour scander le grand hymne qui répond aux larmes que l'on peut verser sur Terre pour remercier la Divine Providence.

Ce sont de telles larmes que versait Belchior, des larmes bénies, en contemplant cette terre où la pauvre tisserande s'était agenouillée pour le ramasser, gelé, pour le serrer sur sa poitrine, et le ressusciter par le miracle de la charité.

A six heures moins le quart, il entendit des pas qui résonnaient sur la grille de fer à l'entrée du parvis. Il courut aussitôt se poster à l'angle de l'église et vit une femme avec un capuchon ramené sur le visage, qui se dirigeait vers la porte latérale. En même temps, il vit arriver un beau garçon

qui sauta le mur. Il était vêtu de bleu et portait à la main son chapeau de feutre blanc. Le commandeur s'arrêta, s'appuya à l'angle du mur. La mère et le fils s'embrassaient quand ils avisèrent cet homme étrange.

— Qui est-ce ? demanda Maria.

— Ce n'est pas n'importe qui ! dit-il. J'ai vu cet homme à Braga avec M. le Doyen. Ils sont entrés tous les deux dans le palais de M. l'Archevêque. Il y a deux chevaux en bas, sous le couvert, et un domestique en livrée. Ce doit être les siens.

— Si cela se trouve, c'est le commandeur qui est venu chez ton grand-père il y a huit jours. Ta tante l'a vu et m'a dit qu'il avait une moustache et des favoris...

— Qu'est-ce qu'il peut bien faire ici ?

— Est-ce qu'il nous regarde ? demanda la mère en le regardant de côté, dissimulée sous son capuchon.

— Il ne nous quitte pas des yeux... et on dirait qu'il va perdre connaissance !

— Il doit être malade ! Voici l'abbé, heureusement...

— Et il va lui parler, ma mère...

— Ce doit être celui dont je te parlais.

— Belchior ! appela l'abbé. Prends donc la clé, et entrez. J'arrive.

Le garçon alla chercher la clé, baisa la main du prêtre, et fit un signe de tête à ce monsieur qu'il ne connaissait pas. Le commandeur, les yeux fixés sur lui, vacillait en haletant : il s'efforçait de résister à l'envie qu'il avait de serrer son fils dans ses bras. Le charpentier ouvrit la porte, entra avec sa mère dans l'église, et lui dit :

— Ce bonhomme me regardait d'une façon... On aurait dit qu'il voulait me parler...

Le Brésilien commença par répondre au salut de l'abbé, puis il lui demanda :

— Verriez-vous un inconvénient, monsieur, à me confesser ?...

— Ce sera avec le plus grand plaisir, monsieur. Quand voulez-vous, monsieur ?

— Tout de suite. Je veux recevoir la communion en même temps que votre pénitente.

— Va pour tout de suite.

Et l'abbé se disait : "Cet homme a été illuminé par la grâce divine, et Dieu, notre Seigneur, a choisi le plus grand pécheur parmi ses serviteurs comme instrument de sa miséricorde pour un autre pécheur."

Ils s'engagèrent sous les voûtes de l'église et se dirigèrent vers la sacristie. L'abbé se pencha pour glisser à l'oreille de Maria qui faisait sa prière devant l'autel du Saint-Sacrement :

— Attends-moi un moment. Je vais confesser quelqu'un.

Puis il appela Belchior :

— Va à la maison, ouvre le second tiroir de la commode et apporte-moi la grande serviette en dentelle qui est empesée, pour donner la communion à ce monsieur que je vais confesser.

Le commandeur sortit de la sacristie une demi-heure après, et alla s'agenouiller sur le premier degré du maître-autel. Quand Maria vit l'abbé sortir et lui faire signe d'entrer dans le confessionnal, elle se leva, frôla presque l'inconnu en passant, les yeux baissés, son capuchon cachant son visage.

Belchior était arrivé avec une serviette aux volants tuyautés qu'il déployait et disposait pour le service divin. Puis il entra dans la sacristie avec la burette, renouvela l'eau et le vin, plia et secoua la serviette de sorte que la partie qui n'avait pas encore été tachée servît à l'ablution. De temps en temps, il sortait sur le seuil de la sacristie, et il s'y attardait pour regarder le commandeur qui restait à genoux, la tête baissée, le front dans les mains.

Le prêtre sortit du confessionnal en boitillant, s'appuyant à la grille d'un autel. Le fils de Maria Ruiva alla lui donner le bras, et le vieillard se plaignait de douleurs rhumatismales dans les reins et aux genoux. La pénitente gravit les marches du chœur, s'agenouilla derrière le Brésilien, lisant l'acte de contrition et la litanie.

L'abbé avait commencé à revêtir l'habit pour la célébration quand le commandeur se leva, jeta un regard sur Maria en se rendant à la sacristie, et put voir son visage illuminé par le reflet, sur la surface métallique des torchères dorées, d'un rayon de soleil qui scintillait à travers la fenêtre. Il ne l'aurait pas reconnue s'il l'avait rencontrée. Ce visage autrefois avait eu des nuances purpurines et le satiné des pétales couverts de la rosée des beaux matins. Elle avait eu les formes rondes et lisses, elle respirait la santé, la force et la résistance que donnent le grand air et le soleil qui rougit la peau et colore le sang.

Elle était maigre, anguleuse et livide comme les statues des saintes martyrisées. Mais ce corps abîmé exprimait la divine beauté de l'âme, et la sanctifiait aux yeux de cet homme.

Il entra dans la sacristie, et d'une voix tremblante, dit au prêtre :

— Monsieur l'Abbé, je vous demande de faire venir ici votre pénitente, avant de monter à l'autel.

— Ici ? ! demanda le prêtre, effrayé. Elle est très craintive...

Il présumait que le commandeur désirait simplement voir de près la femme dont la misérable histoire l'avait ému.

— Il n'importe, répliqua le Brésilien, il faut absolument qu'elle vienne avant que vous nous donniez la communion.

— Vraiment ? ! fit le prêtre, eh bien, soit !

Il sortit sur le seuil de la sacristie et appela la fille de Silvestre.

Elle entra, hésitante et tout effarouchée. Son fils, qui soutenait encore les plis de l'aube que le prêtre était en train de revêtir, les lâcha, et resta les bras ballants, littéralement pétrifié par la curiosité.

A cet instant, le commandeur présenta à l'abbé une demi-feuille de papier timbré et lui demanda de la lire. Le prêtre demanda à Belchior de lui donner ses lunettes, les mit sur son nez, les mains tremblantes, s'approcha d'une fenêtre, commença par lire la signature, et dit :

— C'est la signature de son éminence l'Archevêque de Braga ?... Je la reconnais...

Il leva les yeux pour lire ce qui était écrit au-dessus :

Nous accordons à l'abbé de Santa Maria de notre diocèse, dans la commune de Vila Nova de Famalicão, l'autorisation de célébrer, sans lecture préalable des bans, le sacrement du mariage entre les deux parties contractantes majeures...

A cet endroit, le prêtre s'arrêta pile, écarquilla les yeux, fit glisser ses lunettes vers le bout de son nez, pressa ses paupières avec son pouce, rajusta ses lunettes, et dit au fils de Maria :

— Dis-moi, mon garçon, quels sont les noms qui sont écrits sur ce papier ?
Le charpentier lut :

entre les deux parties contractantes, Belchior Bernabé, né de parents inconnus, et Maria Lopes, fille légitime de Silvestre Lopes et...

— Qu'est-ce que tu dis ? s'exclama le prêtre. Mon Dieu ! Qu'est-ce que tu dis ?

— Belchior Bernabé, dit le garçon avec la stupéfaction la plus candide, c'est moi !...

— Belchior Bernabé, c'est ton père, mon enfant ! s'exclama le commandeur en l'embrassant. Il mit en même temps son bras autour du cou de Maria, et l'attira contre sa poitrine, essuya de ses lèvres ardentes les larmes qui coulaient sur son visage, et lui murmura en sanglotant :

— Me voici enfin, Maria, tu m'as retrouvé après tous ces malheurs ! C'est moi, le pauvre enfant trouvé !...

Elle poussa un cri strident, celui qui exprime la joie des prisonniers, de ceux qui sont condamnés à ne plus retrouver leur honneur et qui ont vu entrer à flots au cœur des ténèbres la lumière du Ciel et l'espoir d'une réhabilitation. Elle cherchait à le reconnaître, elle essayait de retrouver à tâtons les traits de son visage ; mais elle perdit l'usage de ses yeux, sa raison chancela. Elle demandait de la lumière, elle demandait à Dieu de ne la point laisser mourir, elle se pâmait en s'accrochant au cou de Belchior.

*

Le bonheur de Maria était un bonheur sanctifié : il lui avait coûté vingt années d'avanies patiemment endurées, sans qu'elle songeât même à se révolter contre l'implacable barbarie de son père, ni contre la passivité de la puissance divine. Elle avait placé, et n'avait jamais cessé de placer son espoir en Dieu. Elle disait que c'était exactement ce dont elle avait rêvé – le retour de Belchior, le rétablissement de son honneur.

C'est ce qu'elle expliquait à l'abbé, à son époux, et à son fils, à la porte du temple ; et lui, l'ancien, sa face ridée luisant de larmes, il disait :

— C'est moi qui vous ai baptisés, et qui vous ai mariés, mes enfants. C'est à vous maintenant de m'enterrer, car il ne me reste plus personne.

Belchior exigea, comme dot, pour sa femme, l'étable construite sur les fondations de la maison où il avait été recueilli, et réchauffé contre le sein de la tisserande. Cette cabane avait été le séjour de la candeur et de la prière. C'est maintenant un hôtel où règnent toujours ces pieux attrails,

avec en plus le bonheur que donne l'amour. Le palais du commandeur se voit de loin ; et ici, tout à côté, à l'intérieur même du palais, le faste de l'architecture et des décorations est éclipsé par ce qu'il y a d'immortel dans les œuvres des hommes : la vertu. Vous y trouverez l'abbé retraité de Santa Maria, paralysé. Tous les matins, il est transporté de son lit à la chaise que lui a faite son petit Belchior Junior, ce garçon fidèle à sa vocation de charpentier, qui fabrique à présent une nouvelle chaise avec des roulettes et des ressorts pour le gentil vieillard.

L'AVEUGLE DE LANDIM

Au Vicomte de Ouguela

"Soyons amis comme l'ont été nos pères, et donnons à nos enfants l'exemple qu'ils nous ont donné"

I

C'est à ce bureau et sur ce canapé qu'était assis, il y a treize ans, par une chaude après-midi d'août, l'aveugle de Landim. Les traits de cet homme sont inoubliables. Il avait cinquante-cinq ans qu'il portait plus allègrement que bien des hommes éprouvés par la vie ne peuvent se vanter de le faire à quarante. Son visage grassouillet témoignait d'une conscience paisible et saine. Il avait les épaules larges, une belle capacité respiratoire, le cœur et le poumon bien ventilés par la plèvre ample et élastique. Il dissimulait ses pupilles blanchâtres derrière des verres fumés, enchâssés dans une monture à grands cercles d'or. Il était vêtu de noir, avec la redingote boutonnée, le pantalon étroit, et les bottes vernies ; il tenait ses gants chiffonnés dans sa main gauche, et s'appuyait de sa droite sur une canne à pommeau d'argent.

Je ne le connaissais pas quand on m'a donné sa carte de visite au nom de Antonio José Pinto Monteiro.

À São Miguel de Séide, une visite précédée d'une carte, c'était la première du genre.

— Qui est-ce ? demandai-je au domestique.

— C'est l'aveugle de Landim.

— Et qui est cet aveugle ?

Le domestique, désireux de me donner toutes les informations nécessaires, me répondit que c'était l'*Aveugle*, comme s'il s'était agi d'un aveugle par excellence et passé dans l'histoire : Tobias, Homère, Milton, etc.

J'ai demandé qu'on l'amènât dans mon bureau. J'entendis les pas rapides et sûrs de quelqu'un qui gravissait les douze marches, puis cette question brusque lancée à partir du palier :

— À gauche ou à droite ?

— À gauche, répondis-je. Et je suis allé l'accueillir à l'entrée.

Il me tendit fermement deux doigts, et me décocha, sur sa lancée, une allocution dans le style d'un Président de Conseil Municipal en pleine brousse, qui s'adresse à des Altesses Royales, sur l'immortalité promise au romancier que j'étais, regrettant qu'on ne m'eût pas encore dressé au Portugal une statue... équestre ; peut-être n'a-t-il pas dit exactement statue équestre. Je lui trouvais du bon sens. J'avais moi-même trouvé cela regrettable. Cependant, je me devais de rejeter modestement la statue, comme le duc de Coïmbra, tout en remerciant Pinto Monteiro de son candide hommage.

— Je me suis fait lire vos livres immortels, dit-il. Je ne les lis pas parce que je suis aveugle.

— Tout à fait ? lui demandais-je. Une cécité absolue me semblait incompatible avec ses déplacements lestes et sûrs.

— Tout à fait aveugle, depuis trente-trois ans. Je suis devenu aveugle à la fleur de l'âge, quand je saluais l'aube de mon vingt-deuxième printemps.

— Et vous vous êtes résigné...

— Si je me suis résigné !... Je suis mort de douleur, et ressuscité dans les ténèbres éternelles... Plus de soleil ! Plus jamais !

J'étais pénétré d'une poignante compassion. Je lui débitai les consolations d'usage ; je citai les plus célèbres aveugles de l'antiquité, et les contemporains. Je nommai le prince de la lyre péninsulaire, Castilho, et il me coupa.

— Castilho possède un génie qui pénètre les réalités de la Terre et du Ciel. Je suis affligé de deux cécités : celle du corps et celle de l'âme.

Je lui trouvai une éloquence attique et sobre ; il appartenait, pour sûr, à la crème des lettrés. Il venait sans doute m'inviter à fonder avec lui un journal à Landim, s'il ne venait pas me solliciter pour que j'appuie sa candidature à l'Académie Royale des Sciences.

Nous avons développé divers sujets l'un et l'autre avant qu'il n'en vînt au fait. Il s'agissait d'un litige sur la propriété de quelques moulins à eau qui lui avaient coûté trois mille réis, et il me demandait d'user de mon crédit pour que les juges de seconde instance lui rendissent justice pleine et entière.

Je lui fis observer que mon influence pouvait s'avérer nécessaire, si le droit était du côté de son adversaire ; autrement dit, c'est celui qui n'a pas le droit de son côté qui sollicite.

— C'est juste ! me coupa-t-il. Cela tombe sous le sens. Mais il se passe que mon adversaire sollicite parce qu'il n'est pas dans son droit ; il ne faudrait pas que les juges s'imaginent que je fais plus confiance aux lois qu'à eux-mêmes...

Il me parut sagace, raisonneur, et d'une mentalité germanique, l'aveugle.

Il me donna quatre mémoires, alluma son troisième cigare, et se leva. Je l'accompagnai jusqu'au portail, et je l'ai vu monter avec une élégance de Haute École une jument superbe, passer avec dextérité de la longe aux rênes, éperonner, et partir tout seul.

Eh bien, l'aveugle fut débouté de sa requête sur les moulins à eau parce que ces moulins n'étaient pas exactement à lui, et que je ne pouvais demander aux juges de les confisquer à leur propriétaire pour me les donner afin que je les donnasse à l'aveugle.

Je ne l'ai plus revu. Il me retira son estime ainsi que la statue. Et cinq ans plus tard, il mourut.

On ne peut entamer l'histoire des hommes extraordinaires qu'à la lueur de leur tombe. Dans la vie courante, les actions des héros semblent miraculeuses ; les panégyristes souffrent apparemment de strabisme. Il est temps d'esquisser le profil de cet homme oublié, et je laisse à qui le voudra le soin de sculpter son visage dans un marbre plus durable. Je tiens à démentir les mauvaises langues qui voient dans le Portugal une pépinière de lyriques, de romanciers fades voués aux idylles villageoises, parce que nous ne possédons pas de personnages suffisamment savoureux pour qu'on en tire des romans en quatre volumes.

II

Il était né à Landim le 11 décembre 1808.

En 1808 ! Quand ils traitent d'une personne née à cette date, ou à peu près, les biographes ne nous épargnent aucun détail de la Révolution française, en commençant par Louis XVI, s'étendent sur la guerre péninsulaire, et concluent ce cours d'histoire contemporaine en présentant comme une conséquence inéluctable de l'évolution sociale la naissance d'un tel individu.

Une des nombreuses personnes qui sont nées en 1808 sans même peser un scrupule, selon l'ancienne unité, sur les destins lusitaniens, fut ce fameux Antonio José Pinto Monteiro.

Son père faisait les barbes à Landim avec une férocité restée impunie. Il existe de sanglantes traditions sur ses rasoirs comme sur l'épée de Dom Afonso Henriques. Il semble bien qu'au bout de soixante-dix ans, les petits-fils de ses clients sentent encore les brûlures des estafilades infligées à leurs aïeux. On parle de lui à Landim, comme de Torquemada à Valladolid. Ce barbier est une légende comme Géryon, assassiné par Hercule, et le monstre de Rhodes célébré par Schiller.

Antonio, le premier né de cet écorcheur fit preuve d'une rare aisance dans l'apprentissage des premiers rudiments. À seize ans, il était un prodige en calcul et en bâtarde. À douze, il imitait des signatures à la perfection sans qu'on lui en sût gré, et se vengeait du mépris d'un État qui le laissait végéter dans l'oubli, en établissant des correspondances entre des personnes qui ne correspondaient point, moyennant quoi il se procurait, de temps en temps, quelques pintos.

Comme on ne saurait garder de tels talents sous le boisseau, le jeune homme souffrit de quelques contusions. Un moine bénédictin de São Tirso eut pitié de ce garçon que sa déplorable habileté gâtait en de si vertes années. Il lui paya un billet pour le Brésil parce qu'il savait que l'air de Santa Cruz, comme celui de l'Éden, restaure notre innocence.

Il se fit embaucher comme commis à Rio. Il fut apprécié les trois premières années. Il se distinguait de ses compatriotes obtus par sa verve, ses traits d'esprit face aux clients, des ruses licites de comptoir, et les canailleries ordinaires qui trahissent une vocation affirmée que l'on appelle dans l'argot du commerce : "le coup d'œil." Ses heures libres, il les consacrait à la lecture et au violon. Le genre littéraire qu'il avait le mieux approfondi, c'était l'éloquence du tribun. Il avait appris le français pour lire Mirabeau et Danton. Il s'en était imprégné, et testait l'idée de républiques fédératives sur des caissiers, ce qui revenait à demander des têtes de rois à des abrutis qui ne soupiraient qu'après des têtes de merlu.

Les patrons ne flairèrent pas le Robespierre achevé qui se dissimulait derrière le commis ; mais, comme ils ne voyaient pas les avantages de l'apothéose des Girondins dans une épicerie, ils le mirent à la porte pour ses opinions républicaines.

Pinto Monteiro se mêla de politique brésilienne, entra dans la franc-maçonnerie en 1830, prononça des discours enflammés contre l'Empereur,

et publia des écrits anonymes. Il se retrouva de la sorte à la frontière du pays promis aux éternels "Paturot". On ne peut savoir jusqu'où il serait allé si un militaire impérialiste ne lui avait déchiré le visage à coups d'escourgée. L'un des coups l'atteignit aux yeux. Pinto Monteiro perdit la vue.

III

Il réagit à ce désastre avec un cœur d'airain. Une âme moins trempée se fût enfoncée dans l'épaisseur de ses ténèbres. Pas lui. Ils emprunta ses lumières à l'Enfer pour percer les secrets de ses victimes. Il alluma dans la geôle de son esprit la lampe de la haine. La vengeance allait lui prêter sa main pour le guider, comme fit Malvina pour l'aveugle de MacPherson. Pardonne-moi cette comparaison, ô barde calédonien ! J'ai bien vu Marat comparé à Jésus-Christ.

Quand on lui permit de quitter l'hôpital, il demanda son violon, joua dans les rues, improvisa des préludes pour des airs qu'il chantait, en les accompagnant de tristes arpèges, à la porte des riches et des taverniers. Ces airs nostalgiques évoquaient la Patrie, et la musique plaintive s'inspirait des danses du Minho. Les auditeurs le contemplaient en le plaignant, et lui faisaient des aumônes considérables pour qu'il pût rentrer au Portugal, son nid. Il avait un valet : c'était un Portugais des îles, plus jeune de quelques années. Malade, et gangrené par ses vices, il avait échoué dans le même hôpital. La misère et son instinct l'avaient enchaîné à l'aveugle. Il s'appelait Amaro Faial ; mais ceux qui connaissaient ses mérites déformaient son nom et l'appelaient Amaro *Faiante*, le *faisan*, l'imposteur. Des personnes aussi peu charitables qu'indulgentes disaient qu'avec la méchanceté de l'aveugle et les yeux du valet, on avait deux fieffés coquins.

Pinto Monteiro s'habillait bien, faisait bonne chère en conséquence, et relevait les douceurs de son ménage grâce à l'amour d'une aventurière qui avait connu un sort peu enviable comme tant d'autres qu'exporte l'archipel des Açores, reléguées dans les Cressos de la rue do Ouvidor, et qui jouaient les sultanes dans les fermes de Tijuca. Il avait fondé une nouvelle société. Il s'était entouré de toute la pire gueusaille, des voleurs déjà marqués par le stigmate d'un jugement, des gens douteux, des crève-la-faim sans emploi, nègres et blancs, pas du tout choisis au hasard, mais figurant sur les registres de police, et habilement triés par Amaro Faial. Il avait lu les *Mémoires de Vidocq*, le célèbre chef de la police parisienne. Il avait été enchanté par l'équité d'un gouvernement qui avait élevé Vidocq, le fameux voleur, à ce poste ; parce qu'il s'était pendant vingt ans adonné au brigandage, et fait sur les galères les amis qu'il livrait ensuite à la chiourme.

Pinto Monteiro mit de l'ordre dans cette bohème qui, volant jusqu'à cette année sans méthode et sans statut, avait exercé le métier de brigand d'une façon indigne d'un pays qui se civilise. Il se fit élire président à l'unanimité, et nomma secrétaire Amaro Faial. Ce faisant, il concevait un dessein presque héroïque, nous le verrons tout à l'heure. Une fois investi de cette présidence incompatible avec l'art lyrique, il renonça au violon et, à l'instar du poète latin, il cessa de chanter, *tacuit musa*. Il sentait naître en lui, en cette compagnie, une âme nouvelle et prête à ouvrir de plus larges horizons.

Les discours sociologiques du président ne permettaient pas de déterminer si le vol était une science ou un art. Pinto Monteiro entait à ses leçons

sur la propriété des greffons qui se sont épanouis, et ont été mieux énoncés dans les théories de Cabet. Après l'avoir entendu, les malandrins les plus intelligents se débarrassèrent de scrupules incommodes, et tombèrent d'accord sur le fait qu'ils n'étaient pas des voleurs, mais simplement des enfants abandonnés par une marâtre société, et victimes d'un qualificatif déjà obsolète. La terminologie du 5e livre des *Ordonnances* ne peut normalement s'appliquer à un pays jeune, exubérant, qui possède l'oiseau *sabiá*, et produit du coco.

La bande ainsi organisée, sous l'heureuse influence d'un cerveau pensant, les citoyens étaient volés plus artistement : on comprenait que le simple escamotage de montres mettait en jeu des principes de physique, de mécanique, d'équilibre, de dynamique, et d'autres sciences corrélatives. On eût dit que les élèves formés selon ces nouvelles normes avaient participé à la rédaction du *Manuel du prestidigitateur* de Roret, et abandonnaient comme un archaïsme aux pouvoirs publics l'*Art de voler* de qui vous voudrez.

La société prospérait à vue d'œil, même si son président n'en avait pas : c'est dans cette indépendance entre des organes pourtant liés que l'âme prouve son immortalité. C'est à ce moment-là que Pinto Monteiro et son secrétaire se présentèrent avec leurs registres et tous leurs dossiers chez le chef de la police, Fortunato de Brito.

C'est ainsi qu'un homme met en jeu sa réputation pour se consacrer à l'éradication du crime. Les Codros, et les Curcios n'agissent pas autrement quand il s'agit de restaurer la morale publique.

Le chef de la police accepta les propositions de Pinto Monteiro, étant bien entendu que celui-ci resterait dans la confiance des voleurs et dénoncerait le lieu où les vols devaient se commettre et que la police pourrait en les découvrant en tirer des avantages et du crédit. L'aveugle avait dispensé à Fortunato quelques lumières sur l'organisation fonctionnelle de la police parisienne, suggéra des procédés qu'il ignorait, et s'engageait à l'assister dans une branche encore mal exploitée au Brésil, l'espionnage politique.

La perfidie produisit les résultats attendus. Les coquins les plus médiocres étaient envoyés en prison ; mais les brigands les plus astucieux, le président les épargnait pour ne pas troubler d'une façon inconsidérée l'équilibre du cosmos. Il est nécessaire qu'il y ait des scandales, dit l'Évangile.

En tant qu'agent secret de la police, il recevait des primes sorties des caisses de l'État ; en tant que chef de l'*Association des Déshérités*, il touchait son pourcentage sur la cagnotte commune, plus ses indemnités de président, etc.

L'aveugle vécut ainsi durant cinq ans ; ses deux revenus lui rapportaient bien plus qu'il ne lui en fallait ; Monteiro commença d'arrondir son pécule quand à son salaire de délateur et d'agent il ajouta celui d'espion.

Reprenant le contact avec ses anciens camarades politiques, il tint, dans les sociétés secrètes, des propos d'une violence exacerbée ; il se disait victime du despotisme militaire, exhibait ses yeux crevés et opalins avec la douloureuse majesté du général Bélisaire, le vainqueur des Huns.

Le gouvernement fut avisé que Pinto Monteiro avait osé appeler de ses vœux un Cromwell dont il serait, lui, l'aveugle, le Milton. La comparaison serait modeste si elle n'avait des relents sanguinaires. Le gouvernement brésilien montrant la subtilité qu'on peut attendre de cerveaux nourris à

l'ananas et au tapioca, comprit que l'aveugle menaçait le cou de Dom Pedro II du même sort que celui de Charles Stuart.

On pria Fortunato de Brito de guetter la moindre occasion d'inculper l'aveugle séditieux. La tuile ! Le chef de la police s'en fut expliquer à son ministre que les discours de Pinto Monteiro n'étaient que gluaux pour attraper des merles de plus haute volée. On décida, pour régler le conflit, que l'espion renoncerait aux harangues et se contenterait de suivre la trace des révolutions tramées à Rio pour éclater dans les provinces.

Toutes ces affaires lui laissant encore assez de loisirs, Pinto Monteiro entreprit de procéder pour son propre compte, et, sans faire appel à la bande, à un recouvrement de propriété, pour employer des termes conformes à sa qualité de déshérité.

Un charretier était mort au moment où il s'était acoquiné avec l'aveugle pour tenter sa chance dans une affaire de fausse monnaie, dont il faisait fabriquer les plaques à Porto.

Le cité de la Vierge a eu des enfants remarquablement doués pour la gravure ; mais ses citoyens, n'éprouvant que dédains pour les grâces du burin, créèrent autour d'eux une froide atmosphère de découragement, et sur le piédestal même qui avait offert à des rêveurs, comme Morghen et Bartolozzi, la perspective d'une gloire assez grande pour leur procurer de la viande pour le bouillon, le mépris du public les réduisit à mourir de faim. Il serait beau, pour le martyrologe de l'art, que d'honorables élèves de l'Académie des Beaux-Arts, se laissent mourir d'inanition ; mais les réactions impératives de leurs estomacs les poussèrent à accepter l'unique emploi qui s'offrait : fabriquer des plaques à billets. Cette branche des arts d'imitation fleurit à Porto comme une plante indigène, au point que l'on y trouve des travaux admirables et fort prisés. On connaissait déjà les graveurs de Porto comme on connaît aujourd'hui les merciers de la rue de Cedofeita : *Le Bon Marché, Le Roi du Bon Marché, Des prix sans concurrence*. On fabriquait des billets à 5% quand cet art encore timide en était à son berceau ; ensuite, à mesure que le succès des entreprises internationales augmentait la demande, les bons artistes abandonnaient les blasons des cachets, les plaques des portails et les inscriptions sur les anneaux ; et, rivalisant de finesse dans l'exécution et de retenue dans les prix, ils offraient déjà mille cruzados de fausse monnaie pour dix escudos (dix mille réis) authentiques.

C'était là le prix des dix escudos que le charretier avait fait acheter par l'intermédiaire de Pinto Monteiro, et qu'il n'avait pas eu le temps de récupérer, la mort l'ayant pris de court. Il avait cependant conseillé discrètement à sa veuve de s'entendre avec son ami Monteiro, quand on lui livrerait la commande.

Je ne sais si ces billets faisaient partie des quelque trois cent mille cruzados qui partirent vers cette époque de Porto pour le Brésil dans une effigie de Notre Seigneur de la Passion. Je n'ai pas élucidé les profanations perpétrées durant ce transfert : ce que je sais, c'est que la veuve en avisa l'aveugle, et que le jour même de cet avis, le chef de la police surprenait la vieille en train de cacher un rouleau de billets dans la poche cachée entre ses jupes et ce qu'il y avait dessous, qu'elle estimait à l'abri des brutales privautés des sbires.

Cette femme avait hérité de quoi rester indépendante. Elle gémit six ans dans les fers, purgeant la commutation d'une peine qui la condamnait à être

déportée dans l'île Fernando. Cette commutation lui avait coûté le reste de son avoir, englouti par l'aveugle de Landim. C'est quand elle sortit de son cachot, qu'elle s'aperçut qu'elle avait été volée par l'ami de son mari, et réduite à mendier, elle dénonça au chef de la police la complicité de Monteiro dans l'affaire des billets. Fortunato de Brito convint que son représentant était une fieffée crapule : mais il en fallait une de cette envergure pour se frotter à une corruption aussi généralisée. L'aveugle de Landim jouissait de l'immunité d'un mal nécessaire.

L'extorsion dont la veuve avait été victime se répandit, et les anciennes haines contre Pinto Monteiro en furent exacerbées. En outre, il avait violé l'esprit des statuts qui étaient son œuvre. Ses associés trouvèrent anormal et peu honnête que leur président poussât son égoïsme à une telle extrémité qu'il voulût être le seul à faire valoir ses droits sur la propriété commune. Tout ce qui appartenait à autrui leur appartenait à tous, à ce qu'il semble. Certains d'entre eux, plus clairvoyants, firent naître dans ce phalanstère le soupçon que leur chef avait des intelligences avec la police. Un mulâtre qui avait du cœur, une bonne pratique de la capoeira, et des conceptions frustes sur la façon de conduire un tel procès, fit étinceler l'acier de sa lame, et déclara qu'il allait planter son couteau dans la bedaine de l'aveugle.

Tandis que cette scène houleuse se déroulait, rue do Cacete, dans la taverne de João Valverde, Pinto Monteiro et Amaro Faial se trouvaient à bord d'une galère, la *Tentadora*, qui faisait voile vers Porto.

IV

On vit arriver à Landim, en septembre 1840, Pinto Monteiro et son prétendu comptable. L'Açoréenne l'accompagnait, qui portait en l'occurrence le titre d'épouse. C'était une femme aux hanches maigres, une rousse, parsemée de son, grande et robuste, avec des éruptions cutanées sur le front, et une boucle de barbe sur la mâchoire inférieure. Elle exhibait des *moirées*, chaussait des bottes vertes, et portait des crinolines qui rugissaient comme les cavernes des vents.

Pinto Monteiro loua une maison, le temps d'en édifier une autre sur la mesure de ses parents. Le comptable faisait discrètement comprendre que son patron était très riche. Des communes circonvoisines, ce fut aussitôt un concours de gens bien qui venaient lui rendre visite, les uns parce qu'ils avaient été ses condisciples à l'école, les autres mettant en avant des liens de parenté point trop lâches.

L'aveugle régala ses hôtes avec des plats inconnus fortement épicés par des cuisinières nègres. Ses commensaux, gavés aux légumes et au maïs, mangeaient à s'en faire péter les tripes, et ramenaient de cette copieuse table d'extraordinaires indigestions, beaucoup de souvenirs émus, et du vin à volonté. L'aveugle avait une sœur, de dix ans sa cadette, qui surgit un jour avec ses bandeaux, son trousseau, et ses corsets, dans les jupes de sa belle-sœur. On parla de marier la petite, avec une dot de dix mille cruzados offerte par son frère. Les hobereaux piquaient déjà des deux leurs poulains sur la route de Landim ; et des demandes de mariage arrivaient des contrées les plus lointaines, par l'intermédiaire des prêtres et des bigotes. La fille que j'ai connue quand elle grisonnait passé le cap de la cinquantaine, devait avoir été une brune au sang chaud, d'une grâce

piquante, avec ses sourcils d'une seul tenant, et aussi noirs que le duvet de sa moustache.

Pinto Monteiro séjournait de temps en temps à Porto avec Amaro Faial. C'est là qu'il accomplissait la mission qui lui avait été confiée par le chef de la police de Rio. Il était venu, suivant un plan concerté, se mettre en rapport avec les exportateurs de fausse monnaie, et jeter, en accord avec les intéressés, les bases organiques et saines d'un commerce moins précaire. Le résultat, prévu par l'aveugle et applaudi par Fortunato de Brito, c'était que la police connaissait les complices au Brésil des trafiquants résidant à Porto, et pouvait se saisir des principaux dans un vaste coup de filet.

Il avait réussi à capter la confiance des deux graveurs les plus habiles et les mieux connus de l'autre côté de la mer ; mais l'un d'eux, Coutinho, le vieillard que j'ai vu mourir dans l'infirmerie de la *Relação* en 1861, ne dénonça pas les personnes avec qui il était en affaires, quoique l'aveugle lui eût garanti une vieillesse opulente et honorable. L'autre artiste, qui est mort riche, bien qu'il eût déboursé des dizaines de milliers d'escudos pour échapper à la prison, ne dénonça pas ses clients, lui non plus, mais il demanda à l'aveugle de négocier pour lui *au rabais* une cinquantaine de milliers d'escudos, qui restaient de la dernière édition.

Et l'aveugle les acheta.

En 1841, l'hôtel préféré des brésiliens-de-métier (par opposition aux Brésiliens du Brésil), c'était l'*Estanislau* dans le quartier de Batalha. On y trouvait le sans- façon de la pantoufle à élastique à la table d'hôte ; les cols ouverts laissaient libres les cous épais baignés de sueur que l'on essuyait avec les serviettes ; chacun pouvait manger le riz avec son couteau et les nouilles avec sa fourchette ; on épluchait son orange avec les doigts, et l'on pouvait cracher les noyaux des olives sur la table, aussi bien que les fibres de jambonneaux extirpées d'une dent creuse avec un cure-dents. Et c'était un droit reconnu à chacun de saisir dans un *guet-apens* la mouche importune qui s'égaraient sur un visage, et de la décapiter en public. On se sentait à l'aise ici, comme dans des dîners de Patrocle et Pélée, dans le vacarme des mastications et des rots.

L'aveugle descendait à l'*Estanislau* et disait à son secrétaire :

— Nous sommes ici entre nous, mon cher Amaro.

Son âge, ses manières et son bagout, avec sa réputation d'homme riche, lui assurèrent à table la place d'honneur. Les Brésiliens arrivant de Rio connaissaient ce personnage ; certains savaient que cet homme s'en était bien tiré grâce à de mystérieux expédients, mais cela même était considéré comme une qualité remarquable et méritoire chez le commensal. On grommelait des histoires de fausse monnaie ; quelqu'un eut même l'audace de répéter au secrétaire le bruit qui courait. Amaro Faial haussa les épaules et dit en souriant :

— La fausse monnaie est un commerce comme un autre, avec des bénéfices proportionnés aux risques. Je ne connais qu'un seul type d'affaires exécrable : la traite des noirs. Il y a aussi des affaires qui, au bout de nombreuses années d'efforts, ne dégagent aucun bénéfice : celles-là, on les appelle de mauvaises affaires. Je vous assure que Pinto Monteiro n'a pas bâti sa fortune sur la traite des noirs.

Le trait était lancé. Cette franchise permit d'entamer des discussions, où l'aveugle et Faial purent faire le tri entre les candidats les moins scrupuleux. Au bout de quelques jours, Pinto Monteiro avait vendu les cinquante mille

escudos en faux billets à un Brésilien de Maia, et se voyait chargé de s'en procurer cent mille pour d'autres clients que le premier avait ferrés. Dans cette transaction, l'aveugle avait perçu un pourcentage, et réclamé une participation aux bénéfices à hauteur de vingt pour cent, étant bien entendu qu'il garderait le contrôle de la circulation des billets dans l'Empire. Ils convinrent que le transport s'effectuerait en juillet de cette année-là. Pinto Monteiro décida qu'il accompagnerait ses clients pour réaliser le reste de ses avoirs, mettre en marche l'affaire, avant de revenir se reposer dans sa patrie.

Au bout de deux mois d'absence, Pinto Monteiro reçut de Porto la triste nouvelle que l'Açoréenne, séduite par les avances d'un Espagnol qui opérait de la cataracte, s'était enfuie en Galice avec lui. L'aveugle se douta qu'on l'avait volé, et son funeste pressentiment fut confirmé.

La somme devait être importante puisque l'amant trahi suspendit les affaires en cours et annula des achats pour lesquels il avait pris des engagements sérieux. Un mot de l'aveugle est demeuré dans la mémoire de ses contemporains, à propos de la perfide, et ce mot révèle sa nature :

— Si l'Espagnol avait emmené la femme sans emporter l'argent, il m'aurait suffisamment obligé. Après avoir opéré mon cœur de la cataracte, il s'est payé lui-même, ce gredin !

L'opinion publique se déchaîna à Landim quand on apprit que la fugitive n'était que la maîtresse de l'aveugle. La morale exigeait qu'il fût le mari pour ne pas ôter toute saveur à un si beau scandale.

V

Au mois qu'il s'était fixé, Pinto Monteiro retourna à Rio, accompagné de sa sœur Dona Ana das Neves. Embarquèrent avec lui à Porto les amis et les associés ramassés à l'hôtel. Le Brésilien de Maia qui avait acheté les cinquante mille escudos emportait quelques pipes de vin vert, et l'un de ces tonneaux avait été fabriqué sur un modèle conçu par l'aveugle, sous le contrôle d'Amaro Faial. Sur le revers des quatre douves de corps on cloua un carré de bois avec une échancrure où l'on pouvait glisser le bord d'une boîte en fer-blanc ; les clous du carré étaient dissimulés sous les quatre cercles de fer. La boîte contenait deux cent mille réis en billets brésiliens, et les jointures en étaient soudées de sorte que le liquide ne pût y pénétrer, au travers d'une grosse chape de plomb.

Quand ils arrivèrent à Rio, le chargement fut entreposé dans les magasins de la douane, et Pinto Monteiro descendit avec sa famille chez Fortunato de Brito. Au point du jour suivant, les passagers dénoncés par l'aveugle étaient appréhendés ; la pipe vidée et démontée ; et la boîte aux billets amenée au tribunal comme pièce à conviction. Les quatre Portugais moururent en exil, après avoir perdu les biens qu'ils avaient acquis honnêtement. Pinto Monteiro reçut dix mille réis, les cinq pour cent convenus et déduits du butin.

Le lecteur découvre progressivement que je ne suis pas en train d'écrire un roman. J'ai appris qu'à Rio, des hommes qui étaient déjà des adultes il y a trente ans, se rappellent ces faits et certains détails que je n'ai pu obtenir, et que je n'inventerai pas en l'occurrence. Mes notes sont fort précises pour

résumer les excentricités de l'aveugle ; mais fragmentaires sur des circonstances que j'aurais voulu rapporter sans faire la moindre omission.

On me conte par exemple les amours de la brune fille de Landim avec le chef de police. Cet épisode pourrait agrémenter mon petit livre, si l'on pouvait faire du chef de la police le protagoniste de scènes d'amour brésilien, morbides et somnolentes, comme en sait langoureusement couler J. de Alencar. Dans un pays avec tant de petits oiseaux, tant de fleurs exhalant toutes sortes de parfums, des cascades et des lacs, un ciel constellé de bananes, un parler aux accents si doux, avec tout cela, et avec un hamac – ou deux pour rester décent – à se balancer entre deux cocotiers, j'y installerais le chef de la police et la sœur de l'aveugle, un *sabiá* au-dessus, un perroquet à côté, un sagouin de l'autre, et vous verriez ces tendres cajoleries, ces roucoulements de tourterelle que je distillerais avec cette plume de fer ! Mais je ne sais si vous croiriez que des choses si merveilleuses puissent se produire entre le virginal Fortunato, le chef de la police, et elle, la jeune Neves qui avait déjà cueilli les pâquerettes de ses vingt-neuf printemps dans les forêts de son Minho, où le dévergondage est un fait attesté depuis la préhistoire.

Amours et traverses de la pire espèce nous amènent à un autre incident, et nous constaterons à cette occasion que Pinto Monteiro fourre son nez dans tous les lieux écartés où se perpétue un crime, et ne laisse pas la corruption du XIXe se poser sur la branche encore verte du Nouveau Monde.

Une "carioca", épouse d'un Portugais du nom de João Tinoco, avait fait empoisonner son mari par un esclave, mais en prenant tant de précautions que le conjugucide ne filtra pas à travers les murs de la ferme où elle s'adonnait impunément aux délices d'Agrippine. Ce nom d'Agrippine appliqué à la veuve de João Tinoco relève d'une érudition excessive. Elle ne concevait même pas qu'on pût la comparer à l'empoisonneuse de Claude ; ce qu'elle voulait, c'est qu'on lui permît de savourer le veuvage qui la débarrassait d'un mari jadis engagé par son père comme porteur d'eau ; lequel, hissé à la dignité d'époux, avait voulu la contraindre à une fidélité incompatible avec le climat, exacerbant encore les chaleurs de son épouse par de bien portugaises dérouillées.

Tinoco avait eu un employé qu'il avait expulsé lorsqu'il lui avait découvert des dispositions pour l'adultère, grâce aux informations d'un garçon de boutique qui avait vu la dame et l'employé se faire de l'œil. Voici le fil qui conduit l'aveugle jusqu'à la couche infâme, et de là au tombeau de João Tinoco dont le meurtre était resté impuni. La victime avait des frères riches à Rio. Pinto Monteiro leur apprend que leur frère est mort de mort violente, et, le visage baigné de larmes, faute de pouvoir exhiber les intestins dilacérés de Tinoco, comme Antoine la tunique de César, il pose ses mains crispées sur son ventre, et s'exclame :

— Les brûlures de l'arsenic lui ont déchiré les entrailles ! etc.

Une description effroyable.

Les frères crient vengeance ; l'aveugle leur représente la difficulté de réunir des preuves judiciaires ; ils lui ouvrent un compte illimité, et lui font miroiter une grosse récompense, si la preuve se fait.

Les secrets du ciel sont impénétrables ! Les crimes obscurs, ce n'est presque jamais la lampe de la vertu qui les éclaire ; ce sont toujours les porcs qui fouillent et ramènent à la surface des boursiers les pourritures qui y sont enfouies.

Pinto Monteiro fit sourdre à fleur de terre les chairs pourries de Tinoca, et la toxicologie révéla que l'homme était mort empoisonné par la pâte de Frère Cosme. Que le lecteur n'aille pas croire que l'on fasse entrer dans la nouvelle un moine qui prépare des pâtes homicides. Pas du tout, *la pâte de Frère Cosme*, c'est de la farine saturée d'arsenic.

La veuve ne put se défendre après que la négresse eut confessé qu'elle avait empoisonné son maître avec une tourte aux pigeons, suivant l'ordre de Madame. L'accusée fut confondue, condamnée à la déportation à vie, et se vit confisquer tous les biens qu'elle avait hérités de son mari. La précieuse ferme servit à récompenser les soins méritoires de Pinto Monteiro – le vengeur de Tinoco et de la Morale, que j'écrirai toujours avec le plus grand M que je pourrai.

Fortunato de Brito, le chef de la police, fut révoqué à peu près à ce moment-là. Antonio José Pinto Monteiro résolut de revenir dans sa patrie. En dénonçant les faussaires, il avait excité la hargne d'un bon nombre de puissants mâtins. La presse brésilienne insultait la colonie portugaise à cause du crime et à cause du délateur. La haine et les injures dont on accabla Pinto Monteiro n'avaient rien à voir avec la justice. On ne compta pas à la décharge de sa perfidie les avantages commerciaux qu'il en retirait. On n'était plus sous le coup de la panique et de la terreur inspirées par un cataclysme sur le point de frapper le crédit et les établissements bancaires. La police, à qui l'aveugle avait ouvert les yeux, connaissait les chemins qui conduisaient aux imprimeries installées au Portugal. Les gens honnêtes, les commerçants honorables se félicitaient de la trahison de Pinto Monteiro ; mais, attachés à un vieux proverbe où l'on ne trouve pas la moindre étincelle de philosophie pratique, ils exécrèrent l'homme qui avait conduit jusqu'aux grèves de la déportation les détrousseurs de la probité trop confiante.

Cette victime ne figurait pas encore dans le martyrologe des grands architectes de notre civilisation.

VI

Ceux de mes informateurs qui ont été des familiers de Pinto Monteiro disent qu'à son deuxième retour au Portugal, il avait ramené, outre son secrétaire, deux fils qu'il plaça comme internes au collège de Lapa à Porto, et une fille encore dans la fleur de sa prime jeunesse. Sur la mère de ces enfants, qui vivait encore il y a peu dans les faubourgs de Rio de Janeiro, il n'y a rien à dire de romanesque ; mais elle a peut-être éprouvé de profonds sentiments de compassion et un dévouement allant jusqu'à l'abnégation ; et l'aveugle renfermait sans doute dans son cœur un extraordinaire amour paternel. Les tigres montrent toujours, ainsi que les hommes à l'occasion, cet amour instinctif et sacré pour leurs enfants.

Les avoirs de Pinto Monteiro se montaient en tout à plus de vingt mille cruzados. Il acheva les travaux entrepris, acheta des terrains, et dirigea à tâtons les améliorations qu'il faisait effectuer dans l'immeuble qu'il habitait. J'ai remarqué, il y a deux heures, en regardant par-dessus le mur de son jardin, la gracieuse villa qu'il avait remplie de lumière comme si un baiser du soleil d'août pouvait diluer la glaciale obscurité de ses yeux. Ses convives

y ont coulé des jours heureux sous ses treilles en tonnelle. Le grand plaisir de Monteiro, c'était de donner des banquets somptueux.

Il se faisait lire les *Arts Culinaires*, connaissait Brillat-Savarin, aiguisait son intelligence des ragoûts ; et, plongeant son nez dans la vapeur des casseroles, signalait si l'on avait mis trop de girofle ou pas assez de piment. Il nous invitait à nous demander si la vue, quand elle se tourne vers l'intérieur, pénètre, dans ses replis membraneux, l'essence idéale de l'estomac. Si un illustre aveugle déplorait le paradis perdu, un autre aveugle semblait l'avoir trouvé dans sa cuisine.

Lui qui avait, au Brésil, combattu le brigandage, la fabrication de fausse monnaie, et l'adultère aggravé par l'homicide, ne savait pas comment bâillonner la médisance de ses contemporains, si ce n'est qu'en occupant les langues au travail de la déglutition. A chaque injure qui lui parvenait aux oreilles, il faisait acheter deux cochons de lait.

— Antonio, disait Neves à son frère, on raconte que tu as livré des voleurs au chef de la police.

— Ils disent ça ? Eh bien, vu que je ne peux pas les livrer, eux, achète un dindon et sers-le demain avec une farce.

— Antonio, ils disent maintenant que tu as dénoncé les faux-monnayeurs.

— Achète des agneaux et des chapons ; plonge-moi ces langues dans des tourtes de patates, émousses-en la pointe avec des boulettes de viande, muselle-les avec des pâtisseries, noie leurs scrupules dans du vin de 1815, petite.

Il avait aussi une autre passion qui faisait ses délices : arranger des mariages.

Encore aujourd'hui, on voit des couples heureux qu'il a appariés, venant à bout des traverses au prix d'intrigues ingénieuses, et même en puisant libéralement dans son propre fonds qui était considérable.

L'aveugle élevait chez lui la fille d'un pauvre hère, dont il trouvait la compagnie distrayante. Elle s'appelait la Narcissa du "Bravo" – un surnom de son père. Jusqu'à seize ans, elle s'était habillée comme un garçon, et rivalisait avec les pires galopins pour grimper à la cime d'un pin, prendre la nuit les cerisiers d'assaut, se lancer des pierres, manier le bâton et faire le coup de poing. Elle était d'une beauté virile, et bien faite ; mais les manières qu'elle avait acquises dans une tenue de garçon la desservait quand elle s'habillait en femme. Elle était exaspérée quand elle se regardait, et tirait ses robes qui se déchiraient. Pinto Monteiro ne perdait pas une miette de ces crises, riait à en pleurer, et lui racontait des histoires de femmes portugaises qui se sont battues incognito, en cachant leurs seins sous un harnais de fer.

L'aveugle comptait bien la marier. Narcissa lui disait de n'y point songer parce qu'à la première agacerie que lui ferait son mari, elle lui aplatiserait carrément le museau. Ce programme n'effraya pas l'aveugle, vu que le museau qu'elle menaçait, c'était celui de son mari.

La jeune fille fut courtisée hors-mariage par quelques débauchés de Landim, de São Tirso, et des terres circonvoisines. La virago avait la dent dure, et la langue bien pendue ; mais elle avait aussi les mains nerveuses et les doigts noueux quand elle s'apprêtait à boxer, dès que les crâneurs se mettaient à chanter faux.

L'un d'eux était un solide cultivateur de Sequeiro, Custodio de Carvalho. La résistance de la fille exaspéra sa passion, et il lui parla sérieusement de

mariage. Narcissa conta l'affaire à l'aveugle qui tapait des mains dans un excès d'intense jubilation, en s'exclamant :

— Eh, ma fille ! profite-en, avant que le garçon ne se ravise ! Dis-toi bien qu'il se fait une trentaine de charretées, et que c'est une bonne pâte... Et lui, comment le trouves-tu ?

— Qu'est-ce que j'en sais !...

— Tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ?

— Comme si nous ne nous étions jamais vus.

— Quoi ! Cela ne fait-il pas un bon moment que tu le connais ?

— Je m'en moque.

— Mais tu veux te marier avec lui, oui ou non ?

— Ça ne me dit pas plus aujourd'hui qu'avant, mais dites-lui, parrain, que s'il fait le malin, je lui en ferai voir au point qu'il ne saura plus de quelle paroisse il vient. Je ne toucherai ni faucille, ni binette, c'est bien entendu ? Je n'ai pas été élevée pour travailler aux champs. S'il s'avise de vouloir me faire sarcler le maïs ou faucher l'herbe, il verra ce qu'il verra.

— Marie-toi, tu le calmeras... disait l'aveugle.

Et elle se maria.

Monteiro lui donna un superbe trousseau, une chaînette, des calebasses, des bagues, une broche ; il se fit beau ; il fut témoin au mariage, offrit un banquet aux fiancés, où l'on invita beaucoup de monde, fit venir des musiciens de Paiva de Ruivães, et fit partir dix douzaines de fusées.

L'époux fasciné se noya dans les délices dont est fait l'enfer des cœurs esclaves. Elle le menotta sans violence malvenue, avec des caresses de chatte qui sort ses griffes en jouant. De bien raides folâtreries ! Autant de pèlerinages qu'il y en avait dans tout le Minho, des fêtes avec trois clarinettes et concert tous les dimanches sur l'aire ; le rigodon et la gaillarde exécutés par les Maiatas les plus lestes ; des gueuletons bien arrosés, la bringue débridée. Elle acheta une jument à pedigree, s'habilla en amazone, et c'est ainsi qu'elle s'en allait, en compagnie de son mari tout voûté, somnambule, à trotter derrière elle sur sa mule cagneuse, pour assister à ces foires et à ces pèlerinages. Il lui arrivait, quand les meuniers ne dégageaient pas rapidement les chemins encombrés par leurs ânes chargés de sacs, qu'elle les fouettât avec sa cravache et les traitât de canailles. Pour le moindre problème d'irrigation ou de troupeaux qui s'égarait sur ses terres, elle proférait contre ses voisins de sanglantes menaces. Elle chargeait les fusils de son mari pour tirer sur les geais, et faisait mouche à chaque coup. Quand elle apprit que les dames de Porto adoptaient les gilets et les cravates des hommes, elle exulta en voyant triompher ses idées, et voulut porter des culottes et chausser des bottes à la Frederica.

Le cultivateur, au bord de l'abîme, une fois vendues ses plus belles propriétés, voulut réagir. Il vit qu'il avait face à lui une rude virago. Il céda par peur, et par amour. Ce pusillanime pliait devant le prestige de la force. Narcissa l'éblouissait avec la rutilante beauté du démon quand il prend la forme de la légendaire Dame aux Pieds de Chèvre, ou d'autres dames aux pieds de Chinoises que le lecteur connaît.

Après avoir filé dix années en gaspillages vertigineux, le cultivateur glissa de l'idiotie à la tombe, toujours amoureux de sa femme qui avait vendu un drap pour lui acheter une dernière poule. Et Narcissa, veuve à vingt-huit ans et toujours belle, jeta son honneur dans le dragon de la misère, sans verser une seule larme.

Elle avait une amie qui compatissait profondément, en exprimant des regrets sincères : c'était la sœur de l'aveugle. Pauvre Neves ! Qui aurait pu prédire quel serait le supplice de tes dernières années, enchaînée que tu serais au destin de cette femme que tu avais élevée avec une tendresse de mère !...

VII

En attendant, le parrain de Narcissa ne se décourageait pas dans sa rage de marier ; il est cependant exact que des cas aussi désastreux ne se sont pas reproduits dans ses opérations matrimoniales. Vers cette époque, il maria sa fille avec une dot modeste, et permit à son fils d'envisager une carrière ecclésiastique avant que d'autres vocations ne l'éloignent de l'Église. Ses avoirs, gérés selon les principes d'une judicieuse économie, pouvaient suffire à un train villageois ; cependant, se passer d'une table ouverte et fournie, c'était se priver d'amis qui applaudissent à ses anecdotes. Le jour où il n'aurait plus son public, Pinto Monteiro serait condamné à dépérir dans un silence étouffant de cachot.

Il s'appauvrisait rapidement ; mais il laissait entendre que la philosophie de Job est la seule monnaie qui reste à un homme déchu pour trouver la force de se résigner et mériter la gloire éternelle, *par dessus le marché*, pour reprendre ses termes.

Amaro Faial, qui était au courant des discrètes malversations de son patron, songea à se retirer au Brésil, vu qu'il n'avait pas à tenir de registre, et qu'il n'était pas assez désintéressé pour servir de domestique à l'aveugle.

Le moment est venu de mentionner littéralement une accusation que tous mes informateurs s'accordent à formuler contre l'aveugle.

Un cultivateur de Landim, sur les conseils de Pinto Monteiro, vendit ses propriétés pour quelques milliers de réis, afin d'aller faire du commerce au Brésil et centupler son capital. Monteiro partit pour le Brésil, en emmenant le cultivateur. Au bout de quelques jours, l'aveugle apparaît à Landim, faisant semblant d'être très malade, et dit que son compagnon a embarqué, et que la maladie l'a contraint, lui, à revenir. Et l'on n'entendit plus parler du cultivateur ; mais le passeport de José Pereira de Lamela avait bien été visé à la préfecture de Lisbonne, et ce nom figurait sur la liste des passagers. Néanmoins, on accusait l'aveugle d'avoir tué le cultivateur à Lisbonne, parce qu'il ne pouvait pas le voler de façon plus douce ; et cette certitude se renforça quand les parents de Lamela à Rio, interrogés à ce sujet, répondirent que jamais ils n'avaient vu l'homme en question, et que, malgré les avis parus dans la presse de toutes les provinces, il ne s'était pas manifesté. Ils assuraient pourtant qu'il y avait bien un nom semblable à celui-là dans la liste des passagers débarqués à Rio, du même navire, et le mois où l'on avait appris qu'il avait quitté le Portugal.

Il aurait été plus naturel de supposer que José Pereira était mort dans la brousse sans qu'on s'en avisât ; mais la calomnie jugea plus romantique de se convaincre que l'aveugle l'avait tué.

— Qu'est-ce qui vous fait présumer que l'aveugle a tué le cultivateur ? demandai-je.

— Nous n'en savons rien ; le plus probable, c'est qu'il l'a jeté dans le fleuve quand le canot les conduisait à bord du navire.

C'était là et c'est encore l'opinion courante. A ce qu'il semble, en plein soleil, au beau milieu du Tage, sous les yeux des bateliers, l'aveugle avait jeté le passager par-dessus bord, et fait ramener la barque à la rame avec le bagage du mort ; puis il avait sauté sur le quai das Colunas, la valise pleine de billets sous le bras, et de là, il s'était tranquillement mis en route à tâtons pour Landim.

La méchanceté va de pair avec la stupidité dans cette calomnie ; mais, en fait, le cultivateur a bien été assassiné à Lisbonne.

Bien qu'elle arrive un peu tard, voici une pièce essentielle à la réhabilitation de José Pinto Monteiro.

C'est Amaro Faial qui avait poussé le cultivateur à vendre ses terres, en lui proposant de participer à une affaire qui rapporterait 200%. Pereira de Lamela était un fainéant. Les travaux des champs lui pesaient : ses terres estimées à cinq mille cruzados, rendaient chichement de quoi assurer la subsistance du cultivateur minhoto. Il calcula, en s'appuyant sur les chiffres d'Amaro, qu'au bout de cinq ans, il devrait se retrouver avec cinq mille cruzados multipliés par dix. C'est enfantin : 200% – 5 fois 10 – 50 000 cruzados. Il vendit ses terres et partit avec l'ex-secrétaire de l'aveugle. Pinto Monteiro, sincèrement attaché à son confident, qui avait partagé avec lui vingt ans de fortunes diverses, l'accompagna jusqu'à Porto, dont il repartit pour Landim, un peu souffrant, et il répondait naturellement aux personnes qui l'interrogeaient sur Pereira de Lamela que celui-ci avait embarqué. Cependant, le fait que le nom d'Amaro Faial n'était pas sur la liste des passagers le laissait perplexe.

Le lecteur a déjà deviné que l'assassin du cultivateur était Amaro ; que le passeport du mort a servi au meurtrier ; mais il ignore les détails du crime, et je ne les connais pas, moi non plus.

Quelques années plus tard, le correspondant d'un journal avait reproduit, dans ses grands traits, la calomnie qui attribuait l'homicide à l'aveugle. Le député de Vila Nova de Famalicão, Soares de Azevedo qui se trouvait être l'avocat de Pinto Monteiro pour certaines affaires, lui conseilla d'apporter la preuve de son innocence dans le crime qu'on lui imputait, parce que laisser la calomnie le condamner par contumace, c'était risquer de perdre tous ses procès. Avec l'intuition lucide que lui donnait une longue pratique des crimes ténébreux, l'aveugle expliqua la mort du cultivateur, rappelant à l'appui de ses dires les détails du passeport, le fait que le nom de l'homicide ne se trouvait pas sur la liste des passagers débarqués à Rio, et par l'assurance qu'on lui avait donnée qu'Amaro Faial était mort quelques jours après son arrivée à l'hôpital, et en possession du montant du vol encore intact, comme cela avait été mentionné sur l'inventaire des objets laissés par les défunts. Le député lui répondit qu'une telle justification restait insuffisante ; l'aveugle répliqua qu'il n'en avait aucune autre, et qu'il ne lui aurait même pas donné celle-là si Amaro Faial était vivant, parce qu'il s'était pendant vingt ans appuyé à son bras, qu'il avait vu par ses yeux, et qu'il l'avait congédié en ne lui donnant presque rien, sans que son secrétaire eût protesté contre la modicité de sa paie.

VIII

En 1858, l'aveugle, à qui il ne restait pas grand'chose, était déjà bien engagé sur la pente de la pauvreté. Il avait vendu ou hypothéqué ses terres. Il avait perdu des procès où de grosses sommes étaient engagées : il faut croire que, dans presque tous, sa mauvaise réputation permit de justifier des injustices. Deux fermes lui furent extorquées avec une telle effronterie qu'il faut accepter l'intervention d'une divine jurisprudence pour qu'il les perdît, à croire qu'il les avait achetées avec de l'argent mal acquis. Il disait qu'il était tombé au Portugal sur des espèces de voleurs flegmatiques et froids qu'il n'avait pas trouvées sous des climats plus chaud ; et que l'escroc luso-brésilien était franchement analphabète et gauche, alors que le voleur d'origine purement lusitanienne était en général non seulement pervers, mais instruit et diplômé. Il faisait allusion à deux adversaires jurisconsultes que je dérobe à la curiosité du lecteur, parce que mon bras est retenu par un respect quasiment religieux de Paiva et Pona, sans oublier Pegas.

Avec ses dernières pièces, Pinto Monteiro ouvrit un estaminet à Fama-lião, voici dix-sept ans. Ce bourg, à cette époque, était au faîte de ses prospérités. Il y pleuvait plus de Brésiliens que de manne sur les sables de la Mésopotamie. Des maisons avec des azulejos bariolés poussaient sur les palus bourbeux. Vila Nova était, dans le Minho, le centre des voies de communication, du commerce agricole, de *villégiature* pour les Portuenses ; mais elle n'avait pas encore son "café" – le seul véritable signe de civilisation.

Pinto Monteiro tablait sur les lois du progrès ; cependant, Vila Nova, qui, aujourd'hui, en pleine décadence, possède trois "cafés" qui proposent deux citrons pourris, et trois bouteilles de liqueur de cannelle, n'a pas suffi à faire marcher, à son époque la plus prospère, l'estaminet de l'aveugle où l'on trouvait du cognac, du curaçao, de la chartreuse, du kermann et de l'absinthe. C'est qu'il y a dix-sept ans, le progrès matériel méconnaissait la nécessité des "cafés", une halte pour quelques oisifs qui s'y putréfient, race minée par le sybaritisme de la bière absorbée à pleins tonneaux, et de grosses orgies en cigarettes de Xabregas.

C'est à peine si l'aveugle vendait quelques "*capilés*" aux vicaires catarrheux, et de l'orgeat aux adipeux. Sa ruine allait se consommer et l'estaminet fermer lorsqu'arriva dans le bourg un Brésilien malade qui, venu de Rio avec son épouse, était descendu à l'hôtel. Pinto Monteiro connaissait le malade de nom.

Il lui rendit visite et l'assista dans les langueurs de sa cachexie, en lui remontant le moral et en le distrayant avec sa conversation joviale et variée. Alvino Azevedo conçut pour lui une telle affection qu'au terme de ses souffrances, il lui confia sa femme, en lui demandant de la protéger et de la guider dans l'administration de ses biens. La femme du malade n'était plus vraiment à l'âge où les veuves courent un danger si on ne les surveille ; elle avait soixante-dix ans passés, et n'avait point conservé la fraîcheur de ses dix-huit printemps, non plus que toutes ses dents. Les dons de son esprit n'étaient pas transcendants, ni suffisants peut-être pour séduire un autre mari ; Dona Joana Tecla était idiote.

Le cachectique expira dans les bras de l'aveugle, en prenant congé de son épouse avec une œillade pleine de regrets, et peut-être des espérances placées dans le paradis de Mahomet, où les vieilles femmes rajeunissent. Elle pleura copieusement et déclara que ce mort était le troisième mari qui lui échappait en montant au ciel. Ils avaient tous eu de bonnes raisons de fuir.

Dona Tecla alla s'installer chez l'aveugle, en tout bien tout honneur, avec Neves, la sœur de celui-ci.

Passés les trois jours de deuil, Pinto Monteiro lui demanda si elle voulait retourner au Brésil, sa patrie, ou rester au Portugal, en touchant les revenus de ses immeubles à Rio. La veuve répondit que sa position était très délicate ; qu'une dame ne pouvait partir si loin toute seule ; que le monde était plein d'hommes mal élevés qui mesuraient tout à leur aune ; qu'elle ne voulait s'exposer à aucun accroc dans ces terres consacrées au Christ ; qu'elle ne partirait enfin pour le Brésil que si elle pouvait voyager avec une famille très honorable.

— Mais alors, chère Madame, lui répliqua l'aveugle, puisque vous ne partez pas, voulez-vous vivre toute seule à Vila Nova, ou nous accorderez-vous le plaisir de votre compagnie ? Votre défunt époux m'a chargé de vous conseiller ; mais je ne ferai, moi, que me conformer à votre volonté ; car vous avez l'âge de savoir ce qui vous convient.

— Je ne connais rien du monde, riposta Tecla. Je suis encore bien candide. Je compte sur vous pour me guider.

— Que Dieu vous donne un meilleur guide qu'un aveugle, madame... Mais vous avez là ma sœur qui sera pour vous une compagne et une sœur.

Le lendemain, Monteiro ferma l'estaminet avec un sourire sarcastique, et l'air solennel et vindicatif de celui qui refermait la porte qui devait ouvrir Vila Nova à la civilisation. Il vociféra que les habitants de Famalicão n'étaient pas dignes du "Café", donna un tour de clé, et prit la route de Landim avec son hôtesse et sa sœur.

IX

Les deux immeubles que la veuve possédait rua da Quitanda valaient quarante mille réis, en monnaie dévaluée ; ses bijoux, cadeaux de ses trois maris, étaient nombreux et pas tous faux. L'âge de la veuve ne pouvait qu'encourager un quatrième mari, à condition, pour ce quatrième, de la voir, à son tour, monter au ciel. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait déjà sur les rangs deux employés du Trésor et autant de fonctionnaires qui ne guettaient qu'une occasion pour profiter de son innocence, quand ils la virent toute raide sur sa selle, sur la route de Landim, aller son petit trot, en riant des soubresauts du mulet.

Les prétendants se mirent à crier contre l'aveugle, en l'accusant d'avoir enlevé et séquestré la veuve. Le juge du district se vit forcé de déférer à la requête d'un soupçonneux qui demandait une visite domiciliaire au cachot privé de Dona Joana Tecles. On interrogea effectivement l'hôtesse de Pinto Monteiro devant témoin pour savoir si elle se trouvait dans cette maison de son plein gré, sans avoir été contrainte ni abusée.

Elle répondit qu'elle était très contente et qu'elle avait le droit de vivre où elle l'entendait.

Le juge en tomba d'accord.

Le plus galant des fonctionnaires de Famalicão lui envoya des lettres d'amour sur du papier parfumé. Joana Tecla relisait ces lettres en s'en délectant secrètement ; mais elle affectait ostensiblement une indifférence à faire rougir Arthémise, la veuve de Mausole, et les veuves combustibles de Malabar. Elle demandait à son amie Neves qui était ce fou qui lui écrivait ; et disait, en riant avec la coquetterie méprisante d'une fille de seize ans, que l'on pourrait s'en payer une bonne tranche en répondant à ses lettres.

La sœur de l'aveugle glissait à l'oreille de son frère :

— Fais attention, Antonio, la vieille est folle ; arrange-toi pour couper les ailes à cette cigogne : tu vas la voir, sinon, voler dans les bras de son quatrième mari.

— Le quatrième mari, ce sera moi – dit l'aveugle avec le visage du chrétien prêt à subir le martyre. Je serai son quatrième mari, répéta-t-il en absorbant un verre de rhum pour se donner du cœur, parce que si le spectre de la misère doit entrer dans cette maison, il vaut mieux que ce soit Dona Tecla qui y entre. Je ne me rappelle pas le nom de l'aveugle qui rendait grâce à Dieu parce qu'il ne pouvait voir certain tyran ; je lui rends grâce, moi aussi, parce que je ne puis voir ma fiancée. Et il remplissait son verre vide, mâchonnait son cigare, dessinait des figures géométriques avec ses jambes.

— Je me sacrifie pour toi, et pour mes fils. Je vais être le bouc émissaire de mes prodigalités et des vôtres ; mais je suis convaincu qu'elle, au moins, sera pour moi une épouse fidèle, ce qui est rare avant soixante-dix ans. Son troisième mari m'a dit que Tecla était un repos pour l'âme, abrutie sans doute, mais de bonne composition. Sonde-la moi donc, sœurlette ; et vois si elle a l'air tentée par un quatrième mariage.

— Elle n'attend que ça ! répliqua sa sœur. Elle ne cesse de dire : "Une femme sans homme, c'est comme un poisson hors de l'eau". Elle se met des papillotes toutes les nuits, et se fait des boucles quand elle se lève. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tu veux que je lui touche un mot sur un mariage avec toi ?

— Touche-lui en un mot ; je commence dès aujourd'hui à lui faire la cour.

Cette après-midi même, Monteiro se promenait sous la treille de sa ferme, avec la veuve à son bras. Les alouettes et les chardonnerets trillaient leurs galanteries sur les berges du Pele. Les grenouilles coassaient dans les mares, et la brise murmurait dans les branchages des peupliers. C'était une après-midi à faire naître l'amour dans le cœur d'un chou.

Ils se promenaient en silence, quand un coucou chanta au loin, dans la pinède du monastère.

— Tiens ! Il y a un coucou qui chante, dit-elle tendrement.

— Vous aimez entendre le coucou chanter, Dona Tecla ? demanda l'aveugle.

— J'aime tous les oiseaux, répondit-elle avec les mignardises infantiles de la Lili de Goethe.

— Le coucou est un oiseau de mauvais augure, objecta-t-il. C'est la crainte d'un tel oiseau qui m'a empêché de me marier.

Tecla fut prise de fou-rire, preuve qu'elle connaissait la signification symbolique de l'oiseau de mauvais augure. Et l'aveugle s'autorisa de ce badinage esquissé pour lui pincer le gras du bras gauche.

— Aïe ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Ne riez pas des faiblesses de votre prochain, Joaninha, répondit l'aveugle, donnant à cette privauté les innocentes couleurs d'une taquinerie amicale. Je n'ai jamais voulu me marier parce que mon cœur n'a jamais entrevu, ni de près ni de loin, une femme qui en fût digne. Je suis arrivé jusqu'à cinquante-deux ans, on peut le dire, sans entendre ce cœur palpiter comme je l'entends à présent. C'est la première fois... et il lui serrait le bras contre son flanc gauche en la pressant tendrement, c'est la première fois que j'aime ; parce que c'est la première fois que je rencontre une femme, une épouse digne de ma tendresse. Quelle est votre réponse, Tecla ? Vous ne me répondez pas, mon trésor adoré ? insistait-il en lui secouant la main avec transport.

La veuve pencha sa tête sur son sein, se laissa étreindre dans le mol abandon de ses facultés sensitives, chercha sa respiration comme quelqu'un qui soupire à grand'peine, et murmura :

— Qui veut voyager loin, ménage sa monture, Monsieur Monteiro.

X

On ne la ménagea pas. L'ardeur partagée des fiancés et le précepte du poète païen qui invite à ne pas remettre les plaisirs au lendemain abrégèrent autant qu'il était possible les délais nécessaires pour que ces deux âmes se reconnussent. Le curé qui les reçut était un prêtre jovial et bon qui ne changea pas devant ces fiancés le discours qu'il tenait à tous : "J'attends votre premier enfant d'ici neuf mois". La fiancée fit affleurer à ses lèvres un sourire qui se voulait pudique ; mais l'aveugle, blessé dans l'infécondité de son épouse, répondit, d'un air menaçant :

— En la circonstance, Monsieur l'Abbé, ces gaudrioles sont déplacées.

Le prêtre, voulant réparer cet impair grâce à son érudition, répondit :

— Les Saintes Écritures parlent de Sarah...

— Je ne suis pas Abraham, répliqua l'aveugle en lui tournant le dos.

Les plaisirs d'une table fournie et des causeries intimes au coin du feu reprirent comme avant. Dona Tecla Monteiro avouait qu'elle n'avait jamais coulé des jours aussi heureux. L'aveugle se sentait doucement dorloté et bien, le visage reposant sur le giron de son épouse. Il savourait les saintes attentions de sa compagne canonique. Le nid de ses amours licites était tout embaumé d'une flaveur patriarcale bien antérieure au sacrement du mariage, il est vrai, mais aussi pure que les noces de Jacob et de Léa, de Ruth et de Booz. Elle ne concevait pas pour lui d'idolâtriques frénésies, mais elle lui réchauffait ses draps en hiver avec des bouillottes, et lui apportait, chaque matin, sa tasse de sagou, qu'elle lui préparait elle-même avec le savoir-faire que donne une vocation spéciale pour les bouillies.

Monteiro avait liquidé ses propriétés au-dessous de leur valeur ; mais, même ainsi, la dot de son épouse ne se monta pas à moins de vingt mille réis. Il investit une partie de ce capital dans une ferme du Alto Douro, une autre dans la révision des procès qu'il avait perdus, et la dernière à sa table bien garnie, et à des libéralités au bénéfice de ses nouveaux amis. Il prêtait facilement de l'argent, ne refusait de faire aucune aumône, et ne se dérobaient pas en prétendant qu'il n'avait pas de monnaie. "Ce serait une bonne excuse, disait-il, si les mendiants se vexaient pour une pièce d'argent". Il disait également : "Il n'est personne qui sache mieux que moi dissimuler

ses aumônes, puisque je ne vois même pas les personnes à qui je les fais !" Triste boutade, venant d'un aveugle.

Pinto Monteiro qui avait fait preuve d'une si grande rouerie, se laissait, au dernier quart de sa vie, gruger par n'importe quel montagnard sournois. La ferme du Alto Douro, achetée six mille réis, c'était une escroquerie : la propriété était hypothéquée au Trésor Public, et le vendeur, sur la foi de faux titres, toucha l'argent à Porto, et s'enfuit. Les convives de l'aveugle jubilaient à chaque nouveau pas que l'infortune lui faisait faire vers la pauvreté, et les dévots faisaient observer aux incrédules que la Providence châtiât un grand délinquant. C'est probable.

Trait admirable ! Pinto Monteiro conservait une sérénité imperturbable et socratique à chaque coup porté sur le bouclier de sa philosophie. Si sa sœur et son épouse pleuraient, et qu'il s'en apercevait, il leur disait : "C'est une honte de pleurer quand la vie est si courte ! Les douleurs sont un mauvais rêve dont on se réveille dans la tombe."

Quand il sentait que s'effiloçait la corde tenace de sa patience, digne d'un chrétien, il sifflait des bouteilles de genièvre, et fumait toujours jusqu'au moment où il s'écroulait, abruti par l'alcool et la nicotine ; mais, lorsqu'avant de tomber raide il se laissait aller à l'euphorie de l'ivresse, ses phrases retrouvaient ces élans d'éloquence qui l'emportaient à vingt-cinq ans dans les clubs de Rio. À ces moments-là, il envisageait de se rendre au Parlement, et répétait de si jolis discours qu'ils paraissaient avoir été appris dans le *Diairo das Camaras*. Il demandait parfois à son épouse et à sa sœur de l'interrompre pour le piquer. La bonne Dona Tecla lui donnait la réplique pour s'amuser, ou bien lui demandait amoureusement d'aller se coucher – proposition que l'on ne peut faire aux orateurs parlementaires .

Les jours et une bonne partie des nuits étaient coupés par de tels moments de répit, presque toujours divertissants, dans cette maison bourdonnante. Dona Tecla avait démenti les prophéties qui la plaignaient parce qu'elle allait se faire spolier de sa dot et abandonner à l'asile de vieilles de Camarão. Cette dame ne connut pas une seule heure triste ; en sept ans de mariage, il n'y eut pas la moindre ombre de jalousie qui vînt assombrir ses joies d'épouse loyale. À son soixante-seizième printemps, elle entra dans l'hiver rigoureux du catarrhe et de la goutte, associés aux troubles de l'appareil digestif, aux otites et aux coliques flatulentes. La mort l'emporta en décembre 1861, dans les bras de son mari qui pleura, pour la première fois de sa vie.

XI

Sept ans de solitude glaciale couvrirent de leur givre l'âme de Pinto Monteiro. Les portes de sa maison s'ouvraient rarement. On s'accorda pour dire que l'aveugle était pauvre pour la troisième fois. C'était vrai : il était pauvre – il vendait les derniers bijoux de sa femme.

La Narcissa du Bravo entrait parfois dans cette maison, s'asseyait à la table encore abondante de son parrain, et y mangeait son content. La sœur de l'aveugle éclatait en sanglots quand elle comparait cette malheureuse au visage bouffi couvert de plaques rouges à la jolie fiancée de Custodio de Carvalho, à la gracieuse amazone pour l'amour de qui des gentilshommes de Guimarães se battaient à coups de badine en caoutchouc pendant le pèlerinage de São Torcato.

Outre tous les traits qui lui valaient une réputation abominable, Narcissa avait acquis celle, justifiée, de voleuse à main armée. Ceux qui se plaignaient le plus, c'étaient ceux qui avaient cueilli les fleurs déjà automnales de sa beauté, et l'avaient brutalement rejetée quand ils s'en étaient lassés. Narcissa jaillissait des recoins des ruelles obscures, et leur braquait sur le visage un pistolet à deux canons ; et eux, affichant un sourire de pitié méprisante, lui jetaient l'aumône extorquée. D'autres fois, elle grimpait aux fenêtres des alcôves connues, et empaquetait les effets comme si elle inventoriait les dépouilles d'un époux défunt. Et on la craignait comme un scélérat décidé à vendre cher sa vie, parce qu'elle laissait entrevoir la crosse du pistolet entre les cordons de son gilet rouge, et qu'en retroussant sa jupe pour passer les rivières à gué, elle montrait un stylet glissé sous sa jarretière. Les maires des paroisses qu'elle fréquentait avaient l'ordre de l'arrêter ; mais elle pouvait compter sur leur peur, la principale vertu de ces magistrats pacifiques.

L'aveugle de Landim n'ignorait pas les désastreux écarts de sa filleule ; les conseils, à ce point là, étaient vains ; les reproches, l'aveugle se les faisait à lui-même pour avoir provoqué la déchéance de cette fille, en la tirant de la chaumière de son père, afin de l'élever en lui offrant les privilèges de la richesse, sans le moindre soupçon de religion, avec toute liberté de se gâter en accumulant les fredaines et les espiègleries qu'il applaudissait. Narcissa était peut-être une de ces croix que l'aveugle eut à porter dans la secrète agonie de ses six dernières années.

Un gamin élevé chez Pinto Monteiro racontait qu'il avait entendu un jour sa maîtresse raconter qu'elle allait faire vendre deux couvertures parce qu'il n'y avait plus d'argent à la maison ; et que Narcissa lui avait dit de ne pas vendre les couvertures parce qu'elle allait vendre son pistolet pour quelques réis. Il n'existe aucun autre trait de générosité que je puisse rapporter à propos de Narcissa Bravo.

A ce moment précis, Antonio José Pinto Monteiro en était aux affres de la mort. Le 28 novembre 1868, vers dix heures du matin, il demanda à sa sœur de lui allumer une cigarette, et d'ouvrir la fenêtre, parce qu'il sentait des bouffées de chaleur et une grande oppression. Il s'assit sur son lit, et inspira avidement le courant d'air glacial qui lui fouetta le visage quand elle ouvrit la fenêtre. Il demanda une tasse de café, et pendant que sa sœur le préparait, Narcissa vint au chevet de son parrain ;

— Qui est-ce ? demanda l'aveugle.

— C'est moi, parrain. Vous vous sentez mieux ?

— Je vais mieux me sentir, ma fille. Ça va être bientôt fini. Quand je serai mort, tiens compagnie à ma pauvre sœur...

Narcissa pleurait en baisant les mains de l'aveugle qui se tordait de douleur. A la tombée de la nuit, la prostration, la fièvre, les hoquets, les extrémités froides annonçaient la gangrène. Le 1^{er} décembre, l'aveugle de Landim expirait, reposant sur le sein de Narcissa, qui s'était assise sur son lit pour le soutenir dans ses dernières convulsions.

Ses derniers mots, dans le délire précédant la mort, renferment toute la morale de cette biographie :

— J'avais trois enfants que j'ai élevés avec tant d'amour... Que sont-ils devenus ?

Et c'est tout.

Les trois enfants de l'aveugle avaient-ils eu honte de leur père ? Pour trouver une épaule amie qui le soutînt dans l'agonie, il a fallu que la société jette une femme perdue dans l'alcôve du moribond. Mais, loin de là, au Brésil, il y eut des larmes sincères versées par une fille qui le regrettait. D'ailleurs, quand est-ce que Dieu a permis qu'une fille ne les versât point... sous la forme d'une épitaphe.

CONCLUSION

Il y a au cimetière de Landim une sépulture portant cette inscription :

CI-GÎT
ANTONIO JOSÉ PINTO MONTEIRO
NÉ LE 11 DÉCEMBRE 1808
MORT LE 1^{er} DÉCEMBRE 1868

UN TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE
ET D'ÉTERNELS REGRETS
QUE LUI DÉDIE SA FILLE INCONSOLABLE
GUILHERMINA

Ana das Neves s'était représenté un avenir plein de bonheur : vivre le reste de son âge dans la solitude et la pauvreté, mourir plus délaissée que son frère, et se faire emporter comme on se débarrasse d'un tas de gravats dans la sépulture où se pulvérisent les os exécrés de l'aveugle.

De tels bonheurs, n'en jouit pas qui veut.

Un jour, la justice, en poursuivant Narcissa pour le vol d'une couverture de laine, apprit que la Neves l'avait fait vendre. On lança contre elle un mandat d'arrêt, pour le recel d'objets volés. On s'introduisit légalement chez elle, et l'on trouva, ce qui constituait une preuve décisive, un panier de pommes d'api, deux courges et quelques patates que Narcissa avait entreposées, après les avoir récoltées indûment, dans les réserves de sa protectrice. La sœur de l'aveugle fut arrêtée, et, dans l'impossibilité de verser la moindre caution, incarcérée dans les sombres cachots de Famalicão. Elle y fut rejointe, quelques jours après, par Narcissa qui s'était livrée, en jetant son pistolet, quand on lui avait dit que Neves était en prison. Un juge montra de la clémence en les condamnant à huit mois de réclusion, quoique les jurés eussent retenu contre elles des charges entraînant la déportation à vie.

La peine purgée, Dona Ana Neves Miquelina Monteiro vendit la maison que son frère avait achetée sous son nom. Avec le produit de cette vente, elle émigra au Brésil, en 1872, et emmena Narcissa do Bravo avec elle. Il semble qu'elle n'avait pas d'autres affections en ce monde, et qu'elle voulait, comme son frère, mourir entre ses bras.

Et vu que nous ne sommes pas disposés à la laisser mourir entre nos bras, cher lecteur, il me semble charitable de ne point la foudroyer de notre rage édifiante. Nous devons, selon moi, nous montrer d'une sévérité implacable envers les malheureux et les malheureuses qui repoussent le bonheur que nous leur offrons.

São Miguel de Séide — Juillet 1876.

LA VEUVE DU PENDU

Le roman se fausse, étrié ou perversi. Lequel vaut mieux ?
Au moins les romans moraux ne corrompent personne ;
il est vrai d'ajouter qu'ils ne pervertissent personne.
Paul Bourget

À la mémoire de Sa Majesté le Roi Dom Afonso Henriques

Je ne pourrais écrire un roman dont la trame se fonde sur des faits qui se sont déroulés à Guimarães sans me rappeler le plus remarquable enfant de cette terre – Sa Majesté Dom Afonso Henriques.

J'ai cherché dans les rues et sur les places de Guimarães la statue du fondateur de la Monarchie. Cette opulente cité, qui a de l'or à foison, et qui a ouvert deux banques comme les pléthoriques qui s'administrent deux saignées, n'a pas trouvé jusqu'à aujourd'hui le plus petit morceau de granit en forme de roi pour le placer sur un piédestal.

Si j'étais riche, ou bien maçon, c'est moi qui sculpterais le monument d'Afonso. En fait, je ne puis, en tant que le dernier des écrivains et le premier des patriotes, que dresser ici un monument éternel au vainqueur d'Ourique – au fils royal d'une mère ingrate.

PREMIERE PARTIE

L'art de l'orfèvrerie a été porté à sa perfection à Guimarães au XVI^e siècle. C'est de là que vient Gil Vicente, l'orfèvre de la reine Dona Leonor, femme de João II. C'est pour lui complaire qu'il a fait cet ostensor de Belem que le lecteur n'échangerait sûrement pas contre le plaisir de relire les *autos* et les comédies qu'il a également composés, notre Shakespeare. Moi, je ferais l'échange ; et j'oserais même le proposer, si l'ostensor ne se trouvait dans la vaisselle de Sa Majesté. Quant au poète Gil Vicente, et Shakespeare, ils se ressemblent tous deux autant qu'*Hamlet* au *Pranto de Maria Parda*.

En ce qui concerne la terre natale de maître Gil, je ne réfute pas l'hypothèse qui accorde un tel honneur à Guimarães. Lisbonne et Barcelos ont disputé cet honneur au berceau de la monarchie ; mais un généalogiste remarquable, le juge Cristovão Alão de Moraes, a écrit il y a deux siècles que le Plaute portugais était le fils de Martim Vicente, orfèvre argentier, originaire de Guimarães. Si je pouvais mettre en doute l'infailibilité des généalogistes, ces doutes seraient levés grâce à un document que je possède, de 1455, de vingt ans antérieur à Gil Vicente. Il est avéré que vivait alors à Caldeiroa, faubourg de cette agglomération, le cordonnier Fernão Vicente, père de Martinho Vicente. Celui-ci qui était orfèvre, demeurait

alors dans le domaine de Laje, paroisse de Santo Estevão de Urgezes. C'est probablement là qu'est né Gil Vicente.*

Si je mentionne ce fait, c'est que Guimarães a été la patrie d'un certain nombre d'artisans ciseleurs qui ont créé une école de sculpture. L'histoire des arts plastiques célèbre encore certains noms ; mais nous allons nous pencher sur un orfèvre de notre siècle, qui est né là, dans ces ravissantes ruines embrassées par les frondaisons des arbres. Son art ne l'a pas rendu célèbre. Son cœur grilla les bourgeons de son talent qui allaient éclore.

Il était né en 1802 et s'appelait Guilherme Nogueira. Vers 1818, il avait étudié la peinture à Porto ; mais à la mort de son maître, João André Chiape, il était rentré à Guimarães, s'était voué à la sculpture et travaillait avec ardeur dans l'atelier de son père, en essayant d'imiter l'art ancien. Il n'accordait aucune trêve à ses travaux ou à ses études. Il se rendait au Trésor de la Collégiale, grâce à la protection d'un chanoine de ses parents, pour contempler les calices d'argent doré, les sceptres, et le collier de Notre Dame de Oliveira avec ses seize boutons d'or émaillés et ornés de perles ; il était émerveillé par la croix ciselée qu'avait offerte le chanoine Mendes, et l'ostensoir ciselé avec des personnages, don d'un autre chanoine du XVI^e siècle.

Un jour, il y rencontra un riche corroyeur qui montrait le trésor de Notre Dame de Oliveira à un de ses parents du Haut Minho et lui donnait des renseignements imaginaires. Il disait que l'aiguière à mascarons dorés était le pot qui avait servi pour le baptême de Dom Afonso Henriques et que le bourdon que la Vierge portait dans les processions avait été envoyé par Sainte Hélène à São Torcato, évêque de Citânia. Sans mettre en doute l'érudition archéologique du corroyeur, Guilherme Nogueira expliqua également l'origine des six chandeliers ciselés fabriqués avec l'argent de onze anges trouvés parmi les dépouilles des Castillans à Aljubarrota.

Une personne de ce groupe écoutait les explications de l'orfèvre avec la plus grande attention. C'était Teresa de Jesus, la fille du corroyeur Joaquim Pereira.

Cette enfant était fille unique, jolie, très réservée, et se confessait à un franciscain si bien intentionné qu'il promettait de faire d'elle une sainte avec l'aide de Dieu.

Et l'on pouvait s'y attendre. Teresa, qui allait sur ses vingt ans, avait le cœur innocent d'une enfant de dix ans. Elle voyait passer rue dos Fornos, le soir, l'un ou l'autre garçon de familles illustres et opulentes, les yeux fixés sur les grilles de ses fenêtres. Elle les voyait à travers le grillage de bois, et même ainsi, la pudeur empourprait son visage et une espèce de peur des hommes l'obligeait à éloigner le paillason de l'encadrement de la fenêtre. Cette créature timorée nourrissait des scrupules et demandait à sa mère si les hommes pouvaient la voir de la rue. C'était bien joli, en vérité, tout cela chez une fille de vingt ans ; mais, si tant est que la critique puisse exercer quelque influence sur le for intérieur d'une âme aussi candide, il me semble

* Le document auquel je me reporte s'intitule ; *Les familles qui ont reçu en privilège les potagers et autres propriétés qui se trouvent insérées dans la lettre de privilège de Sa Majesté le Roi Dom Afonso V, à la demande de l'église de Santa Maria de Guimarães, et regroupées sous le nom des Tabuas Vermelhas, sont les suivantes...* On arrive rapidement à la conclusion que ce titre a été donné à une date ultérieure à la liste des personnes qui habitaient en 1455 les hameaux dépendant de Santa Maria.

à moi que le scrupule est la clé qui ouvre la porte par laquelle l'innocence va s'échapper tôt ou tard. S'il y avait des vertus parfaites, elles ignoreraient les scrupules, qui sont eux-mêmes les préludes des imperfections. Le franciscain était moins casuiste que moi et sans doute moins au fait des faiblesses humaines. Il attribuait les inquiétudes de Teresa à son extrême innocence ; si elle avait peur des hommes, c'était le signe de la grâce infuse, c'était son instinct qui éventait en eux les tentations de l'amour, ces monstrueuses diableries qui distraient l'esprit de la contemplation de Dieu, le ravalant aux matérialités de la vie transitoire.

Le corroyeur était un chrétien raisonnable comme tous ses congénères aux comptes bien tenus et à la conscience saine qui exercent le métier de tanneur avec le sérieux de rigueur ; mais l'idée d'avoir une fille prédestinée, comme disait le moine, ne l'enthousiasmait pas. Comme il était riche, et qu'il n'avait pas d'autre progéniture, il voulait qu'au lieu d'habiller les saints et de les caresser avec une tendre idolâtrie d'idiote, Teresa vêtît et chérît des enfants. Joaquim Pereira voulait, en somme, avoir des petits-enfants, il voulait survivre en eux, et continuer de tanner éternellement des peaux de bœufs grâce à sa postérité. L'homme pressentait déjà l'une de ces immortalités que Pelletan a conçues quarante ans après – la pérennité de la race.

Voilà pourquoi, un jour où Teresa de Jesus jeûnait à l'occasion d'un jubilé, il lui dit qu'il fallait songer à changer de vie ; il ajouta que la bigoterie, c'est bon pour qui n'a rien à faire ; et il lui enjoignait pour finir d'apprendre avec sa mère à tenir la maison, parce qu'il était nécessaire de savoir s'occuper de son mari et de ses enfants, si Dieu lui en donnait ; qu'en fin de compte, les jubilé, les chemins de croix et les jeûnes n'étaient d'aucune utilité pour fonder une famille. Bien que le style de Joaquim Pereira ne fût pas d'un lyrisme remarquable, sa fille en fut tellement ébahie, qu'elle avait l'air de ne pas comprendre ; elle dut quand même comprendre quelque chose, puisque, peu après, elle demandait à sa mère :

— Avec qui mon père va-t-il vouloir me marier ?

Une question qu'elle posait, émue et rougissante.

Sa mère lui répondit qu'elle ne le savait pas au juste ; mais qu'elle avait entendu parler de l'oncle Manuel de Porto.

— Mon Dieu ! s'exclama Teresa. Vous vous moquez de moi ?

*

L'oncle Manuel était le frère de Joaquim. Il avait un atelier de corroyeur rue dos Pelames, à Porto, il était très riche, veuf sans enfants, de cinquante ans, pas très propre, mais bien conservé. Il avait passé les fêtes de Noël en 1822 à Guimarães, et avait apporté à sa nièce une chaîne en or de sa défunte dans une torsade de *pão-de-lo*.^{*} Il eut plaisir à la voir s'amuser avec la crèche de l'Enfant Jésus, prodiguant ses tendresses dévotes, tantôt lui baisant les pieds, tantôt encensant le réceptacle de cette scène religieuse, ponctuant tous ces gestes d'attitudes mystérieuses et de silences respectueux dignes de la chrétienté primitive dans les catacombes de la Rome païenne. L'oncle Manuel accompagna sa nièce à la messe de minuit et se fâcha contre un gentilhomme de Toural, qui lui avait jeté, à elle, des

^{*} Gâteau traditionnel appelé crûment *sponge cake* par les Anglais... (NdO)

dragées, et à lui, deux vieux bonbons durs comme du plomb à la figure. Il nota toutefois la mine austère et grave de Teresa, qui ne tourna pas la tête pour voir d'où provenaient les dragées. À la porte du Monastère de Santa Clara, une autre troupe de gentilshommes, flanquée de ses laquais armés de lanternes, s'alignèrent de part et d'autre pour éclairer et accompagner les dames qui sortaient. Pour ne pas être vue, Teresa sortit par la porte latérale, en disant à son oncle :

— Passons par là ; évitons ces hommes.

— Ce sont de vilains drôles ! acquiesça-t-il, et il ajouta pour lui-même : elle sait se conduire, et pas qu'un peu !

Il dit à la maison que Teresa était une perle, et raconta l'affaire des dragées avec autant de véhémence que s'il relatait l'affaire de Lucrece. Son frère Joaquim fit trois fois le signe de croix sur sa bouche, et marmonna :

— La petite a un grain.

— Un grain ? Et qu'est-ce que tu appelles un grain, Dieu me pardonne ?

— C'est une bigote, tu comprends, Manuel ? Le moine me l'a détraquée. On ne trouve plus dans cette maison que des saints de bois, et de papier, et de terre cuite. Il n'est plus question que de neuvaines, de confessions, de Saint Sacrement, des trois messes quotidiennes, des jeûnes ; et il n'y a rien d'autre à en tirer. Pour elle, voir des hommes, c'est comme si elle voyait le Diable.

— Et qu'est-ce que tu trouves de mal à ça ? coupa son frère Manuel. Tu voudrais qu'elle aime voir des hommes ?

— Et alors ! Je veux qu'elle se marie, tu m'entends ? Je veux qu'elle ait des enfants. À qui est-ce que je vais laisser ce que je possède ?...

— Et moi ?

— C'est vrai, et toi, qui n'as pas d'autres parents ? Si elle continue comme ça et reste célibataire, tu sais où va passer mon argent comme le tien ? Dans les mains des moines et des bonnes sœurs. Ils vont tout lui prendre. Qu'ils le gagnent ! Que le Diable les emporte. J'ai eu beaucoup de mal à l'amasser ; je ne veux pas engraisser des vagabonds et des vagabondes. Quand j'y pense, tu vois, ça me reste en travers de la gorge.

— Presse-toi donc de la marier, Joaquim.

— Avec qui ?

— Comme s'il n'y avait pas de volontaires !

— On me l'a déjà demandée ; mais que veux-tu ? la gamine se cache quand un homme vient ici ; elle n'en connaît aucun ; elle passe à côté d'eux dans la rue, comme... tu veux savoir ? sa mère me dit qu'elle va jusqu'à fermer les yeux. Ce sont les moines, tu comprends ? Et puis, si tu veux que je te dise la vérité, elle me fait pitié. Ce n'est pas moi qui vais la traîner à l'église en la tirant par l'oreille. Je voudrais qu'elle aime un homme, je veux dire, le mari que je lui choisirais. Il y a par exemple le João de la veuve Peixota, qui est sérieux, travaille comme un boudet, et possède quinze mille cruzados, rien que du côté de son père.

— Tu lui en as déjà parlé ? s'enquit son frère un peu inquiet.

— Je lui en ai parlé, c'est-à-dire que je lui ai demandé comment elle le trouvait.

— Et elle...

— Elle m'a répondu qu'elle ne savait pas comment elle le trouvait. Une réponse vraiment idiote, n'est-ce pas !

— Tu veux que je te dise, Joaquim, l'homme qui l'aura, possédera la femme la plus vertueuse qui soit au monde. Si j'en trouvais une comme ça, je ne sais pas, mais... il me semble que je me marierais de nouveau ; et puis, c'est la première fois, depuis que mon autre qui est morte s'en est allée, que cette idée me passe par la tête. Même si elle était pauvre, mais honnête comme Teresa, je te jure par cette lumière qui nous éclaire que je la rendrais riche... Mais ce n'est là, après tout, qu'une façon de parler ; parce que, même en prenant avec moi une chandelle, je n'en trouverais pas une autre comme elle.

— Ma foi, si Teresa veut bien de toi... l'interrompit Joaquim à la fois grave et tout sourires, et si ça ne tient qu'à moi, je te la donne, et de bon cœur. Qu'est-ce que tu as comme argent à gauche ? Dans les quarante mille cruzados...

— Tu peux ajouter la moitié.

— Soixante ?

— Garantis.

— C'est qu'elle n'en a pas autant... mais...

— Ça, je n'en ai rien à faire, Joaquim. Donne-la moi, je ne veux pas un sou de toi.

— Ça, mon vieux, que tu le veuilles ou non, ce qui est à moi est à elle. Ne dis rien pour l'instant. Je vais réfléchir à notre affaire. Ce ne sont pas des choses qui se règlent avec des gifles. Pour commencer, il faut en finir avec les bigoteries et mettre la mère dans la confidence. Je t'écirai plus tard pour te dire comment ça se passe.

*

Quand Teresa de Jesus s'écria : "Mon Dieu !" sa mère entrevit aussitôt des ennuis, et peut-être des malheurs dans la famille, à cause de ce mariage. Elle se garda bien d'éclairer sa fille, de crainte qu'elle ne s'enfuît au Couvent des Clarisses, qui la pressaient de prononcer ses vœux par l'intermédiaire de son confesseur. Comme elle était riche et vertueuse, le couvent y gagnerait, moralement et matériellement, en recueillant pour les divines épousailles une fiancée aussi bien dotée par les grâces du Ciel et le produit liquide des tanneries. Elle fit part de ses craintes à son mari. Ils tombèrent d'accord sur l'inconvénient qu'il y aurait à parler de nouveau de l'oncle, bien que, tapotant doucement l'épaule dodue de son épouse au rythme des chiffres, Joaquim Pereira dit, l'air lugubre :

— Soixante mille cruzados, Feliciano !

— Au Diable, l'argent ! répondit-elle. Trouve lui un mari qu'elle aime, peu importe qu'il soit pauvre.

— Pauvre ! Elle est bien bonne ! Mon œil ! Et il retroussait vilainement sa paupière droite pour mieux en exhiber le bord purulent. Pauvre !... Pas question, j'ai eu assez de mal à le gagner ! Celui qui la prendra doit avoir au moins autant qu'elle. Il ne manquerait plus que ça !... Il y en a tellement qui la veulent — et il joignait les doigts d'une main, exhibant des ongles crevassés avec des résidus pétrifiés d'ordures et de graisses. Et même des gentilshommes, tu comprends ! Il y en a qui, si je levais les hypothèques sur leurs domaines... Mais là, tu rêves, Feliciano ! La marier avec un homme pauvre !

*

Cette rencontre entre Teresa de Jesus et l'orfèvre Guilherme Nogueira se produisit quelques jours après dans le bâtiment de la collégiale. Tout en suivant les explications de l'artiste sur les pièces du trésor, elle s'émerveillait en son for intérieur de l'écouter avec autant de complaisance, et plus encore, de le regarder avec autant de plaisir.

La figure malade de Guilherme Nogueira le rendait sympathique. Il s'était formé dans l'atmosphère viciée de l'atelier. L'habitude du travail l'empêchait de goûter vraiment ses heures de repos. Il se promenait seul, traînant son ennui, parce qu'il s'était fait à la solitude de sa chambre. Il se recueillait, en compagnie de ses seules méditations, pour se sentir vivre dans l'idéal chimérique de l'art. Personne ne pouvait le comprendre dans son milieu. Ses compagnons à l'atelier n'étaient que des ouvriers. S'ils avaient su qu'il était allé à pied voir le poème pétrifié du Monastère de Batalha, et l'avaient entendu délirer à propos de dentelles de pierre découpées par des maçons admirables, ils ne l'auraient peut-être pas tenu pour fou, mais auraient pensé montrer de l'indulgence en le traitant de lunatique. Son père ne le comprenait pas, mais il se penchait sur son épaule, les yeux humectés de cette allégresse qui fait pleurer, quand sur les bords d'un plateau en argent il ciselait les hauts-reliefs des palais d'Afonso Henriques, et le voyage d'Egas Moniz, accompagné de son épouse et de ses enfants, tous livrés à la vengeance du roi de Léon. Il avait les mélancolies du talent qui plane au-dessus des besoins matériels. Le père voyait une source de revenus dans les travaux de son fils ; l'artiste, rêvant des incertaines ovations de la gloire, ne trouvait autour de lui que le rire dédaigneux de l'envie et le prix marchandé de ses peines. Il se cachait pour ne pas voir passer entre les mains d'un froid propriétaire de vaisselle son œuvre qui devait plus aux ferveurs de son âme qu'à son habileté de ciseleur. Son esprit était alors rongé par un âpre désir de richesse. Il voulait sanctifier son art en refusant la prostitution de l'argent ; s'enfermer avec ses créations, en faire des symboles de sa vie obscure dans un monde plein de lumière, exprimer son âme dans des plaques d'or et d'argent, se revoir dans ses œuvres au déclin de sa vie et les léguer à un grand esprit qu'il rencontrerait un jour et qui chercherait en vain dans le vide des joies humaines le travail comme un refuge et les larmes ignorées comme une consolation.

C'était cet homme triste qui retraçait en termes simples au tanneur la bataille d'Aljubarrota, à propos des anges de Don João Ier de Castille refondus par le maître d'Avis pour en faire des chandeliers.

Joaquim Pereira écoutait, ébahi, cette narration et demandait au jeune homme s'il n'était pas le fils de Luis Nogueira de la rue de Vale das Donas. Il appréciait en même temps la propreté de sa mise, comme s'il relevait l'excessive élégance d'un ouvrier orfèvre, fils d'un autre ouvrier qui n'avait guère de bien. Les huit torchères d'argent blasonnées donnaient à l'orfèvre l'occasion d'expliquer que les armes étaient celles des Tavoras et de conter le sort funeste de ces gentilshommes. Le tanneur, sincèrement admiratif et reconnaissant, lui dit qu'un homme doué d'autant de mémoire était fait pour devenir maître d'école.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de vous faire moine ? lui demanda le parent du tanneur.

Ce à quoi Joaquim Pereira répondit aussitôt :

— Il lui faudrait plutôt un patrimoine.

Et l'autre répliqua ;

— Je lui disais de se faire moine, mais comme un de ceux qu'on traite de 'sauteurs' ; ils ne disent pas la messe, mais ont de quoi grignoter au réfectoire.

Guilherme considérait ces hommes avec amertume, et ne répondait pas. Teresa de Jesus le regardant avec le même regard fixe qu'elle avait pour contempler d'habitude les saints, semblait le supplier d'excuser la goujaterie de l'auteur de ses jours.

Leurs regards se croisèrent alors, pour la troisième fois. L'artiste ne ressentit pas de ces étranges émotions que tout romancier a l'habitude et se doit de mentionner quand l'amour jaillit soudain dans la poitrine de deux personnes. En général, les yeux se baissent et les visages s'empourprent. Il y a toujours des congestions dans ces choses-là. Les exceptions ne sont pas nombreuses ; mais une de celles que je connais, c'est cette scène à Guimarães. Guilherme regarda Teresa avec l'attention suave et sereine de l'idéalisme qui transforme les êtres palpables en figures abstraites. Les yeux noirs et le visage pâle et fin de Teresa, il les fit entrer dans les grandes lignes d'une composition qu'il avait esquissée au crayon après avoir achevé la *Cantata de Dido*, de Garção. C'est l'amante infortunée de l'ingrat Troyen qu'il voulait ébaucher, quand la malheureuse :

Dans les palais royaux s'en va en gémissant

et

Les yeux mouillés, elle recherche en vain
Le fugitif Énée.

Les visiteurs du Trésor de Nossa Senhora da Oliveira se retirèrent, et Guilherme, peu après, avait couché sur le papier en les tirant de son âme deux représentations fidèles du visage de Teresa ; les yeux et ce qu'il y avait en eux de plus immatériel – la douce mélancolie avec laquelle elle l'avait fixé au moment où son père lui reconnaissait des aptitudes de maître d'école. Puis il rangea le dessin et se rendit dans les églises pour observer les nuances, les coloris, les lumières et les ombres dans les saintes peintes à l'huile. Il se sentait moins seul. Cette image l'accompagnait comme l'étoile qui reste à nos côtés dans la solitude de la pleine nuit. Il allait plus souvent se promener dans ces murailles de gigantesque verdure qui entourent l'ombre écrasante du connétable Du Guesclin. Il n'avait pas encore entendu les lyres qui murmurent dans les forêts ; la frange d'or sur les nuages du soleil levant ne lui faisait même pas entrevoir l'énigme du bonheur éclairée d'un peu de cette lumière que diffusent les yeux d'une femme.

Et elle ?

*

Elle dit à sa mère que si son père lui parlait de se marier avec l'oncle Manuel de Porto, elle était résolue à se faire bonne sœur.

— Il n'est pas question de te marier, Teresa, lui assura sa mère. Tu trouveras toujours des maris à ton goût ; mais il faut encore le choisir avec prudence et discernement. Ce qu'il ne veut pas, ton père, c'est que tu te

maries avec un garçon pauvre. Dis donc, petite, comment trouves-tu le fils de la veuve Peixota ?

— Il me fait horreur ! Je n'aime qu'un seul homme au monde...

— Je sais.

— Vous savez ? Qui est-ce alors ?

— C'est Frère João de Santa Tecla ; c'est le petit moine.

— Mon confesseur ?

— Et alors !

— Mon Dieu ! Vous êtes folle, ma mère ! Moi, aimer le moine ? Ce petit vieux ! Quelle idée grotesque, parbleu !

— Je voulais dire que tu l'aimes parce que c'est ton directeur de conscience, tu ne comprends pas ? Quel amour, allons donc !

— Ah ! Comme ça, je veux bien ; mais vous me parliez de mariage...

— Quel est donc cet homme avec qui tu te marierais, si on te laissait faire ?

— C'est un secret qui va m'accompagner dans la tombe ! Peu importe, en tout cas, que je l'aime ou pas, parce qu'il est pauvre ; je n'ai donc pas besoin de dire qui c'est. Je ne me marierai pas avec un autre.

Ces mots lâchés sans détour dénoncent un amour immense ; et la fermeté avec laquelle ils ont été énoncés révèle et annonce une âme énergique et déterminée à se battre. Dona Feliciana comprit que le bien-aimé devait être l'un des jeunes gens qui passaient dans sa rue, l'après-midi, les yeux rivés sur la jalousie. Elle les connaissait de nom ainsi que leur famille. L'un était le cadet de l'illustre maison de Simões, un autre était le riche rejeton d'un coutelier ; deux étaient des marchands de cuir, le cinquième était le fils de la veuve Peixota et le sixième, enfin, un lieutenant de milices. À son avis, ce devait être l'un d'eux – le premier ou le dernier, parce que le cadet d'une race fort ancienne, était peut-être doublement un Pinto, mais avait rarement un pinto en poche, calembour apprécié du fameux poète João Evangelista de Morais Sarmiento. Le dernier, le lieutenant de milices, n'avait pour toute fortune qu'un taille si mince et si fine qu'il paraissait tenir sur ses hanches par un prodige d'équilibriste, on eût dit en effet qu'il n'avait pas de centre de gravité. Le poète Sarmiento prétendait que c'était une taille à l'épreuve du feu, parce qu'elle ne faisait pas une cible suffisante. Les dames de Guimarães n'étaient cependant pas insensibles à la jolie tournure de ce lieutenant, que j'ai connu à l'époque où il payait durement les écarts de sa taille de guêpe, en s'enrobant d'une telle masse de graisse qu'il figurait à lui seul le ventre du géant Tiphée foudroyé par Jupiter.

L'épouse de Joaquim Pereira ne pouvait penser à Guilherme puisqu'elle ne le connaissait pas ; et quand Teresa était revenue de la collégiale, elle ne lui avait pas parlé de l'homme qui donnait des explications sur les pièces du Trésor. Elle balançait longtemps, ne sachant si elle devait rapporter ou cacher à son mari l'extravagance de la petite ; craignant, cependant, le caractère emporté de son Joaquim, et la fuite de Teresa dans un couvent, elle se tut, et décida de l'épier.

Un dimanche qu'elles sortaient de la messe de Notre Dame da Oliveira, où cela faisait huit jours qu'elle allait avec sa mère, Guilherme entra à l'église. L'orfèvre, pris au dépourvu, la salua en manifestant un tel trouble que la mère le remarqua. Teresa de Jesus cachait son visage dans une mantille de serge, tandis que Feliciana pressait le pas pour lui demander qui était le garçon qui les avait saluées si gauchement. La réponse ne confirma pas les soupçons : Teresa dit qu'elle le connaissait pour l'avoir vu le jour où son

père l'avait amenée au trésor de Notre Dame da Oliveira ; et elle raconta à sa mère la bataille d'Aljubarrota et la mort des Tavoras comme elle les avait entendues de la bouche de ce garçon.

— Vous n'avez jamais vu ces richesses ? demanda-t-elle.

— Moi, jamais.

— Eh bien, si vous voulez, allons-y un jour, et je vous expliquerai tout.

*

Feliciano dit à son mari qu'elle voulait voir le trésor de Notre Dame.

— Eh bien, vas-y, dit Joaquim Pereira, et s'il y a là un garçon sur lequel nous sommes tombés quand j'y ai été, tu vas te régaler à l'entendre raconter tout un fourbi de choses qui sont arrivées du temps des Maures ; il y a là des chandeliers qui étaient, paraît-il, des anges d'argent qui sont restés sur le champ de bataille du Campo de Ourique. C'est lui qui sait, ce fameux jeune homme, qui est le fils de l'orfèvre Nogueira, et à l'entendre parler on dirait un homme d'un autre milieu. Quand je suis sorti, ton cousin de Monção a voulu encore revenir en arrière pour lui glisser une pièce ; mais Teresa a dit que ça ferait mauvais effet. À mon avis, il va là-bas expliquer ces histoires pour voir s'il ramasse quelques sous ; mais la petite a dit que le garçon pourrait le prendre mal, et s'est arrangée pour qu'il voie ses douze vinténs lui filer sous le nez. Si tu le rencontres là-bas, donne-les lui, toi.

— Alors je n'y vais pas ! répondit Teresa. Il ne nous attendait pas. On aurait l'air grossier en lui faisant une aumône. Un chanoine qui est arrivé à ce moment-là nous a dit qu'il allait souvent là-bas examiner les ostensoirs parce qu'il était orfèvre et qu'il les trouvait d'une très belle facture. Vous n'avez pas aussi entendu cela, mon père ?

— Il me semble que si ; mais glissez-lui quand même une grosse pièce, parce que ce garçon est pauvre et qu'il travaille pour le compte d'autres orfèvres. Mais j'y pense, poursuivit le tanneur, plutôt que de lui donner de l'argent, le mieux serait de lui demander de nous faire deux chandeliers avec l'argent terni des bols qui sont percés ; mais on ferait bien, avant, de peser l'argent ; je ne connais pas l'homme et je ne fais confiance à personne. Le monde est plein de voleurs.

— Oh, mon père ! coupa Teresa, faites attention, c'est un péché de parler comme ça ! Tout le monde n'est pas mauvais. Et il a été si poli avec nous ! Et même vous, mon père, vous avez été émerveillé par ces histoires qu'il a racontées...

— Pour du bagout, ça, il en avait, et on voit qu'il a de la mémoire pour mettre bout à bout ces histoires des temps anciens ; mais, ce que je ne sais pas, ni toi, c'est s'il est honnête dans son métier d'orfèvre. Peser l'argent, ça ne peut pas faire de mal. Feliciano, mets-toi d'accord avec lui, parce que les orfèvres, s'ils ne trouvent rien à gratter, c'est qu'ils ne peuvent pas. Le monde est plein de voleurs, c'est moi qui vous le dis.

*

La mère de Teresa demanda au sacristain de Notre Dame da Oliveira si l'homme qui donnait des explications sur les objets était là. Le sacristain répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis le jour où M. Joaquim Pereira était venu ; mais qu'un parent de Guilherme, le chanoine Araujo, lui avait dit que le garçon était en train de peindre un tableau et qu'il n'était sorti que deux dimanches pour aller à la messe.

— Je voulais voir, dit Feliciano, s'il pouvait me faire deux chandeliers avec les deux bols d'argent terni que j'ai ici.

— Si vous voulez lui parler, Madame, il habite rue do Vale de Donas, au n° 2. Nous ne pouvez pas vous tromper ; c'est la deuxième maison à main gauche. Vous entrez dans la cour, et vous frappez à une petite porte à votre droite. C'est là qu'il travaille toujours. Allez-y, personne ne vous fera un meilleur travail à un meilleur prix. Il n'y a personne qui soit aussi désintéressé à Guimarães. Il accepte ce qu'on lui donne et ne réclame jamais ce qu'on lui doit. Le curé fond littéralement devant ce garçon, et, pour vous dire la vérité, on a déjà murmuré ça et là qu'il est son père. Le fait est que le chanoine veut parfois lui donner quatre ou cinq cruzados tout neufs. Le garçon les refuse et dit que son travail lui rapporte plus qu'il ne lui en faut. Et pour ce qui est de la religion ? C'est une perle ! À ce qu'on sait, il ne conte fleurette à aucune femme quelle que soit sa condition. Il s'est mis en tête de faire des ostensoirs à la façon des anciens et ne pense à rien d'autre. Connaissiez-vous l'orfèvre Pascoal, celui qui a mis sa femme à l'Asile de Tamanca pour des tas de raisons, *et coetera* ?

— Je le connais, dit Feliciano.

— Sa fille est allée à l'école avec moi, ajouta Teresa. Elle s'appelait Emilia.

— Eh bien, cette Emilia possède à elle seule trois mille cruzados, sa légitime, ou un héritage, ou le Diable sait quoi, d'une grand'mère, et elle va récupérer tout le *frêt* de son père, qui, entre nous soit dit, dans son métier, est voleur comme un rat. Eh bien, mesdames, ce Pascoal était d'accord pour marier sa fille avec Guilherme ; le curé s'est entremis dans l'affaire ; se marier ? Pour lui, pas question. Je l'ai entendu dire avec ces oreilles-là – et, ce disant, le sacristain secouait ses oreilles rouges – qu'il ne se marierait ni avec elle, ni avec une autre ; et que si on l'ennuyait trop pour des histoires d'argent, il s'en irait de Guimarães pour aller à Porto, où, s'il le voulait, il pourrait probablement gagner très bien sa vie à peindre des images pieuses. "Mariez-vous, Monsieur Guilherme, lui ai-je dit, ne soyez pas idiot ; dites-vous bien qu'au jour d'aujourd'hui tu vauds ce que tu as." Il se mettait alors à siffler l'hymne de ces hérétiques qui ont fait la révolution à Porto il y a deux ans. C'est le seul défaut que je lui trouve : il aime ce parti qui fait notre malheur et il s'est mis dans la tête l'idée que les hommes sont tous pareils, et que les gentilshommes sont faits de la même pâte que les manouvriers. Liberté, égalité, constitution libérale, *et coetera*. Avec votre permission, Mesdames, quel âne ! Et c'est dommage qu'il ait ce défaut, parce que, à part ça, c'est un plaisir de le voir discourir ! Il connaît tout sur le bout du doigt comme personne ; il sait tous les événements qui se sont succédé depuis que le monde est monde ; il sait le nom de toutes les dynasties, il sait lire dans les missels, et à Guimarães, il n'y a personne qui connaisse mieux que lui les planètes qui se trouvent dans les calendriers perpétuels. Le malheur, c'est qu'il est bien mélancolique. Il y a des jours où il ne dit mot. Il vient ici, il s'assoit pour peindre des ostensoirs et ne lève pas la tête. Eh bien, Mesdames, si vous voulez que je vous accompagne, je suis à votre

disposition ; mais on ne peut s'y tromper, c'est le n° 2, en bas, à côté de la porte qui donne sur la rue.

— Veux-tu que nous y allions tout de suite, ou est-ce qu'on envoie le commis ? demanda Feliciano à sa fille.

— Puisque nous sommes déjà dans la rue, allons-y, si vous voulez bien, ma mère. S'il pouvait me faire une image de la Santa Teresa de Jesus...

— Il faudrait vraiment qu'il ne le veuille pas, mon enfant, affirma le sacristain. Il peut tout faire. Il a fait une fois mon portrait à l'encre ; mais ce drôle m'a fait un nez retroussé, et même comme ça, ce diable de singe me ressemblait, mis à part le nez. Demandez-lui une image de la sainte, et s'il est d'humeur, il vous la fera.

*

Ramenant leurs décentes mantilles sur leur visage, la mère et la fille se rendirent à la rue do Vale de Donas. En s'approchant de chez Guilherme, Teresa se sentit fort troublée : elle regrettait presque cette entreprise. Elle exprima en balbutiant l'idée de revenir sur ses pas ; mais comme elle voyait sa mère disposée à lui faire plaisir, elle n'insista pas. Elle entra dans la rue, et quand elle vit le n° 2, elle dit d'une voix tremblante :

— C'est ici.

— Tu m'as l'air bien nerveuse ! fit observer sa mère.

— Nerveuse ? Pas du tout, ma mère... Je trouve que c'est bien du tracas.

Feliciano entra dans la cour ; et avec la désinvolture qui sied à l'épouse de Joaquim Pereira, quand elle frappe à la porte d'un humble ouvrier en orfèvrerie, elle donna trois coups sur le panneau de la porte comme si elle les donnait sur le portail d'une ferme.

— Qui est-ce ? demanda Guilherme.

— De bonnes gens, répondit Feliciano.

— On ne dirait pas, murmura-t-il. Soulevez le loquet, et entrez, qui que vous soyez.

Elle tourna la poignée et entra avant sa fille. À ce moment-là, l'artiste se tenait debout, en face d'un chevalet, tournant le dos à la porte. Quand il entendit dire "Vous permettez", il se retourna lentement, comme s'il éprouvait quelque répugnance à abandonner ses pinceaux. Tandis qu'il reconnaissait Teresa de Jesus, Feliciano fixait ses regards sur la peinture et s'écriait :

— Mais c'est le portrait de ma fille ! Oh, Teresa, regarde ton portrait !

Teresa avait posé les yeux sur la toile ; et le peintre, la palette à la main, et ses yeux ravis par l'original, paraissait être devenu muet sous le charme de l'image qu'il renfermait en son âme. Cet imprévu offrait les délices d'un rêve. Feliciano, la seule personne du groupe qui semblait bien réveillée et garder un peu de bon sens, posa coup sur coup quatre questions :

1. Comment avait-il fait le portrait de sa fille sans la voir ? 2. Qui le lui avait commandé ? 3. S'il l'avait fait pour le vendre ? 4. Combien en voulait-il ?

Comme ces questions le ramenaient à la vie assommante et réelle, il reprit courage ; et, posant sa palette, il offrit deux chaises à ces dames, et les pria de l'excuser si, pris à l'improviste, il les recevait en tenue de travail.

— Ça ne fait rien, dit Feliciano, charbonnier est maître chez lui. Eh bien, ce portrait, poursuivit-elle, en laissant retomber sa mantille sur sa taille, ce

portrait, c'est celui de ma Teresa ; il ne lui manque que la parole ; tu ne trouves pas, petite ?

— Oui, il... murmura Teresa.

— Il n'est pas terminé, dit Guilherme.

— Eh bien, je veux l'acheter à n'importe quel prix, insista la mère.

— Il ne vous en coûtera rien, Madame, répliqua l'artiste, si vous me permettez d'avoir le plaisir de vous l'offrir.

— Non, pas question, c'est votre gagne-pain.

— Ce n'est pas mon gagne-pain : je ne suis pas peintre.

— Mais alors, pourquoi avez-vous peint ma fille ? !

— J'ai fait son portrait... parce que... les peintres ont l'habitude, quand ils peignent les sujets des autels, de reproduire les traits les plus beaux qu'ils ont vus et qu'ils n'ont pas oubliés.

Il bredouillait, et Teresa, baissant les yeux, tordait les pointes de son mouchoir.

— Ah ! Ce sont toujours des saintes que vous peignez ? répliqua Feliciano d'une façon assez logique.

— Non, Madame, je n'en ai pas peint.

— Ah non ? ! C'est que ma fille venait vous commander une Santa Teresa de Jesus.

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle, dit-il à Teresa. Je n'aurai aucune peine à copier n'importe quelle image que vous m'indiquerez.

— Merci beaucoup. Mais je ne voudrais pas vous déranger, Monsieur Guilherme.

— Dites donc ! reprenait la mère, en gesticulant. Vous avez fait comme ça le portrait de ma fille, et c'est tout à fait elle ! Les yeux, le nez, la fossette au menton, les cheveux roux ! Mon Dieu ! Et si je ne me trompe, vous n'avez vu ma Teresa qu'une fois...

— Deux, Madame ; l'une dans la sacristie de Notre Dame de Oliveira et l'autre sur le parvis.

— Cela fera demain huit jours, confirma la jeune fille.

— Mon homme a raison quand il dit que vous avez de la tête ! reprit la mère. Enfin, je veux ce portrait pour le pendre dans ma chambre. Si mon Joaquim le voit, il est capable de donner pour lui une pièce d'or ! C'est comme je vous le dis.

Teresa eut un geste d'impatience et de dégoût. Guilherme la comprit ; et dans son for intérieur, il l'adora et la plaignit.

— Je vous ai déjà dit, Madame, répéta-t-il en souriant aimablement, que j'aurai très bientôt le plaisir de vous remettre le portrait de votre fille, puisque vous me faite le plaisir, Madame, de l'accepter.

— Eh bien alors, nous sommes d'accord, conclut l'épouse du corroyeur, et elle poursuivit : je ne vous ai pas encore dit toutes les raisons de ma visite. Je vous apporte un peu d'argent vieilli, pour voir si vous pourriez en tirer une paire de jolis chandeliers pour mon oratoire.

— Ce n'est pas mon rayon ; mais je me charge de les faire fabriquer, et j'espère qu'ils seront à votre goût, Madame.

— Je n'ai pas pesé l'argent, fit-elle magnanimement observer.

— Et ce n'était pas nécessaire... Je fais confiance aux ouvriers de mon père, qui est un orfèvre pauvre, Madame. Il suffira que je vous dise que mon père travaille depuis quarante ans et que c'est un orfèvre pauvre.

— C'est le Démon qui est pauvre, Dieu me pardonne ! corrigea-t-elle. Qui possède la Grâce de Dieu n'est pas pauvre. Personne n'est pauvre si ce n'est de sens. Ah ! C'est l'heure, Teresa, rentrons chez nous ; ton père, sur le coup de midi, veut voir son déjeuner sur la table.

Et, après avoir parcouru du regard les murs de la chambre, elle s'écria :

— Tant de tableaux ! Je peux regarder ? C'est si joli !

Tandis qu'elle s'approchait des toiles et faisait des réflexions plus ou moins sottes, Teresa qui ne l'avait pas suivie, regardait Guilherme bien en face, et il la contemplait avec une pénétrante attention dont je ne saurais dire si c'était celle de l'artiste ou de l'amoureux. Ce que je sais, c'est qu'il prit brusquement son pinceau et qu'il retoucha sur le portrait les ombres qui ourlaient les paupières, jetant tour à tour ses regards avides sur l'original et sur la copie. Teresa de Jesus, ne parvenant pas alors à détourner son regard, devint franchement écarlate comme si les yeux de son portraitiste faisait monter à son visage l'ardeur des premiers baisers.

La mère, tournant la tête pour inviter sa fille à venir voir quelque chose, remarqua ce muet colloque et trouva sa fille si rouge que, si le peintre n'avait pas été distrait et absorbé dans les retouches à sa peinture, elle eût cru qu'il avait glissé à la jeune fille certaines de ces expressions exaltantes que son Joaquim lui sortait à seize ans.

L'objet que Feliciano voulait montrer à sa fille était, disait-elle :

— Un enfant Jésus charpentier avec deux anges à ses pieds, l'un en train de rire et l'autre de pleurer.

Guilherme Nogueira sourit, mais n'expliqua pas le tableau. Les épouses des tanneurs de Guimarães étaient toutes, en 1822, et c'est tout à leur honneur, comme la vieille de la *Função* (des *Noces*), de Nicolau Torentino, laquelle

Mettant la main à contre-jour
Et croyant voir dans cette rue
L'image de Saint Sebastien,
À la statue de Vénus nue
Fait sa génuflexion et sa prière.

Le tableau était une gravure précieuse et rare de Bartolozzi, copie d'un tableau du Corrège, avec cette légende : *Cupid making his bow*. Cela représente le dieu de Cythère en train de fabriquer son arc et sur l'escabeau à ses pieds deux amours ailés dont l'un cajole en riant l'autre qui pleure. Superbe allégorie ! Cupidon prépare avec un sourire cyniquement divin l'instrument du rire et des larmes !

Teresa fit observer à sa mère que l'enfant Jésus ne se peint pas avec des ailes.

— Alors, qui c'est ! demanda Feliciano.

Teresa savait bien qui c'était. Sa maîtresse lui avait appris à broder en noir des cupidons au visage carré, aux jambes grasses, et aux ailes de papillon. Sa cuisinière possédait également deux mouchoirs blancs, avec un cupidon de soie noire au centre et quatre cœurs percés d'une flèche dans les coins ; et l'innocente jeune fille savait parfaitement que ces présents allégoriques étaient les gages de tendresse d'un adjudant. Elle le savait, et ne répondit pas ; mais, comme Feliciano voulait à toute force croquer ce fruit défendu

des beaux-arts et allait inviter l'orfèvre à trancher le différend, sa fille la tira par la pointe de sa mantille et lui dit tout bas :

— Ne le lui demande pas.

Sa mère la fixa, le sourcil froncé par la méfiance, et ne lui dit plus rien à ce sujet.

— Allons-y, il se fait tard, allons-y ! dit-elle, fort intriguée. Au revoir, Monsieur Guilherme, à la prochaine fois. N'oubliez pas les chandeliers, ni le portrait.

Et, au moment de prendre congé, il se produisit une scène d'une innocence pastorale digne des demoiselles de Gessner. Teresa de Jesus laissa partir sa mère en avant et tira une fleur d'un bouquet qui était placé dans un vase japonais, sur une table, à côté de la porte ; et paracheva du même coup l'extase de Guilherme avec un joli sourire en coin comme celui du *Cupidon* du Corrège.

Un romancier à cheval sur les principes ne manquerait pas cette occasion de dire que dans cette fleur il se cachait une vipère ; et, s'il savait le latin, il s'écrierait *latet anguis*. Pour moi, je connais des cas tellement plus condamnables, que des gestes aussi naïfs m'inspireraient le désir de les décrire comme des scènes propres à compléter le livre ascétique des *Mulheres da Biblia*.

Cette affaire de fleur, en ces temps-là, et à Guimarães, eût été considérée comme "de la débauche" si on l'avait apprise sur la place do Toural, où l'on parlait alors le portugais comme on l'écrit aujourd'hui au Chiado. Une jeune fille convaincue d'une telle inconduite eût été perdue de réputation et placée dans un de ces asiles de repenties qu'étaient alors les monastères. Eh bien ! La gravité du crime nous donne la mesure de cet amour ! Et moi, à la lumière de 1877, je ne connais rien de plus puéril, de plus attendrissant, de plus idyllique. Cela revient à remercier pour un portrait et une passion en emportant une petite fleur en échange d'un cœur qu'on laisse. C'est vraiment mignon ! Si l'on n'a pas assez de sensibilité pour comprendre cela, il ne faut pas lire de romans comme celui-ci ; s'entendre avec mon illustre ami M. Ferreira Lapa et lui demander de nous instruire sur les meilleurs engrais, afin que notre esprit ne quitte pas ce monde sans un peu de culture.

*

Joaquim Pereira se mit à table, mais il lui fallut du vin pour faire passer la nourriture, quand sa femme lui eut conté avec tout l'enthousiasme d'une mère que l'orfèvre avait fait le portrait de Teresa.

— Qui diable a pu lui faire cette commande ? demandait-il. Je veux savoir à quoi rime cet intérêt pour ma fille ! Si je le vois à la maison avec le portrait, je le lui flanque à la figure. Je ne veux pas de portraits ; je ne donnerai pas un sou pour celui-là. Quel cornichon ! Faut croire que ce barbouilleur n'a rien à faire. C'est pour ça que son père se brosse le ventre ! Tu ne remettras plus le pied dehors que je ne vienne avec toi ! vociféra-t-il, se tournant vers sa fille en essuyant avec une serviette son menton tout trempé par le vin du pichet. Si je ne t'avais pas amenée à Notre Dame da Oliveira, ce loqueteux ne t'aurait pas vue...

— Et qu'est-ce que ça peut faire qu'il m'ait vue ? interrompit Teresa avec les yeux embrasés et le sourcil en bataille. Des fois qu'il m'aurait mordue !

— Ce n'est pas la peine de noyer le poisson, Teresa ! répliqua son père. Ta tête bat la campagne. Tu nous couves une grosse bêtise. Gare à toi !

— Allons, allons ! coupa son épouse. Toi aussi, avec ton caractère, il faut une patience de sainte pour te supporter. Qu'est-ce qu'elle a fait de mal, ta fille, d'après toi ? Cet homme a dit que les peintres ont l'habitude de faire comme ça.

— Comme ça, quoi ? gueula Joaquim.

— Comment il a dit ? demanda Feliciano à sa fille.

— Qu'est-ce que j'en sais... répondit la jeune fille rudement.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? insista son père. Je veux savoir ce qu'il a dit, sinon je fais un malheur ! et il tapait sur la table, en faisant danser les assiettes et le pichet.

— Il a dit que les peintres, je crois que c'est comme ça qu'il a dit, quand ils voyaient de jolies filles...

— Quoi ? ! fit-il en écarquillant les yeux, quand ils voyaient de jolies filles...

— Ils les prenaient pour modèles pour faire leurs saintes, expliqua la pauvre Feliciano, tandis que sa fille essuyait ses yeux baignés de larmes.

— Eh bien, qu'il aille peindre des saintes chez le Diable, ce coquin ! cria le corroyeur. Je ne veux pas voir ma fille peinte sur des panneaux ! Et, en se tournant vers son épouse avec un sourire assombri par ses dents et par sa rage, il gronda : Tu es une bête ! Tu ne comprends rien ! Tu n'as pas encore vu que ce vaurien veut faire la cour à ta fille !

— Ange béni ! Oh, méchante langue ! Tais-toi, tu es en train d'envoyer ton âme en enfer ! Ça m'étonnerait, un pauvre homme qui ne pense qu'à son travail ; à preuve que le sacristain m'a dit qu'il ne voulait pas entendre parler de femmes...

— Et pourquoi es-tu allée demander cela au sacristain ? Qu'est-ce que ça peut te faire si...

— Nous en avons parlé parce qu'il ne veut pas se marier avec l'Emilia de Pascoal.

— Et tu y crois ! Lui, qui ne possède rien, il n'a pas voulu se marier avec une fille qui va avoir ses dix ou douze mille cruzados, et plutôt plus que moins ! Tu es vraiment bouchée, Feliciano.

— C'est ce que le sacristain a raconté... Et tu veux savoir, Joaquim ? rétorqua fermement son épouse offensée. Occupe-toi de tes cuves, ce qui est un travail à ta portée, et laisse-nous en paix et en repos. Et ne viens pas te plaindre si ta fille se réfugie au couvent... Mais je te préviens, je n'arriverai plus à te supporter. Je prends mes cliques et mes claques, et je vais où elle va.

— Alors, tu trouves ça convenable, rétorqua-t-il douché par l'aplomb de cette menace, tu trouves ça convenable que l'orfèvre fasse la cour à ta fille ?

— Et voilà que ça repart : je t'ai déjà dit que l'orfèvre ne courtise pas ta fille, et qu'elle s'intéresse à lui autant qu'au lieutenant à la taille fine qui la courtisait d'après toi ; et tu en faisais tout un esclandre, même que tu voulais le faire rosser. Si tu veux mon avis, occupe-toi de tes cuirs, et ne te mêle pas de ces affaires. Je suis là pour ça. Ne pleure pas, Teresa. Mange un peu de marmelade ma fille. Tu jeûnes, et ce n'est pas carême. Allez mange, petite.

— Je n'y arrive pas, sanglota-t-elle encore plus ulcérée par les cajoleries, ce que je veux, c'est partir pour le couvent, aussi tôt que possible.

— Tu vois ce que tu as fait ? disait la mère en se tournant vers son mari. Tu vois ? Tu peux être content de toi ! Je n'ai que cette fille... et ce maudit bonhomme veut me l'achever ! Et elle se mit à pleurer à grand bruit.

Là-dessus, on entendit un gémissement et des sanglots à côté. C'était la cuisinière qui y allait de ses pleurs chargés d'accents consternés, le tout produisant une lugubre cacophonie qui épouvanta Joaquim Pereira. Son chagrin devait être effréné, comme la colère des blasphémateurs, quand il se leva tout à coup, et descendit dans le magasin, en vociférant :

— Qu'ils aillent au Diable !

*

La bonne, qui pleurait, avait le même âge que la jeune fille, l'amour de son adjudant la rendait sensible et son cœur en proie à de tendres défaillances portée à compatir. À de nombreuses reprises, en confiant ses tourments amoureux à sa maîtresse, elle lui disait de ne jamais aimer, parce que, si l'amour offrait de bons moments, il en comportait d'autres épouvantables. Et elle évoquait alors devant elle les mystères de la passion, l'enfer de la jalousie et l'ingratitude des hommes. Et pour illustrer ces tristes considérations, elle disait qu'elle avait pris son adjudant la main dans le sac, en train de bavarder, dans la rue de Carrapatoso, avec la bonne attachée aux demoiselles du Cano. Et elle essuyait deux larmes à son tablier, dans lequel elle se mouchait par la même occasion.

Quand le patron fut descendu dans le magasin en pestant, Caetana entra dans la salle à manger pour unir ses pleurs à ceux de la famille. La jeune fille lui conta l'affaire du portrait, la mère ajoutait quelques détails, et la bonne, accroupie entre les deux, ouvrait tantôt la bouche en hochant la tête, et tantôt se signait et joignait les mains en prenant des airs désolés.

— Et le portrait, ma mère ? demanda Teresa. On ne peut pas le prendre, parce que le père est capable de le lacerer.

— C'est vrai, ça, c'est vrai... acquiesça Feliciano. Ça me fait bien de la peine, mon enfant ; mais je ne le veux pas ici. Il faut lui faire dire de ne pas l'envoyer.

— Je vais y aller, moi, dit Caetana.

— Il n'y a que toi pour y aller, dit la patronne. Demain, quand tu iras faire les courses, vas-y de ma part, et dis-lui de ne pas envoyer le portrait de la petite, parce qu'il y a eu une scène ici à la maison à cause de ça.

— Ne le dis pas comme ça, corrigea Teresa. Le mieux sera de lui dire qu'il connaîtra la raison plus tard... Cela ne ferait pas bon effet de lui parler de la scène qu'il y a eu ici. Guilherme va supposer que mon père est une brute.

— C'est votre père, dit Caetana, mais que le Diable l'emporte, Mademoiselle ! Il a dit des choses, on aurait cru qu'il avait un coup dans le nez !

— Comment ? s'écria Feliciano, choquée, vous manquez de respect à votre patron ? Pas question de prendre ici de ces libertés ! Tu pourrais bien te faire renvoyer.

— Pardonnez-moi, Madame ! J'ai dit ça parce que j'ai de la peine pour la demoiselle et aussi pour vous.

— Je veux bien ; mais on ne dit pas que son patron a un coup dans le nez, compris ? Eh bien, va me faire du thé, je ne me sens pas bien. Vous allez m'achever ! Il ne manquait plus que ce chien teigneux d'orfèvre pour me faire souffrir !... C'est le Diable qui manigance tout ça.

*

En revenant le soir, Joaquim Pereira se revancha sur le souper et se retira dans la chambre à coucher avec son épouse. Là, il fixa sur sa tête un mouchoir de coton, croisa comme un Abencérage ses jambes sur son matelas mollet et tira de sa poitrine, avec des rots de morue à l'ail, les paroles suivantes :

— Il faut marier la gamine avec l'oncle Manuel de Porto.

— J'aimerais bien. Ce serait une chance si elle voulait, dit Feliciano en épuçant un bas.

— Tu sais ce que j'ai fait cet après-midi ? Je suis allé trouver le confesseur de la petite pour qu'il l'oblige à se marier avec son oncle. Et tu sais ce que ce panier percé de moineillon est allé me répondre ? Qu'il ne se mêlait pas de ces manigances, que personne n'avait le droit de conseiller à une jeune fille de se marier avec un vieux, qu'il n'en peut rien sortir de bon *et coetera*. Un bon apôtre, ce moine, tu ne trouves pas ? Et toi qui lui envoies tous les mois du pineau et des pâtés ! Si la gamine lui disait qu'elle veut se marier avec un morveux bien fripon, alors là, ce serait autre chose... Il n'y a plus de religion ! On ne craint plus Dieu. Je ne veux plus que Teresa se confesse au franciscain, tu m'entends ?

— Le petit moine est un bon moine ! protesta l'épouse insecticide. Pour être juste, le mariage de notre fille, qui est une beauté, avec ton frère, ça fait drôle. Tu ne vois pas qu'elle aille faire des siennes avec les hommes à Porto ?

— Comment ça ? Faire des siennes ? se récria Joaquim, en se retournant sur le lit. Faire des siennes avec les hommes, elle ! Mon frère lui crèverait le ventre de deux bons coups de pied. Vraiment, tu rêves ! Tu ne sais pas les tripes qu'il a. Sa première femme, il lui a fait la peau avec une barre, à cause d'un commis. Il l'a moulue, et elle... elle est tombée raide.

— Tu ne m'en as jamais parlé ! dit Feliciano, épouvantée.

— Eh bien, tu le sais, maintenant.

— Et tu crois que je vais donner ma fille à cet Hérode ! Doux Jésus ! Qu'il aille se marier avec le Diable et que celui-ci l'emporte, Dieu me pardonne !

— C'en est fait de ma vie, elles ne savent plus quoi inventer ! répliqua le mari furieux. Si tu viens m'engueuler jusque dans mon lit, va te coucher avec ta fille, et laisse-moi tranquille.

Et il se grattait frénétiquement les jambes, comme si son sang irrité lui donnait de l'urticaire.

— Pas besoin de me le dire deux fois, je plie bagage et tout de suite, dit-elle brusquement ; et ramassant sur le plancher son paquet de vêtements avec son jupon, elle s'empressa de sortir en faisant rudement claquer les talons de ses mules.

Quand elle entra dans la chambre de sa fille, Caetana s'y trouvait encore.

— Je ne peux pas le souffrir, dit l'épouse expulsée, en jetant son paquet sur un coffre. Et je viens dormir avec toi... Tu étais en train d'écrire ? demanda-t-elle, avisant sur la table un encrier de corne débouché avec la plume de canard à côté.

— C'est Caetana qui m'a demandé d'écrire une lettre à sa mère pour qu'elle vienne la chercher à Noël.

Feliciano raconta à sa fille l'ignoble assassinat de la femme de l'oncle à cause d'un commis. Elle révélait de la sorte un adultère à Teresa et faisait lever dans son âme virginale la compréhension de la faute et du châtimement. L'image truculente de l'oncle Manuel de Porto lui apparut en rêve, et le tendre sourire de Guilherme lui apparut quand elle s'éveilla, tout égayée par un vol d'hirondelles qui gazouillait sur l'avancée du toit.

*

Le lendemain, quand l'artiste ouvrit la porte de son atelier, Caetana l'attendait déjà dans la cour. Elle dit qu'elle était la bonne de Mlle Teresinha de Jesus.

— Ah ! Vous venez chercher le portrait ? demanda-t-il, craignant qu'on ne lui donnât pas le temps d'en faire une copie.

— Pas du tout, je ne viens pas pour ça, et elle lui remit une lettre. C'est la demoiselle qui vous envoie ça.

L'orfèvre déchira le papier autour du cachet de cire rouge qui mesurait un demi-pouce et lut ceci, qui n'est pas transcrit dans son orthographe originelle :

Mon portrait, laissez-le là où il est pour ne pas m'oublier. J'ai très envie d'avoir le vôtre pour vous voir à chaque heure, et mourir en le serrant contre mon cœur. J'espère vous voir dimanche à la messe des carmélites. Je vais à l'autel de São Francisco. Celle que la mort seule empêchera de vous aimer. — T.

Ce n'est pas le style des filles qui ravissent les âmes sensibles. Un cœur en fleur est charmé par les fautes de grammaire de la femme adorée. Les hommes qui se régalaient de rhétorique, et préférèrent une ingénieuse métaphore à une sottise ingénue, sont ceux qui ont du vert-de-gris dans le cœur à la suite des oxydations, de la rouille qu'y ont déposées les larmes des premières passions. C'était la première fois que Guilherme recevait un billet doux, et il déchiffrait chaque lettre avec la même adoration que Moïse quand il lisait les Tables de la Loi. Il voulait répondre tout de suite ; mais il se sentait engourdi ; parce que ces joies inattendues nous frappent de stupeur. Caetana, appuyée à l'encadrement de la porte, ni tout à fait dehors, ni tout à fait à l'intérieur du cabinet, se faisait un devoir de n'être qu'à moitié en compagnie d'un garçon ; c'était une règle qu'elle s'était fixée pour elle-même et à cause de la foi qu'elle avait jurée à l'adjudant. Guilherme la pria d'entrer et de s'asseoir. Elle répondit qu'elle était très bien comme ça et qu'elle ne pouvait s'attarder parce qu'elle devait rapporter le pain pour le déjeuner de ses maîtres.

— Si vous voulez répondre à cette lettre, répondez-y, dit-elle, je vais faire mes courses et je reviens tout de suite.

Elle partit ; et, pendant ce temps, Guilherme écrivit des choses que je n'ai pas vues et que je ne serais pas capable à présent d'imaginer. Cette lettre devait être l'aube qui précède l'aurore en juin : des fleurs, des arômes, des gazouillements, des murmures, de la brise. La brise est venue après, je m'en

souviens, à présent : les poètes portugais se sont mis à l'exhaler quand Garrett la ramena de France en 1832. Avant, l'on employait le vocabulaire nautique. Ce sont les romantiques qui ont exploré tous les éléments pour les mettre au service des dames et pour leur rendre hommage. C'est pour cela qu'il est peut-être impossible de composer avec des phrases de 1822 une lettre d'amour telle que pouvait l'écrire le sentimental Guilherme à la fille de Joaquim Pereira.

Quoi qu'il en soit, il y eut un échange de correspondance tous les trois jours ; et, au bout de trois semaines, Teresa de Jesus lui écrivait, affolée : elle lui racontait que son père s'obstinait à vouloir la marier à l'oncle Manuel.

Guilherme avait confié au chanoine, son seul parent et son seul ami, l'histoire de son cœur, depuis qu'il avait commencé à faire de mémoire le portrait de la merveilleuse jeune fille. Le Père Noberto de Araujo avait assisté à la miraculeuse apparition de Teresa sur la toile et il se disait que l'amour produisait des choses sublimes et des choses infâmes. Il mettait au nombre des sublimes le portrait et des infâmes les écarts érotiques de ses collègues. Il connaissait les lettres de Teresa et il était sûr que les intentions de son neveu étaient honnêtes. L'orfèvre ne voulait pas entendre parler de la fortune de sa fiancée ; selon l'écclésiastique, cependant, la dot ne gâtait pas ses autres remarquables qualités. Il lui avait dit qu'une fois mûris les fruits de l'amour, et les amoureux assurés de leur inclination réciproque, il irait lui-même la demander à Joaquim Pereira. Après avoir pris connaissance de la dernière lettre de Teresa, le chanoine, pressé par son neveu, alla trouver le tanneur dans sa fabrique, demanda à lui parler seul à seul dans son bureau et se lança dans un préambule trop long et trop profond pour l'entendement de son auditeur. Quand il se décida à en venir au fait, le tanneur, qui avait compris, l'interrompit dans un accès de violente colère :

— Eh bien, Monsieur le Chanoine, je n'ai qu'une chose à vous dire ! Zut ! Adieu, mon ami, la conversation est terminée. Et il lui tourna le dos.

— Qu'est ce que cette réponse, Monsieur Joaquim ? ! dit le prébendier. Est-ce que ce sont des manières ? Vous croyez que vous vous adressez à quelque pauvre hère ? Dites-vous bien que je suis le chanoine Araujo. On ne plaisante pas avec moi.

— Ni avec moi ! s'écria le tanneur avec un froncement de sourcil démocratique annonçant les grands airs que se donnent au jour d'aujourd'hui les tanneurs de Guimarães. Qu'est-ce que vous voulez donc ? Vous venez me voir pour une telle bêtise, et vous voudriez que j'y mette les formes, hein ? Vous croyiez donc que je travaille ici depuis quarante ans afin de gagner de l'argent pour ce fameux orfèvre ? Et, se croisant les bras, il continua en gonflant sa poitrine et en secouant sa tête : Écoutez-moi bien, Monsieur ! Un père a une fille, qui aura une bonne dot pour le mari que son père lui donnera ; mais un dadais d'ouvrier orfèvre veut lui prendre la fille et l'argent ; et allons-y ! le père prend sa fille et quarante ans de son travail et lui remet le tout : "Voici pour toi, gros cornichon, prends ma fille et mon argent ! Dépense-le comme tu voudras !" Qu'est-ce que vous en dites ? Que cela va de soi ? !

L'indignation le faisait suffoquer, et l'aurait étouffé, s'il ne s'était soulagé avec des phrases qui n'appartenaient pas au répertoire des pères de comédies, mais exprimaient les droits naturels et indiscutables des pères frustes comme des pères instruits.

Le Père Norberto bredouilla des paroles que le fabricant n'entendit pas, parce que, pris d'une frénétique agitation, tout en soufflant et en se grattant la tête de ses deux mains, il marchait de long en large dans son bureau.

Tout à coup, il s'arrêta, darda sur le chanoine un regard chargé de menaces et s'écria :

— Si je vois ce coquin rôder autour de ma porte, je prends mon gourdin pour aller lui mettre les côtes en bouillie.

— Vous ne feriez pas ça, Monsieur Joaquim ! répliqua le chanoine en éclatant d'un rire moqueur. La prison n'est pas faite pour les chiens.

— Je ne le ferais pas ? Eh bien, dites-lui qu'il vienne un peu s'y frotter ! rugit le progéniteur de Teresa. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire : Dehors !

— Je m'en vais, dit le prêtre pour finir, nous en reparlerons.

Le chanoine était ulcéré, il essuyait les gouttes de sueur qui emperlaient son visage empourpré. Il entra dans la chambre de Guilherme tout essoufflé et, luttant contre la dyspnée, il lui tint ce discours entrecoupé de pauses :

— Cet animal a fait un boucan du diable. Il ne te donne pas sa fille et dit qu'il te rosse, si tu traînes dans les environs. On aurait dit un énergumène ; tu n'imagines pas. Il mugissait comme un bœuf, et faisait des grimaces épouvantables. C'est la plus méchante espèce de canaille que j'aie jamais vue. Je m'attendais à trouver de la résistance : je comptais discuter avec lui, et finir par l'ébranler ; mais il ne m'a pas donné l'occasion de le raisonner. Il a tout de suite pris la mouche de sorte que moi, si je ne portais pas cette tonsure et cet habit, je lui aurais répondu avec deux bonnes claques quand il m'a jeté dehors.

— À quel affront je vous ai exposé, mon oncle ! dit Guilherme avec un geste désolé. Et qu'est-ce qu'il va faire maintenant à sa fille ?

— C'est à cela que j'étais en train de réfléchir ; mais les choses en sont arrivées à ce point qu'il ne suffit pas de demi-mesures. Il faut prendre le taureau par les cornes et y aller franchement, ou renoncer au mariage. Tu veux te marier ou tu y renonces ?

— Si cela doit vous faire encore essuyer des déboires, mon oncle, je renoncerai ; mais j'en mourrai de chagrin.

— Les déboires que je devais avoir, je les ai eus. J'ai été gravement offensé dans ma personne et dans ma dignité. J'allais lui demander sa fille pour toi, qui es un garçon honnête ; et il m'a repoussé comme si j'étais allé lui proposer une infamie. Si ce sauvage m'avait, en termes habiles, répondu non, je respecterais son droit, et je te dirais de le respecter toi aussi ; mais au moment précis où il nous a insultés tous deux, j'ai juré que tu te marierais avec Teresa, si elle ne revenait pas sur sa parole. Il ne reste plus qu'à prendre une décision.

— Vous l'avez déjà prise, mon oncle. S'il ne lui donne rien, tant pis, je travaillerai deux fois plus pour subvenir à nos besoins.

— Et s'il te manque quelque chose, tu peux compter sur moi ; mais il faut vous enfuir parce que la jeune fille est mineure, et que les lois sont rigoureuses contre les ravisseurs. Tu as de la famille à Zarza, en Espagne : c'est mon frère Pedro qui s'est marié là-bas, et vit dans l'aisance. Vous partirez après avoir reçu les sacrements ; on ne peut faire autrement ; ma conscience sera tranquille pour tout ce qui touche à la légitimité de cette union ; les scrupules en matière de sacrements, je les abjure. Il me suffit qu'un curé vous marie clandestinement. Puis, vous passerez la frontière

pour vous retrouver en Estrémadure Espagnole. Là, avec les moyens que je te fournirai et l'habileté que tu as, tu peux ouvrir une boutique d'orfèvrerie et vivre confortablement de ton métier, jusqu'à ce que ton beau-père se fasse une raison. C'est ça ou rien.

— Qu'il en soit ainsi ! dit Guilherme sans cette véhémence propre aux cœurs transportés.

Il regarda autour de lui d'un air accablé. Il semblait déjà regretter son atelier, les ustensiles dont il se servait aux heures sereines où il travaillait. Il regarda les tableaux, et s'attarda à contempler le portrait de Teresa. Il n'arrivait pas à s'enflammer et à se convaincre que la jeune fille méritait qu'il se privât de la quiétude d'un artiste sans ambition et s'exposât aux hasards des errances et de l'exil. Cette hostilité lui inspirait une douloureuse perplexité, ce n'était pas que son amour fût trop faible. C'était son habitude de vivre seul, son inspiration, la formidable rivale, et la pire, des femmes les plus adorées.

Il faut croire que le chanoine pour sa part n'avait pas l'expérience de ces luttes intérieures. Il s'étonna de cette froideur, et il lui demanda s'il était triste à l'idée de s'enfuir.

— Triste... Oui. Il m'en coûte de quitter mon père, que je ne reverrai plus. J'ai passé presque toute ma vie dans cette chambre. Tout cela me fait... de la peine...

— Eh bien, Guilherme, reste ici, trancha le chanoine, j'ai cru que tu aimais passionnément Teresa, c'est pour ça que je t'ai proposé de t'aider. N'en parlons plus. Si tu peux être heureux sans elle...

— Heureux !... Ni avec elle, ni sans elle, mon oncle.

— Elle est bien bonne ! Allez donc comprendre un tel extravagant ! Pas plus tard que ce matin, tu me parlais de mourir pour elle... Quelles contradictions, quelle incohérence !

— Écoutez, mon oncle, je ne me dédis pas... Je suis capable de mourir pour elle... mais je ne désire pas la vie qu'elle peut m'offrir si je lui sacrifie mon père et ma modeste pauvreté dans cet atelier.

— Bien, fit le chanoine, moins enchanté par l'amour filial du garçon que surpris de sa versatilité. N'en parlons plus. Tu serais d'accord pour te marier, si ta fiancée venait directement, avec la bénédiction de son père, de l'église jusqu'ici, avec sa dot...

— Ne me dites pas cela ! dit Guilherme en l'interrompant. J'éprouverais moins de peine à abandonner mon père et à m'exiler si elle était aussi pauvre que moi. Personne ne s'enfuit avec les femmes pauvres... Tout le monde dira que j'ai enlevé une jeune fille comme qui volerait un héritage probable...

À ce moment, on frappa à la porte à coups redoublés et l'on appela Guilherme. C'était la bonne de Teresa de Jesus. Caetana, essoufflée, chancela quand elle vit le chanoine.

— Vous pouvez parler, dit Guilherme.

— La demoiselle n'a pu vous écrire et elle vous fait dire que son père lui a donné l'ordre de se trouver dès après-demain prête à partir pour Porto. À mon avis, il va la mettre au couvent ou la marier avec ce monstre de vieillard. Mme Feliciano pleure et le patron gueule tout ce qu'il sait et fait un tapage dans la maison que c'en est une horreur à tomber raide ! Le demoiselle a déjà dit qu'elle se tuera si son père l'emmène. Ah ! C'est vraiment un enfer dans la maison ! Bon sang !

Guilherme regarda le prêtre. Le chanoine haussa les épaules, fit la moue, ouvrit grand les yeux et dit :

— Je ne dis rien... Je m'en lave les mains. Et il fit le geste de Pilate.

Guilherme, qui ne voulait pas parler de ce nouvel épisode devant Caetana, lui dit de venir l'après-midi raconter ce qui se serait passé, et qu'elle aurait alors une lettre pour la demoiselle.

— Écrivez-lui au moins deux mots pour la rassurer, Monsieur Guilherme... demanda la bonne.

L'artiste s'assit à sa table, prit sa plume et, de sa main tremblante et froide, il écrivit :

Teresa : compte sur mon amour et sur ma vie. Si tu es malheureuse à cause de moi, je mourrai.

Il montra son billet au chanoine qui lui fit observer :

— Fais attention à ce que tu fais, Guilherme !... Et si elle allait franchir ta porte ?

— C'est ce qu'elle veut faire ! affirma Caetana. Elle m'a déjà dit que demain, elle s'enfuira dès qu'il fera nuit. Vous pouvez en être sûr, Monsieur, elle est capable, sinon, de prendre de la mort-aux-rats.

Guilherme prit son front entre ses mains, courba la tête et murmura :

— Quel malheur ! Puis il se leva d'un coup et dit résolument à la bonne : remettez-lui cette lettre et venez me dire dès que possible ce qu'elle compte faire.

La bonne aux anges prit ses jupes dans ses mains et partit au galop ; mais, rencontrant l'adjudant, elle posa sa main sur sa taille, avança son pied sur le côté pour découvrir sa mule jaune, se mit à mordiller la pointe de son mouchoir bleu, puis commença à parler amour et jalousie à cause de la bonne attachée au service des dames du Cano. Et, pour mieux confondre son ingrat amant avec un exemple d'amour profond, elle lui raconta que sa patronne allait s'enfuir pour rejoindre l'orfèvre et qu'il éprouvait pour elle de tels sentiments qu'il lui avait même écrit pour lui dire de se tailler. Et elle lui montra la lettre fermée.

— Le beau miracle ! dit l'adjudant. Je ne demanderais pas mieux si les jeunes filles qui sont pleines aux as voulaient s'enfuir avec moi ! On dirait que l'orfèvre a attrapé la poulette, hein ? Quel fier coquin ! Il a gagné le gros lot, il n'y a pas à dire. Le vieux va gueuler un bon coup quand il saura que la petite a fichu le camp.

*

Pendant ce temps, le chanoine disait à Guilherme :

— Si elle s'enfuit, elle ne peut entrer dans cette maison sans être ton épouse. Toutes les passions qui se fondent sur de nobles principes doivent être consacrées par des cérémonies religieuses. Le monde peut crier ; mais il faut que la passion soit purifiée. Dieu se trouve dans notre conscience. Je joue un rôle dans cette scène ; et j'entends la quitter d'une manière qui convienne à mes fonctions sacerdotales. Pour commencer, je vais prévenir ma sœur que Teresa de Jesus ira chez elle. Je vais ensuite écrire au curé de Ronfe pour qu'il vous donne sa bénédiction. Je ne puis m'empêcher de

penser qu'en apprenant que vous êtes légalement mariés, Joaquim Pereira n'entamera pas de poursuites contre toi, et qu'en fin de compte tu resteras à Guimarães, avec ta famille, et qu'aujourd'hui ou demain, tu feras la paix avec ton beau-père, et que tu te retrouveras riche et heureux, que tu travailleras quand tu voudras pour te distraire, et que, quelle que soit la pièce que tu voudras vendre, on te la paiera au prix que tu fixeras. Prends courage, mon garçon ! On dirait que tu n'as pas le sang bouillant de tes vingt ans ! Vois comme elle nous regarde et avec quelle tendresse et quelle passion ! Et il pointait sa canne sur le portrait.

*

Le chanoine sortit et Guilherme monta à la chambre de son père, qui était malade.

— Il y a si longtemps que tu n'es pas venu me voir, Guilherme ! dit le vieillard. Est-ce que le chanoine était avec toi ?... On dirait que tu pleures ? Qu'est-ce que tu as, mon fils ?... C'est ce portrait ! Tout le monde aime, tout le monde a sa période de folie, mais... l'amour qui rend triste... Il aurait mieux valu que tu ne le rencontres pas, mon fils... Je t'ai connu plus gai, avant, tu te promenais, tu étais heureux de travailler... Et puis, à partir du moment où tu as commencé à lui écrire, tu es tombé dans un abattement qui ne convient pas à ton âge ; et je pense que tu finiras par avoir de gros ennuis. Son père ne te la donnera sûrement pas, et je suis convaincu que mon fils est incapable de se marier avec une jeune fille contre la volonté de son père...

Guilherme, le visage baigné de larmes, prit la main du vieillard, il la baisa et, se penchant sur sa poitrine, il lui dit, en sanglotant :

— Je vais tout vous avouer, mon père...

Il lui rapporta tout ce qui s'était passé ce jour-là, depuis la démarche du chanoine chez Joaquim Pereira jusqu'au billet qu'il avait envoyé à Teresa de Jesus. Son père l'écouta, et murmura d'une voix sereine, mais le cœur percé :

— Je ne te maudis pas ; pour ton malheur, il te suffira de la haine du monde. Tu aurais dû me dire à moi ce que tu as dit au Père Norberto. Il t'a mal conseillé, parce qu'il ne s'est pas bien conduit dans sa jeunesse, et qu'il n'a pas payé le mal qu'il a fait. Tu aurais dû consulter ceux qui sont tombés dans les fondrières des chemins mal famés. Tu aurais dû consulter ton père, qui jusqu'à vingt-cinq ans, a gaspillé sa santé et ses biens ; plus tard, il a fait pénitence en travaillant et en restant pauvre ; et à quarante ans, j'ai mérité que Dieu me donne ta mère ; et quand elle m'a quitté en te laissant entre mes mains, je lui ai demandé qu'il te fasse hériter de son bon cœur. Ne pleure pas, maintenant, ça n'arrangera rien. Demande à Dieu de te donner du courage pour quand tu connaîtras de grosses difficultés.

Il reprit un moment son souffle avant de poursuivre :

— Tu devrais écrire à cette imprudente jeune fille pour lui demander de ne pas s'enfuir de chez elle. Si tu es capable de le faire, tu es un honnête homme. Si elle doit se fâcher avec toi pour cette raison, ta conscience te dédommagera. Tu peux faire cela ?

— Je peux le faire, mon père, dit bravement Guilherme.

— Eh bien, sois béni ! Et si tu as besoin de te distraire, pour oublier, il y a dans le petit tiroir de ce casier vingt pièces, va à la capitale, il y a beaucoup de choses à voir pour toi en matière d'art, et reviens quand tu te languiras de ton burin et de la sérénité de ton ancienne vie.

Guilherme descendit héroïquement dans sa chambre. Il était tout pénétré du courage d'Énée, mais il lui manqua un Mentor pour le précipiter d'un coup dans les vagues. Sitôt qu'il eut ouvert la porte, le portrait de Teresa posa sur lui un regard tellement suppliant qu'il se sentit mortifié de sa pusillanimité et de son ingratitude. Tout seul, face à elle, il avait l'impression de l'aimer deux fois plus ; il revenait à son amour, sans espoir et partant plus intense, qu'il éprouvait en ces jours où il faisait son portrait. Lui écrire une lettre, comme son père le lui avait demandé, cela lui apparaissait comme une vilénie. Cet homme était malheureux parce qu'il était faible. Il n'avait ni jugement ferme ni sentiments très forts. Le plus clair de ses facultés consistait en abstractions et en imaginations. Ayant pour lors à sacrifier son cœur à son père ou son amour filial à Teresa, il ne possédait ni les graves vertus d'un fils ni la puissante énergie d'un amant. Ce qui avait fait tomber son âme dans le marasme, c'était son activité même, étrangère aux courants naturels de la vie pratique. Il était fait pour être malheureux quand le poids de la réalité ne le laisserait point aller au-delà des satisfactions réglées par la raison.

*

Bien qu'elle lui eût recommandé le secret, une fois mis au courant de la situation, et dès qu'ils se furent quittés, l'adjudant courut à la grand'place, le Rossio do Mestre-Escola, entra dans la boutique d'Anselme le barbier et raconta que la fille de Joaquim dos Coiros s'était enfuie avec un petit malin d'orfèvre de la rue das Donas. On appelait 'dos Coiros' (des cuirs) Joaquim Pereira à cause de son industrie. De là, il passa à la rue de Alcobaça et dit au cordonnier qu'il les avait vus s'enfuir à quatre heures du matin, chacun sur son mulet.

Deux heures après, dans toute la ville de Guimarães ainsi qu'*extra muros*, la nouvelle se répandit que Teresinha, la riche et belle héritière de la rue dos Fornos, s'était enfuie avec Guilherme Nogueira. Les uns disaient qu'ils avaient pris la direction de Lisbonne, les autres, celle de la Galice ; mais il y avait déjà des gens qui les avaient rencontrés à Santo Antonio das Taipas, sur le chemin de Braga.

Joaquim Pereira avait un assez grand nombre d'ennemis pour le plaindre, et Feliciano avait elle aussi ses relations. Trois dames de la rue das Pretas, propriétaires rurales et fabricantes de couvertures, surnommées les *Palaias* (Saucissons), mirent leurs vêtements du dimanche, dès qu'elles apprirent ce fâcheux événement, et s'en allèrent rendre visite à la malheureuse mère. M. Francisco Pote quitta la rue da Sapateira dans le même but, arborant une mine funèbre, en compagnie de sa femme et de sa fille. Parmi les groupes qui s'entassaient sur les places do Toural et da Oliveira, on remarquait surtout des connaissances de Joaquim Pereira venant lui présenter leurs condoléances, qui vociféraient en chemin contre le *corregedor* et le juge d'instance parce qu'ils ne lançaient pas des sbires à la poursuite du ravisseur. Tout ce monde indigné, arrivé presque en même

temps à la porte du tanneur, pénétrait dans la cour en silence, échangeant à voix basse des considérations sur le triste sort de ces malheureux parents.

Ils frappèrent doucement à la porte. Une des Palaïas assurait qu'elle entendait gémir. L'épouse de Pote avait l'impression d'entendre la jeune fille chanter.

Caetana ouvrit la porte. Elle vit toute cette foule dans la cour et s'en fut dire à sa maîtresse que c'étaient les Palaïas avec une tapée de gens. Feliciano prit peur et les fit entrer dans un salon bien aménagé avec de beaux meubles en palissandre et des piles de cuir prêtes à être embarquées.

Les familles entrèrent dans la pièce sans faire de bruit et l'air lugubre. Joaquim n'était pas chez lui. Feliciano arriva, la mine effarée. Ses amies de la rue das Pretas l'entourèrent, le visage chagrin, l'embrassèrent l'une après l'autre en silence, et puis elles dirent toutes ensemble :

— Soyez courageuse, Madame Feliciano...

— Malheur à qui a des filles ! dit Francisco Pote, chef de famille, et beau-père d'un sergent qui lui avait enlevé une fille. Malheur à qui a des filles, Madame Feliciano ! répéta-t-il, lissant de son coude la surface râpeuse de son haut-de-forme.

— Qui aurait dit ! Une jeune fille si pieuse ! ajouta une des Palaïas. Qui aurait dit !...

— Qui aurait dit quoi ? demanda la maîtresse de maison. Que je sois pendue si j'y comprends goutte !

Les trois sœurs s'entre-regardèrent éberluées et Francisco Pote jeta à son épouse un regard en coin, en glissant à son aînée :

— Ils en tiennent une bonne couche, ces butors, sous leurs cuirs !

Comme personne ne répondait à sa question, Feliciano s'adressa à tout le monde pour demander :

— Qu'est-ce que cette diable d'histoire, Dieu me pardonne ? Tout ce monde ! On dirait que quelqu'un est mort ici.

— On m'a dit à moi... bégaya Francisco Pote.

— Et à nous aussi... ajoutèrent les Palaïas.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit ? Accouchez ! lança la mère de Teresa.

— Que votre fille s'était enfuie, répondirent deux voix.

— Qua ma fille s'était enfuie ? Il y a de méchantes gens à Guimarães ! Et se tournant vers l'intérieur, elle cria : Oh ! Teresa ! Oh ! Teresa ! Viens donc ici te montrer à ces gens-là !

— Tant mieux ! Et ça me fait bien plaisir ! Embrassez-moi, ma chère Feliciano ! fit Pote au milieu d'un strident concert de joyeuses exclamations.

Là-dessus, Teresa faisait son entrée, le visage fort enjoué tandis que Joaquim Pereira montait les escaliers, hors d'haleine.

En voyant tout ce monde, le tanneur cria du pas de sa porte :

— C'est le même bazar ici, il ne manquait plus que ça ? ! J'ai dû m'enfuir de la fabrique. Ce sont nos ennemis qui ont répandu cette abomination. Tout un tas de gens pour me dire que ma fille s'était enfuie ce matin à l'aube ! Les gendarmes qui viennent me demander si je veux qu'ils aillent l'arrêter à Braga ! Et ma fille ici ! Tenez ! J'offre cinq pièces d'or à qui me dira qui a répandu cette bourde ! J'en donne dix, je donne dix pièces d'or ! Je veux conduire au gibet le coquin ou la coquine qui a dit du mal de ma fille !

Et, se tournant vers Teresa, il poursuivit :

— Ma petite ! il ne faut pas que tu restes dans ce pays de mauvaises langues ! Après-demain nous partons pour Porto, c'est décidé, mais demain tu vas passer ta journée au Largo do Toural ; je veux que tout le monde te voie à la fenêtre de ta tante Rosa !

— Ne vous inquiétez pas, mon père ! fit Teresa. Laissez-les dire ! Qu'est-ce que ça peut me faire ce que dit la canaille ?

— Il n'y a pas que des canailles, ma chère Teresinha ! fit observer Francisco Pote, vexé par le geste dédaigneux qui accompagnait le regard dont elle embrassait le groupe de visiteurs. Je suis venu avec ma famille par simple courtoisie.

— Elle est bien bonne ! lâcha le tanneur. Je n'entends rien à cette courtoisie-là.

— Si vous n'y entendez rien, répliqua Pote, c'est une autre affaire. Personne n'est instruit de naissance. La courtoisie nous dicte une telle conduite ; puisqu'il en est ainsi...

— Puisqu'il en est comment ? rétorqua Joaquim Pereira. Écoutez-moi, Francisco Pote, moi, en fait de courtoisie, je comprends juste que le mieux c'est que chacun se mêle de ce qui le regarde. Mettez votre mouchoir là-dessus.

— J'ai fait une boulette, en venant ici, on ne m'y reprendra plus.

— Une belle boulette, et pour que vous ne soyez pas venu pour rien, conclut le tanneur, vous feriez bien de vous rappeler que moi, quand votre fille s'est enfuie avec un sergent, je ne suis pas allé chez vous. Qu'est-ce que ça peut me faire que les filles des autres s'enfuient ou que le Diable les emporte ? !

SECONDE PARTIE

Après le départ des visiteurs qu'on avait congédiés en faisant preuve de la plus singulière ingratitude que j'aie jamais mentionnée en caractères d'imprimerie, Joaquim Pereira adressa à sa fille des paroles extraordinairement tendres. La jeune fille était à ses yeux comme une créature exemplaire, dès lors que, pouvant s'enfuir comme le bruit en avait couru, elle ne s'était pas enfuie. Bien au contraire, elle se montrait satisfaite d'aller au couvent de Nossa Senhora à Porto, qui prit ensuite le nom de SãoLazaro, et qui était en ce temps-là le théâtre obscur de farces et de tragédies que j'ai esquissées dans la *Filha e Neta do Arcediago* quand je relatais l'histoire des chapitres de mon pays. Il se grisa au point de reparler de l'oncle Manuel, sans faire attention aux coups de coude discrets que lui donnait son épouse ; et la jeune fille, affichant la plus fallacieuse indifférence, ne manifestait ni joie ni tristesse devant l'obstination de son père.

Dès qu'elle put se cacher pour écrire, Teresa de Jesus lâcha la bride à son cœur, traçant d'une main ferme le plan de l'évasion, l'heure, le lieu, les détails, aussi assurée du bonheur qu'elle offrait à son bien-aimé que prête à venir à bout de tous les obstacles par sa détermination ou par la ruse.

Ces humeurs viriles et téméraires lui étaient venues d'une façon inopinée. Ses convictions religieuses, forgées dans le confessionnal, étaient superficielles, sans bases solides de raisonnement, fondées sur les monstrueuses fadaises qu'une lueur d'intelligence, ou un fort sentiment de sa personnalité

réduisent à néant, sans rien laisser des très saintes choses que Jésus Christ a enseignées pour effacer les très méchantes qu'ont enseignées les rabbins. Il suffit à Teresa de l'amour d'un homme pour que se refroidisse, subitement, la chaleur artificielle dans laquelle la fleur du divin amour s'était ouverte non point spontanée et belle, mais contrainte et fanée par l'aridité des châtiments matériels. Son confesseur était bon, il avait reçu la même instruction mystique que la plupart des meilleurs moines de l'ordre séraphique ; mais il ne savait pas enseigner autrement l'amour de Dieu. Il lui avait vanté la béatitude de ceux qui renoncent aux biens de ce monde et s'absorbent dans la contemplation des délices immatérielles. Il soufflait à un organisme de dix-huit ans des idées que les âmes se plaisent à embrasser quand la matière fatiguée ne se révolte plus, si on l'immole à l'esprit. Il arriva toutefois que les dix-huit ans de Teresa de Jesus débordaient d'un sang riche en globules rouges, et disposait d'un système nerveux solide et vivifié par les fibres qu'elle avait héritées de sa mère sanguine et de son robuste père – un couple de rudes Minhotos, pourvus d'un poignet d'acier et d'un estomac de diamant. Dans les rudiments d'éducation religieuse qu'on lui avait inculqués, la soumission à ses parents était la partie la moins développée du catéchisme ; parce que le principal devoir qu'on lui avait dicté, c'était la soumission de Kempis, l'exaltation d'une âme qui aspire au Ciel. Or, quand les premiers frémissements d'une force spontanée lui rappellèrent ces yeux d'autant plus charmants qu'ils se trouvaient sur le visage de Guilherme, les nuages irrisés qui enveloppaient pour elle le soleil mystique de la vie éternelle se raréfièrent ; et, au lieu de rencontrer Dieu, elle rencontra un homme. Et, comme entre Dieu et ses parents une religion mal exposée n'avait pas établi de devoirs, Teresa, habituée à aimer Dieu sans se soumettre à ses parents, entendit qu'elle n'avait pas besoin de leur agrément pour aimer un homme. Cela ne passerait pas pour un raisonnement de première force, mais c'était plus grave parce que c'était la première force d'un tel raisonnement – calembour dont les parents ne tiennent pas compte, ce qui fait que la plupart s'emmêlent les pinceaux.

*

La lettre de Teresa arriva au moment où l'orfèvre mettait sa tendresse filiale sur l'un des plateaux de la balance, et son amour de soupirant de l'autre ; cependant, quand tous les deux se trouvèrent exactement au même niveau, un excédent de poids tomba sur le second : c'étaient ses larmes. Après avoir promis à son père de se conduire honorablement, sa propre inconstance le mettait sur des charbons ardents ; et il était en outre pénétré de honte en comparant sa faiblesse féminine et cette femme énergique qui lui présentait le mâle exemple des passions résolues. L'amour propre, qui pique alors la vanité, est plus puissant que l'amour. Tout homme possède quelque trait des chevaliers des anciens romans ; s'il n'expose sa vie en franchissant les gués interdits pour l'honneur de sa dame, la lance en arrêt, il lui sacrifie son honneur, sa quiétude et son bonheur. S'il existe encore un aiguillon qui pousse à des héroïsmes dangereux, c'est la femme. Pour un peu, j'écrivais : c'est l'argent ; mais lorsqu'il est question d'amour, je retranche vingt ans de ma vie comme qui enlève vingt grains pourris d'une

grappe de raisins ; puis, je me transfigure, je refais la société comme je l'ai laissée, et j'imagine qu'elle s'est arrêtée après moi.

De mon temps, on aimait beaucoup. C'est sur ce parterre de fleurs que mon imagination volette comme l'abeille autour des corolles d'une branche de rosier. J'appartiens à l'époque des parfums aériens ; nous en sommes à celle des sons métalliques. Les âmes étaient légères, volatiles, et s'enveloppaient dans les rayons argentés de la lune ; j'entends dire aujourd'hui que les cœurs sont lourds et repliés dans les épines de leur ambition, couverts de pommes d'or comme les hérissons au pied des pommiers.

Vous n'imaginez pas, mesdames, à quel point vos mères furent aimées ! Nous étions romantiques. Nous n'avions pas plus d'argent que ces banqueroutiers d'aujourd'hui ; mais nous avions des papiers d'un meilleur aloi que les leurs : c'étaient des sonnets. Ces sonnets, il est possible que ce n'ait pas été de bonnes actions ; mais ils ne trompaient pas autant de familles que les actions du capital. Un garçon avec six pintos, une lyre en sapin et quelques soupirs remportait des larmes : et quand il passait, en pleine nuit, enveloppé dans sa cape et son mystère, l'oeil fixé sur les troisièmes étages, il provoquait des pâmoisons d'amour. Je connais des cas à vous arracher des larmes, qui font sourire aujourd'hui la nouvelle génération, qui est née l'âme oxydée comme une monnaie du temps de Dom João VI.

Entre 1846 et 1856, l'amour à Porto était une contagion sacrée. Ce fut une décennie qui a marqué l'époque. Les mariages alors conclus se recommandent encore aujourd'hui par la tendresse avec laquelle l'épouse obèse incline doucement sa tête défaillante sur l'épaule épuisée de son époux. Lorsque vous verrez, chez un homme à la cinquantaine mélancolique, une fulgurance du regard où se reflète la jeunesse de son cœur, ayez une pensée émue pour lui. Cet homme est un bouquet fané qui, il y a un peu plus d'un quart de siècle, vaporisait des fragrances sur les autels de divers pseudonymes. Le voici qui s'en va par les sentiers les plus sombres d'une société qu'il ne connaît pas, nostalgique et éclopé comme le vieil ours de Henri Heine. Les usages, les choses, les personnes, tout lui a été arraché par les flux troubles de la vie moderne. C'est un sinistré sans recours, sans bagage, sans rien.

Je ne parviens pas à oublier les pleurs qui se distillaient pour des traits d'ingratitude, des jalousies et des bagatelles qui conduisaient, il y a trente ans, un garçon au suicide ou à l'ivrognerie. Larra, Poe, Musset et Espronceda étaient les sataniques fanaux de nos naufrages. Nous ne les lisions pas, parce que nous n'en avions pas le loisir ; mais, si nous étions malheureux, c'était comme si nous nous en étions abreuvés. Nous faisions un holocauste de nos entrailles aux parjures. On se livrait à une telle abnégation de son moi que les foies étaient minés par l'absinthe, qu'on exhibait des cernes cuivrés et qu'on toussait devant la femme aimée sous l'effet de la même dyspnée que les tuberculeux à l'article de la mort. Et parfois cette toux était simplement due à l'irritation des mauvais cigares du gouvernement – à un vintém. Nous ébouriffions les boucles de nos cheveux, nous nous faisions éclaircir le haut de la tête chez le coiffeur et nous exhibions frauduleusement les grands fronts de Byron et de Victor Hugo, qu'aussi nous ne connaissions que par les lithographies. Ce que nous faisions souvent, quand nous avions des peines d'amour, c'était nous épancher sur le sein de nos amis. Et je n'ai pas honte d'avoir répandu de grosses perles de sentiment et

d'avoir trempé mes lèvres à d'autres perles tout aussi grosses d'individus qui me croisent aujourd'hui bardés d'une graisse si vermeille qu'on dirait que l'amour s'est transmué à l'intérieur en jambon de l'Alentejo. Quoi qu'il en soit, il me semble indiqué de citer ici les mots pathétiques de G. Sand dans sa préface de *Lelia* : " Ne rougissons pas d'avoir pleuré avec ces grands hommes. La postérité, riche d'une foi nouvelle, les comptera parmi ses premiers martyrs".

*

C'est des cendres presque éteintes de cette société que je tire quelques flammèches qui me prêtent une maigre lumière sur les choses de l'amour. C'est pour cela que j'ai placé la femme au premier rang des aiguillons qui poussent aux infortunes héroïques et conçu l'artiste de Guimarães tiraillé entre l'âme inquiète de son père et le cœur impétueux de Teresa.

Le chanoine Norberto de Araujo intervint au beau milieu de ce conflit pour aider l'instinct du mal à brider les bonnes résolutions dans l'âme de son neveu. Il reprit son hypothèse que Joaquim Pereira pardonnerait à sa fille dès que sa passion aurait reçu la caution du sacrement ; et qu'au bout de quelques mois sinon de quelques jours, Guilherme reviendrait à Guimarães avec son épouse, riche et heureux.

Le lendemain, Joaquim Pereira accompagna sa fille au Toural, jusqu'à la maison de la tante Rosa, et lui recommanda, pour la première fois de sa vie, de rester à sa fenêtre assez de temps pour en mettre plein les yeux à ses ennemis qui avaient répandu le bruit de cette fuite. Quand son père fut sorti, la jeune fille s'accroupit sur un tapis, pencha la tête et sanglota quelques minutes, jusqu'à ce que la tante Rosa lui dise qu'elle allait faire venir son beau-frère Joaquim, si elle ne lui expliquait pas la raison d'une telle crise de larmes. Teresa les essuya, se lava la figure embrasée et s'installa à la fenêtre.

Ces larmes étaient les plus sincères que pouvait pleurer une fille. Elle était sortie de chez elle avec l'intention de ne plus revenir. Elle avait embrassé sa mère avec une tendresse anxieuse, en multipliant les adieux accompagnés de soupirs haletants. Sa mère, croyant que Teresa pleurait parce qu'elle devait aller à Porto et peut-être se retrouver entre les bras homicides de l'oncle Manuel, lui dit tendrement :

— Ne t'affole pas, ma petite, pour ce qui est de te marier avec ton oncle, il va falloir l'avis de deux docteurs. Moi, je reste ici pour en discuter avec ton père ; et, s'il plaît à Dieu, tu ne partiras pas pour Porto ; mais il va falloir me promettre d'envoyer promener le peintre.

Teresa avait lâché un "Ah" aigu, un de ces "Ah" de cette époque dont la tradition garde la trace au théâtre de Guimarães, embrassé sa mère sur les deux joues et s'était empressée de sortir pour qu'on ne la priât pas d'envoyer promener le peintre. Elle éclata de nouveau en larmes, comme nous l'avons vu, quand elle vit disparaître son père, tandis qu'une voix intérieure lui soufflait : *pour toujours*.

Ensuite, l'air frais du Toural, le soleil, qui recèle des beautés inconnues de ceux qui n'aiment pas, les fragrances des ombrages en juin, qui rappellent les alcôves parfumées des fiancées et coulent dans les nerfs une douce léthargie comme les fines essences du lys et de la violette, l'amour en un

mot – n'ajoutons rien – l'amour améliora considérablement l'humeur de la jeune fille.

À la tombée de la nuit, Teresa s'éloigna de la fenêtre et dit à Tante Rosa qu'elle allait cueillir un bouquet de fleurs pour ses saintes. La vieille tante avait presque fini de réciter son rosaire ; elle lui fit signe d'y aller, et laissa tomber le long de son chapelet crasseux un énorme grain de palissandre usé et jauni par le tabac à priser. Sa nièce roula sa mantille de serge, qu'elle avait laissée à une place convenant à ses desseins, et descendit au jardin. Ensuite, elle jeta un coup d'oeil par la serrure de la porte qui donnait rue dos Pasteleiros et vit deux silhouettes arrêtées dans l'encadrement de la porte d'une maison d'en face. Il y avait une silhouette de trop pour le programme qu'elle avait prévu. Elle se demanda un instant si elle allait ouvrir la porte ; mais, sur ces entrefaites, elle avait entendu et reconnu le pas de son père qui montait les escaliers. La peur de son père, la confiance qu'elle avait placée dans la ponctualité de Guilherme et surtout l'épouvantable perspective de l'oncle Manuel hâtèrent sa décision d'ouvrir la porte et d'attendre que les deux silhouettes s'approchassent et se fissent connaître.

Guilherme et une femme en mantille abordèrent Teresa. Il marchait en tremblant comme une donzelle qui se rend pour la première fois à un rendez-vous nocturne dans la sombre rue dos Pasteleiros, qui, en 1822, n'était éclairée que par deux vacillantes loupottes pieusement placées dans deux niches pour les *alminhas santas* ; on les appelait saintes, ces âmes ; mais, par mesure de précaution, les rares passants intercédèrent pour elles auprès du Seigneur, au cas où elles auraient été en train de griller. Saintes ou condamnées, ces âmes-là n'auraient eu que des raisons de s'extasier sur l'honnêteté de l'artiste quand elles virent Teresa marcher à côté de Dona Inacia Norberta, la sœur du chanoine – une dame aux cinquante printemps aussi immaculés que les lys blancs et si respectée des mauvaises langues que les voisines allaient jusqu'à la traiter de folle à cause de son excessive antipathie pour les personnes du sexe opposé et de puante à cause de la hargne avec laquelle elle entamait la réputation des dames disposées à s'éprendre des messieurs, à toutes fins honnêtes. Guilherme se tenait un peu en arrière, l'air gêné et avec une expression ahurie que je me garde de qualifier, parce que, si j'appartiens pour mon malheur à une génération corrompue, je ne me laisse pas aller à l'effronterie d'outrager de mes plaisanteries l'âme candide de ce garçon.

Dona Inacia habitait rue da Arrochela. C'était l'occasion pour deux fiancés d'exprimer leur bonheur réciproque par des phrases entrecoupées de soupirs. Ils n'échangèrent pas deux mots ; on aurait dit un couple marié depuis six mois ; ils se touchaient par les extrémités, comme dit le proverbe ; mais ils ne se touchèrent pas franchement, suivant les exigences de la morale.

Quand ils arrivèrent chez Dona Inacia, ils rencontrèrent dans la cour une troisième personne : c'était le chanoine Norberto. Sa sœur entra hors d'haleine et dit "que la sueur lui dégoulinait sur le dos". Son corps transpirait ainsi que sa vertu ; parce que son seul souci c'était d'éviter, en redoublant le pas, que le jeune homme dérobât, en anticipant sur le mariage, quelques faveurs qui lui pèseraient sur la conscience.

— C'est bien la dernière fois... dit-elle à son frère. Vous m'avez mise dans une drôle de situation, mon cher chanoine de frère.

— Alors, comment cela s'est-il passé ? Quelqu'un vous a-t-il vues ? demanda le prêtre.

— Personne qu'on connaisse, dit l'artiste.

— Montez, je vais tout de suite me mettre en selle, et prévenir l'abbé Ronfe, déclara le chanoine.

— Montez ! Qui ? demanda Norberta. Guilherme ne monte pas. Il ne peut monter tant qu'il ne sera pas l'époux légitime de cette jeune fille. Les bons comptes font les bons amis. Pas de tour de passe passe, avec moi.

Ils se trouvaient dans le noir au beau milieu de la cour comme si la scène se déroulait dans un tunnel. Teresa de Jesus, son épaule contre l'épaule dodue de Dona Inacia, ouvrait les yeux autant qu'elle pouvait afin de retrouver dans les ténèbres la silhouette de Guilherme, tandis que lui ne distinguait pas l'obscurité à l'intérieur de lui-même de celle qui régnait autour. S'il se présentait un spectacle à ses yeux, c'était celui de son père, qui pesait sur son âme comme un remords. Cet extravagant subissait les tribulations d'un repentir tardif. La lumière de l'amour était pour lui comme la lampe du mineur qui s'est éteinte au moment où le filon d'or lui est apparu. Les hommes ainsi faits sont rares ; et lorsque les cénobites accueillaient les exilés du monde, ceux qui se rendaient chez eux étaient de cette trempe. Au sein de la société, ils ne se contenteraient pas d'être malheureux, ils feraient triste figure ; tandis qu'au monastère, s'abstrayant d'eux-mêmes, dans la contemplation théologique des choses immortelles, ils accompliraient gravement leur destin ; et qu'ils mourussent saintement, ou pas, ils expireraient heureux.

Quant à laisser monter Guilherme Nogueira, il n'en était pas question pour Dona Inacia, quoi qu'en dît le chanoine.

— Vous voulez savoir ce qu'on va faire, mon frère ? proposa-t-elle, Guilherme part pour Ronfe avec vous et attend Teresinha là-bas ; pendant que vous reviendrez nous chercher, le fiancé doit se confesser. Dès que nous arriverons, Teresinha se confesse elle aussi, et tout est terminé comme il faut sans qu'il y ait rien à redire ni d'un côté ni de l'autre. Tout ce qui pourra se faire en gardant sa conscience nette, on le fera, n'est-ce pas, mon enfant ? demanda-t-elle à la fille de Joaquim Pereira.

Teresa répondit avec la hardiesse que donne un vote déterminant :

— Le mieux, c'est qu'on y aille tous maintenant.

— C'est exactement ce qui était prévu, intervint le chanoine, mais mon estimable sœur a été prise de scrupules absurdes au dernier moment. Décidez-vous vite, nous ne pouvons pas rester ici, au milieu de la cour, dans le noir, comme des idiots. Le plan, c'était de partir tous à pied, mais...

— Partons donc tous ensemble... dit péremptoirement Teresa de Jesus.

*

Dans cette énergique décision, Teresa de Jesus se montrait la fille, par le caractère et par le sang, de Joaquim Pereira.

Dès que le tanneur revint du jardin, convaincu que sa fille s'était enfuie par la porte qui était ouverte, il poussa quatre beuglements qui épouvantèrent sa belle-soeur ; et quand elle lui dit qu'elle priait le miraculeux Saint Antoine de les aider à retrouver sa nièce, son beau-frère lui répondit qu'elle allât au diable, et descendit à l'aveuglette et sans trébucher l'escalier raide,

comme si la rage lui avait donné de nuit la pupille étincelante des chats. Il alla tout droit chez le commissaire qui l'amena devant le juge d'instance. Il fit tout un raffut, accusant Guilherme Nogueira, le ravisseur, et réclamant justice, les bras tendus vers le ciel, les poings serrés évoquant ceux du sacrilège Ajax, ou, mieux encore, ceux de Chrysès, lorsqu'il demandait à Apollon sa fille Chryséis enlevée par Agamemnon.

Si le juge ne pouvait disposer de la peste comme l'Apollon de l'*Iliade*, il mit à la disposition du tanneur les agents du district et donna l'ordre d'appréhender le ravisseur et sa proie. Déployant une activité copieusement arrosée de sueur, Joaquim Pereira se mit lui-même à la tête des sbires, et s'en fut à dix heures du soir à la rue do Vale de Donas, et, jouant tour à tour des pieds et des mains, ce qui produisait un vacarme de catapultes, il frappa de tels coups à la porte de l'orfèvre que les voisins se mirent aux fenêtres avec des chandelles, croyant qu'il y avait le feu.

Le père de Guilherme, trop malade pour se lever, avait demandé à l'apprenti d'ouvrir la porte et s'était assis sur sa couche, haletant, et se perdant en inquiétantes conjectures sur ce qui s'était produit et qu'il avait tout de suite deviné.

Joaquim grimpa l'escalier quatre à quatre, appelant sa fille, et en demandant à l'apprenti où elle était.

Le garçon épouvanté dévisageait le tanneur et demandait :

— Qui, elle ? !

— Où est ce voleur ? criait Joaquim, dardant sur l'apprenti des yeux phosphorescents.

— Quel voleur ? ! répliquait le garçon, qui avait envie de lâcher la chandelle et de s'enfuir en courant.

Quand le père de Guilherme entendit prononcer le mot *voleur*, il fit un effort prodigieux comme les paralytiques qui entendent les craquements d'une charpente enflammée, se laissa glisser hors de son lit, tendit sa main vers son manteau, et, en chancelant, il entra dans la petite pièce où le tanneur interrogeait le garçon.

— Qui est un voleur dans cette maison ? demanda Luis Nogueira d'une voix tremblante.

L'officier, qui connaissait l'orfèvre honnête et pauvre, répondit :

— Cela ne vous concerne pas, Monsieur Luis, dit-il, ce qui nous amène, c'est que nous cherchons ici la fille de M. Joaquim.

— Ainsi que le voleur ! ajouta le tanneur. Je vais le faire chasser du pays !

— Non, Monsieur Pereira, ce n'est pas un voleur ! répondit l'orfèvre, accablé, en s'appuyant sur l'épaule du garçon. Mon fils n'est pas un voleur !

— Ce coquin me vole ma fille et ce n'est pas un voleur ! fit remarquer le tanneur en croisant les bras et en jetant autour de lui des yeux effarés comme pour prendre les autres à témoin. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Monsieur Pereira, dit le chef des gendarmes, j'ai de l'expérience et je rends justice à chacun. Un homme peut enlever une jeune fille, et ne pas être pour autant un voleur, ni un misérable.

Joaquim Pereira proféra alors un juron que l'on ne peut tirer de son encier, parce qu'il est trop portugais et qu'il est devenu obsolète après avoir été l'illustre surnom d'une famille à blason. Les expressions heureuses suivent leur destin, comme disait Martial des bons livres.

Cela suffisait pour que l'officier répliquât en fronçant les sourcils :

— Soyez poli, tout le monde l'est avec vous, Monsieur Joaquim ! Je sais que c'est l'émotion qui vous fait parler ainsi ; mais vous n'arrangez rien comme ça. Venons-en au fait : Monsieur Luis, votre fils et la fille de cet homme se trouvent-ils ici chez vous ?

— Non, Monsieur, répondit l'orfèvre.

— Où se trouvent-ils alors ? demanda le tanneur.

— Je n'en sais rien.

— Vous mentez ! Vous le savez !

— Je ne mens pas, Monsieur Pereira ; je ne sais même pas que mon fils a enlevé votre fille. À huit heures du soir, il se trouvait à mon chevet. Il ne m'a rien dit, et je ne suis pas un père à qui l'on pourrait confier le douteux projet de fuir avec une femme. Je sais qu'il avait le visage baigné de larmes ; mais cela ne m'a pas surpris, parce que mon fils est malheureux depuis qu'on a troublé le repos de sa vie honnête et consacrée à son travail de graveur. Je ne puis rien vous dire. Je n'ai rien à cacher ; fouillez la maison ; mais je vous prie de me laisser me recoucher, parce que je ne tiens pas debout.

— Monsieur Joaquim Pereira – dit l'officier, en donnant une secousse amicale aux épaules du tanneur – vous voulez mon avis ? Laissez-les se marier et l'affaire est close. Après tout, le pire n'est plus à faire... Oui, vous me comprenez parfaitement. La même chose est arrivée à la fille de Pote. Essayez de vous rappeler. Le sergent a été arrêté et elle aussi ; le père voulait qu'on fusillât le garçon – continua le spirituel officier, en riant – mais moi, quand je les ai arrêtés, je les ai trouvés tous les deux sous le lit, dans une auberge de Braga, et j'ai tout de suite dit à Pote : "Allons, faites comme si je n'avais pas trouvé votre fille en train de dire son chapelet en compagnie de l'armée : la seule façon de faire taire les mauvaises langues, c'est de la laisser se marier avec le sergent, sinon, elle est capable de s'enfuir demain avec un marsouin."

— Vous ne savez vraiment pas à qui vous parlez ! rétorqua Joaquim Pereira. Si je lui mets la main dessus, il ira casser des cailloux, et elle au couvent de la Tamanca. Et tant qu'on y est, s'ils se marient, je veux bien être pendu s'ils touchent le moindre sol. Vous savez ce qu'est un sol ? Pas un ! Vous m'entendez ? La peste soit des voleurs ! Je m'en vais de ce pas chez le *corregedor*. Je les poursuivrai jusqu'au fond de l'enfer !

Et comme il s'avançait de quelques pas vers la sortie, l'officier, craignant qu'on l'accusât de mollesse et de laisser-aller, lui dit qu'il était à ses ordres pour procéder à une perquisition où il le lui demanderait.

— Allons chez le chanoine Araujo, rugit Joaquim Pereira. C'est là qu'ils sont.

— Monsieur... objecta l'officier, prenez garde où vous mettez les pieds. Les chanoines, là... ce sont toujours des chanoines. Vous vous enfermez, Monsieur Joaquim.

— Allons donc, mon ami ! Il a coulé de l'eau sous les ponts, depuis ! Serait-il archevêque, il ne me fait pas peur ! Maintenant, c'est la Constitution de Porto qui gouverne. Nous sommes tous égaux, vous comprenez ? S'il n'ouvre pas sa porte, je ramène trois ouvriers de la boutique et je la lui enfonce à coups de hache. Vous venez, oui ou non ?

— À vos ordres, Monsieur Joaquim ; mais ne faites pas de bêtises ; dites-vous bien qu'avant le lever du jour nous ne pouvons prendre d'assaut la maison d'un citoyen. On n'est pas ici à Fafe, où la justice se rend "Au nom du Roi". Le pauvre Luis Nogueira, lui, ne se plaindra pas ; mais le chanoine

Araujo a des accointances avec le parti des jacobins, il est soutenu par les Constitutionnels, et ce n'est pas un homme qu'on traite à la légère. Il faut prendre son temps. Si vous voulez, je vais le voir en tant que simple particulier, et je vais voir ce qu'il me dit.

À ce moment, un cordonnier du voisinage, qui s'approvisionnait en cuir dans la fabrique de Joaquim dos Coiros, l'interpella pour le tirer à part dans la cour et lui dire qu'il avait rencontré sur la route de Porto quatre personnes, deux femmes et deux hommes à pied, que l'un d'eux était le chanoine Araujo, et l'autre, qui portait une lanterne, l'orfèvre Guilherme.

Le tanneur rapporta cette dénonciation à l'officier, s'attendant à ce que la patrouille se lançât aussitôt aux troussees des fugitifs ; cependant le fonctionnaire se lança dans de longues conjectures à propos de la deuxième femme de ce groupe, et formula l'hypothèse que c'était Dona Inacia, une des dames les plus sérieuses de la ville.

— Si c'était elle, ajouta-t-il, même si votre fille se trouvait avec sa propre mère, Monsieur Joaquim, elle ne pourrait se trouver en aussi bonne compagnie ; vous pouvez dormir tranquille. Dona Inacia est une femme irréprochable, et j'aimerais avoir l'âme aussi pure que votre Teresa.

— Qu'est-ce que vous attendez pour aller les arrêter ? coupa le tanneur, en tirant l'officier par le bras. Si nous partons tout de suite, nous pouvons encore les aggraver au pont de Lagoncinha. Qu'est-ce que vous attendez pour vous remuer ?

— Je ne bouge pas d'ici, parce que nous allons nous éreinter pour rien. Vous n'avez pas encore saisi que le chanoine et sa sœur se trouvaient avec les fiancés pour servir de témoins à leur mariage ? Vous ne comprenez pas qu'ils vont se marier dans une des églises à côté de la route là-bas et que le juge les relâchera dès qu'ils lui présenteront le certificat de mariage ?

— Et je sais bien où ils sont allés se marier... précisa un des agents. Le curé de Ronfe est comme cul et chemise avec le chanoine Araujo, quand il vient à Guimarães, il loge chez lui, et c'est lui qui lui a fait obtenir cette cure.

Ce qu'entendant, Joaquim Pereira planta là la patrouille et s'en alla rapporter au juge d'instance ce qu'on lui avait appris. Mis à part le fait qu'il était probe, ce magistrat devait cinquante pièces au tanneur et comptait marier son beau-fils, le fameux lieutenant à la taille de guêpe, à Teresa de Jesus. Le juge convoqua un officier et lui donna l'ordre de se rendre immédiatement à Ronfe pour prévenir le curé que, s'il commettait l'irrégularité de marier une fille mineure contre la volonté de ses parents, il le poursuivrait lui-même devant le tribunal ecclésiastique de Braga jusqu'à le faire chasser du clergé et condamner à la déportation.

Joaquim Pereira était d'avis qu'on envoyât ses ouvriers avec l'officier pour se saisir de l'orfèvre ; mais le juge le convainquit que sa fille reviendrait au domicile de ses parents sur le conseil de ce même curé.

— Comme ça, ça va, acquiesça le père, sans se laisser arrêter à de malséantes suppositions à propos de sa fille. Exactement comme le père de Chryséis : ce qu'il voulait, c'était sa fille à la maison à tout prix. Beaucoup d'événements à Guimarães conservent ainsi comme les rues une saveur homérique.

*

Lorsque l'officier frappa au portail du presbytère, Teresa de Jesus, couchée à côté de Dona Ignacia, laquelle ronflait avec les sifflements stridents d'une saine conscience après un dîner indigeste, réveilla sa compagne et lui dit, inquiète, qu'elle avait entendu frapper rudement à la porte, et qu'il y avait du monde à l'intérieur. La sœur du chanoine s'assit, couvrit d'un châle ses épaules pulpeuses, et mit sa main en cornet à son oreille. Teresa s'habilla rapidement, et ouvrit la porte de la chambre, pour écouter dans le couloir.

— Vous entendez quelque chose ? demanda Dona Inacia.

— Des mots que je ne saisis pas ; mais je ne reconnais pas la personne qui parle. Je vais écouter au fond du couloir.

— Je vous le défends bien, mon enfant, revenez, lui intima Dona Inacia, sacrifiant sa curiosité à son souci de prévenir les rencontres fortuites et funestes dans les couloirs.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire que j'y aille ? protesta la jeune fille. Vous avez de ces idées !

— Je vous l'ai déjà dit : soyez courageuse, attendez ; ce qui doit arriver arrivera.

Les bruits de pas se firent ensuite plus insistants durant quelques minutes, le portail se ferma avec fracas et ce fut à nouveau le silence.

— Ce n'était rien, conjectura Dona Inacia, on est venu demander au curé de se rendre au chevet d'un malade au plus bas. Couchez-vous, et dormons, je tombe de sommeil.

Après le départ de l'officier, les deux prêtres et Guilherme eurent une conversation. Le curé leur communiqua le message que le juge d'instruction lui avait fait passer et demanda au chanoine ce qu'il devait faire, à son avis.

— Tu célèbres le mariage de mon neveu, mais si secrètement que même le registre des mariages n'en saura rien. L'essentiel pour nous, c'est de rester en règle avec notre conscience et de graver dans l'esprit des conjoints ce que signifie leur qualité d'époux. Quand la justice viendra les chercher, tu répondras qu'ils sont partis la nuit, comme deux amants ; tu ne sais pas pour où, et tu ne veux pas savoir s'il eût été plus décent de bénir leur union. Tu donnes ainsi de quoi réfléchir au juge d'instance. Quant à toi, Guilherme, va-t-en avec ta femme en Espagne. Tu y trouveras ton oncle Pedro, et tu n'attendras pas bien longtemps avant de revenir à Guimarães.

Guilherme ne discuta ni n'applaudit la décision de son oncle.

Au bout de quelques instants, il dit :

— Allez demander à mon père de me pardonner, et assistez-le, tant que je ne pourrai pas le faire venir.

— Tu es triste, Guilherme ? demanda le chanoine, en l'embrassant.

— Je suis triste ; mais j'agis comme je dois le faire : parce qu'après un faux pas, c'est en se déroband qu'on s'expose le plus au déshonneur. Je me rends compte que cette situation fait violence à mon caractère. Si je pouvais revenir à ce que j'étais il y a trois mois, j'aurais pitié d'un homme dans la même situation que moi aujourd'hui ; mais si je me dérobaïs maintenant, je serais irrémédiablement malheureux, parce que je serais infâme à mes propres yeux.

— Tu vas être heureux... lui assura le chanoine.

— Et elle, va-t-elle l'être ? demanda Guilherme.

— Voilà un homme extraordinaire ! s'écria le chanoine en s'adressant au curé, effaré. Ne va pas penser qu'il n'est pas amoureux fou de Teresa. Tu

sais ce qu'il a ? C'est la rançon du talent, c'est la tare de ces malheureux artistes qui vivent comme de sublimes aliénés parmi nous, qui voyons le monde tel qu'il est. Ce garçon a pleuré en ma présence à cause de son amour pour cette belle créature qui l'adore...

— Elle est superbe ! dit le curé, en le coupant.

— Il a pleuré comme ni toi ni moi nous ne savions pleurer quand nous payions notre tribut à ce cœur qu'on nous a demandé d'étrangler sous notre soutane. Et puis, quand elle, la belle et riche héritière, s'est remise entre ses mains, l'âme folle de joie, renonçant à son père, à sa mère, à des époux qui se proposaient à elle, nobles et riches, cet homme commence à sentir que le bonheur l'étouffe et pour un peu il ferait preuve de la plus bizarre ingratitude en repoussant cette femme qui l'adore !

— Vous ne m'avez pas compris, mon oncle, dit Guilherme. C'est que j'étais terriblement attaché à mon travail, à mon obscurité... à une chose impalpable...

— Tu l'as compris, curé ? demanda le chanoine.

— Pas du tout ; si vous êtes terriblement attaché à votre travail, travaillez, personne ne vous en empêche. Si vous voulez vivre dans l'obscurité, restez chez vous, il n'y a pas de meilleure vie ; quant au reste, cette passion pour une chose impalpable, ça, mon ami, je n'y entends rien, parole d'honneur.

— C'est la poésie, expliqua le chanoine.

— Ah ! Vous faites des vers ? Je ne vous connaissais pas ce talent ; mais j'ai connu de bons poètes, qui touchaient à tout et à toutes, à tort et à travers. Prenez Bocage, chanoine ! et João Evangelista et le Mormo de Vila Real, et Paulino Cabral ! Pour eux, ce qu'il y avait de plus impalpable bien malgré eux, c'étaient les pièces à deux côtés face.

*

Joaquim revint chez lui après minuit. Feliciano avait allumé quatre bougies d'une livre pour Saint Antoine et avait passé toutes ces heures en prières alternant avec des reproches à la bonne, Caetana, à qui elle promettait d'arracher la peau si elle venait à découvrir qu'elle avait porté des messages de sa fille à l'orfèvre. Caetana jurait par le salut de son âme qu'elle n'avait porté aucun message et qu'elle n'était pas femme à le faire ; mais elle avait l'intention de s'enfuir à l'aube, de peur que le tanneur ne fit à sa peau menacée ce qu'il faisait à celle des vaches.

Quand son maître rentra, Caetana alla tendre l'oreille, et l'entendit rapporter à sa femme ce qui était arrivé, en se vantant de sa finesse et de son adresse. Il lui dit que sa fille était à Ronfe avec ce voleur d'orfèvre ainsi que le chanoine et sa salope de sœur, Inacia.

— Voyez-moi cette dévergondée ! s'exclama Feliciano. Comme elle ne peut plus servir de pot, elle sert de couvercle.

Joaquim Pereira ajouta que l'officier avait rapporté de Ronfe une lettre au juge d'instance, dans laquelle le curé disait qu'il ne les marierait pas ; mais qu'il ne promettait pas qu'il parviendrait à les séparer.

Sur quoi Dona Feliciano s'écria, atterrée :

— Ils vont s'en aller pour mener une mauvaise vie !

— N'aie pas peur, répondit son mari. Je viens de la fabrique ; d'ici deux heures l'officier part pour Ronfe avec quatorze de mes employés ; et, à la

pointe du jour, la maison sera cernée, et le barbouilleur va rentrer à Guimarães bien escorté par les fusils.

— Et ma fille aussi ? fit-elle, consternée.

— Elle, je me suis déjà entendu avec le juge pour la placer chez la tante Rosa quelques jours, et après, nous verrons. Le juge m'a laissé entendre qu'il avait l'intention de la demander pour son beau-fils... Tu le connais, cet hurluberlu ?

— Le lieutenant ?

— C'est ça. Ce juge est vraiment un âne ! Entre l'orfèvre et le lieutenant, que le Diable vienne choisir lui-même. Ce que je veux, moi, c'est coller Guilherme en prison ; et il ne va pas s'y retrouver tout seul, si Dieu le veut. Caetana va en tâter elle aussi, parce que João do Richoso, le cordonnier qui habite à côté de Luis Nogueira, va jurer, si c'est nécessaire, qu'il l'a encore vue entrer là-bas hier matin. Si je m'étais écouté, je lui aurais tordu le cou tout de suite ; mais le juge m'a conseillé de la faire plutôt arrêter, parce que nous avons besoin d'elle pour le procès.

Caetana fut prise de divers malaises durant ce dialogue. Le plus notable, c'étaient les rugissements de son intestin, accompagnés de spasmes à la gorge, quand elle se vit tordre hypothétiquement le cou. Comme elle avait acquis une certaine bravoure au contact de l'armée, et tout particulièrement de l'adjudant, elle reprit entre-temps courage et fit deux figes avec ses deux pouces pointés vers ses patrons. Cela fait, elle alla dans sa chambre, emballa ce qu'il y avait de plus précieux dans son coffre en bois, descendit dans la cour, et avec la discrétion qu'elle mettait d'habitude à ouvrir une lucarne confidente de ses amours nocturnes, elle se glissa par là dehors et prit la route de Ronfe.

Le curé et ses deux hôtes se trouvaient encore en train de bavarder, bien décidés à ne pas s'endormir, quand Caetana frappa au portail.

— Nouvelle ambassade ! dit le curé. Vous voulez parier que nous avons la justice en force à notre porte et que le message du juge a été une ruse pour s'assurer qu'il attraperait les fugitifs ?

Et, tout en parlant, il ouvrit une fenêtre et demanda qui c'était.

— Dites à Mlle Teresinha que Caetana se trouve ici, répondit la bonne.

Ils lui ouvrirent la porte et écoutèrent ses explications sur le programme du tanneur. Ils firent venir Dona Inacia et Teresa pour les mettre au courant. Elles se préparèrent en tout hâte pour le départ. Il fut plus facile de se marier que de dénicher une monture pour l'un des fugitifs, parce que le curé n'avait qu'une jument et comptait sur celle d'un voisin, qui se trouvait défermée. Cette circonstance n'est pas vraiment épique dans une crise d'une telle grandeur romantique : pourtant, je tiens que je ne dois pas l'omettre, parce que le salut ou la perte de ces héros étaient suspendus à un rien, à un fer qui manque. En fin de compte, le curé trouva un mulet ; mais ne put se procurer une mule pour Caetana qui voulait à toute force suivre sa maîtresse, et menaçait de se jeter dans l'Ave, s'ils ne l'emmenaient pas.

Le chanoine indiqua aux fugitifs la route à suivre : il donna à son neveu une lettre pour un sien ami, chanoine lui aussi, et maître d'école dans la collégiale de Guimarães, qui habitait à Porto, du nom de Guerra, un individu sans scrupules excessifs et serviable. Nous, les vieux, nous avons tous connu, cela doit faire au moins vingt-cinq ans, ce maître d'école paralysé des bras et des jambes à la suite d'une apoplexie, mais l'esprit rajeuni par des sonnets érotiques de Bocage, qu'il récitait avec emphase et

par moments une onction digne des psaumes pénitentiels, qu'il ne connaissait pas.

Une fois arrivés et hébergés par le maître d'école de Guimarães, ils attendirent le chanoine, qui devait leur fournir de l'argent, des passeports qu'il se procurerait à Porto, et un guide sûr qui les mènerait jusqu'à l'Estrémadure espagnole.

*

Il était quatre heures du matin quand l'officier, en compagnie de quatre adjudants et de quatorze ouvriers de Joaquim Pereira, arriva à Ronfe et cerna le presbytère. Le chanoine Norberto de Araujo se trouvait dans son premier sommeil ; sa sœur Inacia buvait son bol de lait avec des mouillettes et de la cannelle ; le curé disait matines et laudes dans sa chambre, avec la sérénité des martyrs qui lisaient les épîtres de Saint Paul quand les sbires de Dioclétien grouillaient autour des accès aux catacombes. L'oraison terminée, il se leva, ouvrit la fenêtre, salua tout ce monde qui attendait le lever du soleil pour entrer en force dans la maison, et demanda ce qu'on lui voulait.

— Exécuter un ordre de M. le Juge d'Instance du district.

Le curé fit ouvrir les portes et dit :

— Faites ; mais ne réveillez pas mon hôte, M. le chanoine Norberto, qui se trouve dans cette chambre. Entrez-y doucement ; fouillez-le, si vous voulez, mais doucement, pour ne pas le réveiller. Vous trouverez Dona Inacia Norberta dans le jardin ; ne la confondez pas avec la jeune fille qui s'est enfuie. C'est une dame paisible, qui n'a rien à faire avec la justice de Guimarães, que je sache. Quand vous aurez fini votre perquisition, Monsieur l'Officier, veuillez faire savoir à M. le Juge d'Instance que le curé de Ronfe s'est empressé de mettre à la porte Guilherme et Teresa quand il a reçu ses ordres, en leur disant qu'il ne pouvait officialiser leur union en vertu de ses recommandations ; et que, comme je ne pouvais conserver de tels oiseaux chacun dans sa cage, je leur ai demandé de déguerpir et d'agir à leur guise une fois dehors, ce qu'ils ont fait, manifestant à l'occasion une obéissance des plus exemplaires, bras dessus bras dessous, en chantant l'hymne de 1820, et en poussant des vivats en l'honneur de la liberté. Dites-lui cela.

L'officier se livra à un simulacre de perquisition, n'osa pas tâter la couche du chanoine et s'en fut emmenant les ouvriers de Joaquim Pereira, lesquels, en cours de route, s'étendaient sur leur dessein avorté de poignarder l'orfèvre ; mais ils attendaient une meilleure occasion pour exécuter leur projet.

*

Entre-temps, Guilherme et Teresa avaient pris la direction de Porto à travers les champs de maïs de Requião, sous les feuillages des chênaies et des treilles, qui faisaient de cette route une tonnelle exquise et bruisante. C'étaient les premiers rayons d'une matinée de juin.

Caetana marchait à pied, à côté du domestique du curé, un gaillard armé d'une carabine à deux canons, arborant une écharpe rouge, qui débitait à la fille des blagues alpestres conformes à la couleur locale et présentant quelques analogies avec les jeux amoureux des geais qui se becquetaient leurs tendresses aux branches peintes sur les pichets. Il lui pinçait par moments le bras et elle lui donnait des coups de coude, en ravalant quelques larmes qui noyaient peu à peu son amour presque éteint pour l'adjutant.

Les caractères les plus excentriques se plient à la loi éternelle du beau, sous certaines conditions. A côté de Teresa, Guilherme sentait son cœur gonflé de cet idéal qui le transportait quand, dans la solitude de sa chambre, il reproduisait de mémoire les traits étranges de cette femme. Le sentiment ingrat qui le ramenait vers le passé en lui faisant regretter son ancienne mélancolie, pleine de fantaisies aigres-douces, s'effaça comme la couverture de brumes que le soleil dissipa sur les sommets du Cordova.

Si le cadre inspirait au cœur d'ardents désirs d'amour vague, que ne pouvait faire la présence réelle de cette belle épouse qui, les paupières lourdes de sommeil, semblait s'alanguir de tendresse ?

Il semble cependant que ni lui ni elle ne connaissaient les phrases élémentaires, ces doux propos qui ont un je ne sais quoi des rayons chargés de miel nouveau sortis d'une ruche, et c'est de ce miel que les fiancés couvrent la lune qui les entend, et ne les comprendrait pas, si elle n'était chaste ; et si vous, lecteur, vous ne l'êtes pas, vous ne pouvez me comprendre, moi non plus.

S'ils parlaient, c'était pour se dire des banalités ; et s'ils échangeaient des impressions extraordinaires, c'était quand ils gardaient le silence. C'est ça, l'amour. Les phrases rondes avec des adjectifs anguleux sont des choses qui se forment dans le creuset de la tête, c'est un peu de phosphore cérébral qui reluit dans l'âme éteinte comme le frottement d'une allumette sur le mur d'une chambre obscure.

— Tu es heureuse, Teresa ? demandait Guilherme.

— Très heureuse — répondait-elle, en acquiesçant avec sa tête blonde et en lui serrant la main quand la route, par endroits, permettait ces épanchements. Et toi ? demandait-elle.

— Très heureux, répondait-il, en se penchant pour lui baiser la main.

Et le domestique du curé, qui suivait derrière et voyait cela, poussait la parodie au point de vouloir baiser la nuque duveteuse de Caetana.

Et ces divines intermittences de poésie et de prose les amenèrent à Porto. Guilherme qui y avait passé quelques années de sa jeunesse à étudier les beaux-arts, connaissait l'adresse de l'ami de son oncle. Quand il fut en présence de ses hôtes, le maître d'école de Guimarães se dispensa de lire la lettre. Le chanoine l'avait déjà prévenu d'une fuite éventuelle. Leur hôte leur servit un dîner raffiné et les envoya poliment se coucher.

Le lendemain, le chanoine arriva, pressant le départ des époux, parce que des commissions rogatoires de Guimarães devaient parvenir le jour même à Porto. Le Père Guerra s'était déjà procuré un passeport.

En ce temps-là, le voyage en Estrémadure espagnole était une agréable promenade de douze jours en voiture. Pourvu qu'ils fussent doués d'un estomac assez solide pour résister aux va-et-vient et aux nausées, deux époux, l'un en face de l'autre, avaient tout pour être heureux dans cette balançoire bariolée. La bonne était ravie, elle aussi : car le muletier, dès

qu'ils furent parvenus à la hauteur de Grijo, lui parla mariage et vola des oranges dans un verger pour rafraîchir la jeune fille, qui disait avoir le visage en feu. Comme n'importe quel jeune marié à notre époque de voies ferrées, Guilherme ouvrait de temps en temps un *Guia dos Viajantes* et disait à son épouse le nom des agglomérations et la distance en lieues qui les séparait du repos auquel ils aspiraient. Les Portugais possédaient alors déjà un *Guia dos Viajantes* pour les capitales et les principales villes d'Europe. N'allez pas vous imaginer que l'auteur en était quelque lettré stipendié du Café Nicola, quelque noble touriste, quelque diplomate, ou quelque militaire qui aurait triomphalement visité l'Europe avec Napoléon. Non, messieurs, l'auteur était un frère augustin déchaux, et il s'appelait Frère Anastacio de Santa Clara. Les moines étaient bons à tout. Celui-ci a quelque peu parcouru le monde et souffert, dit-il, d'innombrables inconvénients *auxquels s'exposent ceux qui entreprennent de tels voyages sans avoir un guide*. Au jour d'aujourd'hui, malgré la multiplicité des *Guides*, il n'y a pas moyen d'échapper aux inconvénients *auxquels nous nous exposons* dans les auberges du Minho.

La dernière auberge où nos jeunes mariés passèrent la nuit, ce fut Zibreira, à la frontière espagnole. Le lendemain, après avoir parcouru une lieue et demie, ils parvinrent à leur destination, à Zarza ou Sarsa de Alcântara, comme l'a écrit Frère Anastacio.

*

Pedro Araujo, le frère du chanoine, s'était enfui de Guimarães en 1810, à la suite d'un homicide, s'était installé à Zarza, et il y entretenait des relations commerciales avec le Portugal pour divers articles. Il était riche, vieux et célibataire. Il accueillit ses neveux à bras ouverts, et remercia le ciel pour cette famille inattendue qui allait adoucir l'amertume d'une vieillesse valétudinaire.

Dès que Guilherme Nogueira put trouver une pièce bien éclairée et qui donnât envie de manier le burin et le pinceau, il commença par faire le portrait de son épouse, puis celui de son oncle. Ensuite, il renoua avec les inspirations interrompues dans son art de prédilection ; il gravait des réminiscences de son pays ; il se plaisait à exhaler sa nostalgie, à ciseler des ruines, à donner du relief aux légendes de la gothique Guimarães et à faire étinceler d'écailles argentées la surface de l'Ave et du Vizela entre des falaises de verdure dominées par des rochers. Teresa de Jesus se lassait de le voir travailler parce qu'elle ne le comprenait ni ne l'admirait. Elle avait pris le pli, par complaisance, de trouver tout *joli* ; mais elle lui demandait de l'emmener promener et de ne pas passer tout son temps à ces lubies.

— Ces *lubies* ! murmurait l'artiste avec une secrète amertume ; et parfois, le soupçon effleurait son esprit que son épouse était d'un naturel fruste, et possédait cette beauté fortuite qui ne relève que d'une heureuse disposition de la matière, étrangère à toutes les qualités de l'esprit. Ça le chagrinait et ouvrait dans son cœur une brèche par où sa nostalgie partait à la recherche de son désintéressement, de sa pauvreté et de son indépendance d'artiste obscur. Puis, un geste tendre de Teresa provoquait dans son cœur des sursauts de joie et, pour un instant, le sentiment réel de plaisirs renouvelés

effaçait ses aspirations débridées à ce fameux idéal impalpable, que le curé de Ronfe ne comprenait pas, et moi non plus.

Dans de nombreuses lettres, le chanoine Araujo lui rapportait ce qu'il entendait raconter sur Joaquim Pereira. On disait que le tanneur, une fois perdu l'espoir de capturer le ravisseur de sa fille, était tombé malade d'une tumeur au foie, dont il faillit mourir ; et qu'à cette occasion, il avait fait un testament dans lequel il déclarait qu'il devait quarante mille cruzados à son frère Manuel, afin de déshériter sa fille. Dona Feliciana, pour sa part, avait difficilement cédé à un désamour si vindicatif et comptait bien, si son mari mourait, déclarer qu'il ne devait pas un vintém à son frère. Par bonheur, Joaquim Pereira se rétablit ; mais il s'entêtait dans son projet de déshériter Teresa, en fermant sa boutique de cuirs, et en répartissant ses avoirs de son vivant comme il l'entendait ; mais, comme Dona Feliciana avait une dot de dix mille cruzados et voulait les conserver pour sa fille, les deux conjoints s'affrontèrent si rudement qu'ils en vinrent à se battre, à quatre ou cinq reprises. Pour finir, la mère de Teresa s'enfuit chez sa sœur Rosa et son mari partit vivre à Porto avec son frère Manuel. Au début, ils pleuraient dans les bras l'un de l'autre ; puis Joaquim se mit à absorber de grosses quantités du picrate de la Compagnie, pour se distraire, et cessa de pleurer, parce que c'était un comportement indigne d'un homme. On eût dit qu'il était tombé sur un exemplaire des *Dialogos* de Frère Amador Arrais où l'on peut lire ceci :

Les larmes doivent être rares chez les hommes, quelles que soient les raisons de leur peine, parce qu'à trop les verser on perd la vue et la raison.

Pour ce qui est de la raison, l'ex-tanneur ne gagna rien en échangeant le liquide de la bouteille contre le liquide des glandes lacrymales. Il s'enivrait toutes les nuits, et contamina son frère, qui n'avait, lui, aucun motif légitime de se saouler en sa compagnie. Ils éclataient alors tous deux en diatribes contre le sexe féminin. Manuel sortait sa vingtième édition de la perfidie de son épouse ; et, peignant la scène sur le vif, il montrait et maniait dans le vide la barre avec laquelle il l'avait cognée. Ils finissaient des fois par pleurer tous les deux ; mais il n'y avait rien qui relevât là d'un sentimentalisme grave. Voilà la vie déplorable que menait ce père qui avait travaillé vingt ans pour laisser derrière lui une fille riche.

Feliciana était parvenue à placer sa dot dans des propriétés urbaines et menait une vie digne et résignée, buvant juste de quoi garder son *embonpoint*. Elle apprit l'adresse de sa fille, par des voies détournées, et elle manifestait dans ses lettres la miséricordieuse bonté des mères ; sans toutefois la pousser à venir à Guimarães, parce qu'elle craignait que son mari tuât son gendre.

Tous ces faits se produisirent en l'espace d'une année, au bout de laquelle Pedro Araujo, qui mettait alors sa famille au-dessus de tout dans sa vie, expira en léguant une somme considérable à son neveu Guilherme.

Quand Teresa vit le coffre rempli de pièces dont il avait hérité, elle fut d'avis qu'on déménageât pour s'installer dans la ville d'Alcântara, où il y avait des cercles, des théâtres et de somptueuses fêtes religieuses. Elle voulait se divertir entre le sacré et le profane. La ville de Zarza lui semblait encore plus dépourvue de saveur que le bourg de Muma Dona, et les

habitudes casanières de son mari lui gâtaient jusqu'au plaisir de partir à la campagne éventer, à la brise tiède de l'après-midi, sa beauté qui se ternissait dans une réclusion forcée. Guilherme n'accéda pas à ses désirs. Il se trouvait bien là, précisément parce que cet endroit présentait certains caractères de Guimarães. L'hiver, à cinq heures du soir, la mort s'appesantissait sur le village, laissant juste apparaître de temps en temps une lanterne mobile, comme si un défunt se levait de son caveau pour se promener une veilleuse à la main. Exactement comme dans le berceau de la monarchie, où le progrès se trouve encore à présent au berceau, avec son béguin et ses langes, en train de téter les seins flétris du Conseil Municipal.

Je n'irais pas jusqu'à affirmer que ces époux s'aimaient jusqu'au délire. Teresa se morfondait à côté de son mari, elle bâillait, faisait le signe de croix sur sa bouche ; mais elle n'évitait pas avec ce symbole chrétien que le démon de l'ennui ne pénétrât dans son esprit. Ils n'avaient pas d'amis intimes. Guilherme se déroba à des visites qui le contraindraient à quitter des yeux un travail qui l'absorbait. Cette solitude s'éclaircit un peu quand Luis Nogueira vint s'installer chez son fils. Le vieillard offrait des distractions à sa bru en jouant avec elle à la brisque, et en allant se promener avec elle le dimanche. Comme il avait envie de travailler, il demanda à son fils de le laisser ouvrir une bijouterie. Guilherme lui donna une somme assez importante pour qu'il pût avoir un vaste magasin et se mit à modeler et à ciseler de la vaisselle, ce qui contribua à établir vraiment la réputation de l'orfèvre portugais. Cependant, le rêveur, le poète, descendait rarement de son Olympe artistique pour contempler les perfections naturelles de son épouse. La jalousie ne frôla jamais de son aile noire les candides rémiges de son génie. Il planait à de très grandes hauteurs ; et, s'il posait ici sa tête fébrile sur le sein de Teresa, c'était comme le condor qui ne s'abat au pied des Alpes que lorsqu'une nécessité organique le force à descendre en quête d'une proie.

*

En 1825, Luis Nogueira mourut.

Guilherme chérissait son père. Sa mort fut soudaine, alors qu'ils évoquaient tous deux leur terre natale, avec la nostalgie des exilés. Luis Nogueira lui avait dit :

— Pourvu que Dieu m'accorde d'aller mourir là-bas ; mais je n'irai que si tu peux venir avec moi pour me fermer les yeux.

Quelques minutes après, il se plaignit d'une suffocation qui l'oppressait ; puis il dit qu'il se sentait mieux, et il expira ainsi paisiblement, apprenant à son fils qu'il n'en coûte rien de mourir.

Cette mort inopinée, sans les signes avant-coureurs d'une maladie qui eût préparé son fils à l'idée de le perdre, fit naître dans l'âme de Guilherme, comme un ulcère, une incurable nostalgie. Il n'eut plus un sourire qui ne fût forcé et consenti à la nature joviale de Teresa, que la mort de son beau-père ne touchait pas plus que le regret de ses parents.

L'orfèvrerie resta ouverte, parce que Teresa le voulut ainsi pour se distraire. Dès qu'elle apparut au comptoir, la clientèle s'accrut. Des *hidalgos* venaient d'Alcântara acheter de l'argenterie à la blonde Portugaise. Quand

son épouse le lui racontait avec un dédain affecté, il lui répondait avec un sourire triste et lui disait :

— Il vaudrait mieux que tu ne descendes pas à la boutique. La curiosité de ces gens-là ne te fait pas de mal, mais elle ne t'honore pas non plus.

Il y avait d'affectueuses disputes à ce sujet. Elle disait qu'ils la respectaient au point de ne pas lui adresser le moindre compliment ; il lui demandait de céder la boutique, parce qu'ils avaient largement de quoi vivre ; elle répondait qu'elle rentrerait riche à Guimarães ; il lui demandait de ne pas être ambitieuse comme les gens du commun.

Le visionnaire manifesta un temps les humeurs d'un mari ordinaire : il fut jaloux et fit le guet. Il ne vit rien ; mais une goutte de ce poison, la jalousie, tomba dans son âme, et finit par lui empoisonner le sang. Il fut saisi d'une tristesse silencieuse, comme les anémiques au dernier stade de l'épuisement, quand ils se concentrent sombrement et semblent se voir mourir. La présence de sa femme, coiffée à ravir, les cheveux nattés, joyeuse et belle, qui riait et imitait le *salero* (la faconde), et l'accent guttural des Espagnoles, l'attristait.

Elle lui dit un jour qu'elle s'était fait une amie, et lui demanda de la recevoir chez eux. Guilherme haussa les épaules et répondit :

— Si elle est digne de ton amitié... Qui est-ce ? Moi, je ne connais personne...

— C'est la fille de Dom Rojo de Valderas, l'alcade.

— J'ai entendu dire du mal de cet homme.

— Ce sont des calomnies. Inês est un ange, tu verras.

— Mais on m'a dit qu'aucune dame ne fréquente la fille de l'alcade, objecta Guilherme.

— Je sais bien ; tu ne veux pas que j'aie une amie pour me distraire ; tu ne veux pas que j'aille au comptoir, parce que ces messieurs me font la faveur de venir faire leurs achats chez nous. Apprends-moi donc la gravure et la peinture parce que j'ai besoin de m'occuper.

— Ta mère ne gravait ni ne peignait, Teresinha, et elle ne se mettait pas en vitrine, et elle s'occupait. Une femme d'intérieur a toujours quelque chose à faire.

C'est là une autre réaction bien humaine de notre artiste transporté par ses visions éthérées. Il voulait que sa femme veillât à l'entretien du linge, aux provisions, à la bonne marche du poulailler, etc. Il n'avait rien de cet étourdi de Léonard de Vinci ; mais, dans la mesure où il se souciait d'avoir des poules couveuses, il avait peut-être quelque chose de Shakespeare.

Teresa le trouvait alors inférieur à sa stature poétique ; il lui semblait trivial et timoré ; cependant, elle ne le compara jamais avec un autre homme, fût-ce d'une façon tout à fait innocente.

Ce qu'on disait de l'alcade justifiait les réticences de l'orfèvre.

Rojo de Valderas, le père d'Inês, avait été nommé alcade à Zarza par Fernando VII, proclamé roi absolu, en 1832, par de nombreux chefs, à l'origine des bandits de grand chemin, qui avaient ensuite accompli leur évolution politique sans heurter la logique des événements. Rojo de Valderas avait commandé de 1820 à 1823 une bande de brigands en Vieille Castille. Il avait amassé, grâce à des coups audacieux, un gros capital. Et lorsqu'il lui fallut mettre son butin à l'abri, il se servit de la politique comme d'un étai et se rapprocha de Madrid, au moment où Fernando VII y revenait lui aussi. Valderas tremblait tout de même de se voir rejeté ; mais quand il

vit autour du roi des caractères de sa trempe, il reprit courage et éleva sa voix patriotique avec l'assurance des vieux Romains auxquels on avait fait appel dans les moments critiques. Les criminels qui maniaient l'épée autour du trône lui réservèrent un accueil mitigé et lui offrirent un poste d'alcade à Zarza, région fort éloignée du théâtre de ses prouesses notoires.*

Il investit son argent dans des propriétés à la campagne, pour s'y installer définitivement et jouir en paix d'une vieillesse honorable. Il voulait se montrer tolérant pour se ménager des amis qui le protégeraient si les institutions libérales revenaient ; il s'abaissait jusqu'à prévenir en secret les révolutionnaires promis au gibet, il adoucissait autant qu'il pouvait les conditions des détenus, et tout cela il le faisait, en forçant sa nature, pour assurer l'avenir de sa fille qui était pour lui une punition providentielle. Cet amour paternel si sensible lui coûtait bien des humiliations, bien des tourments, de profondes inquiétudes, et le mettait continuellement aux prises avec les fièvres les plus terribles et les plus douloureuses que lui infligeait sa déplorable constitution.

Mais la rumeur publique murmurait tout bas ce qu'avait été l'alcade. Il y avait à Badajoz des hommes qui l'avaient vu, face à face, à la tête des bandits de Vieille Castille. Les honnêtes gens évitaient de le fréquenter et aucune dame n'échangeait des regards aimables avec la fille du brigand.

Teresa de Jesus avait eu pitié de l'isolement d'Inês. Elle trouvait injuste le mépris qu'on s'accordait à réserver à la fille innocente des compromissions politiques de son père. Elle le trouvait antipathique, et elle dit un jour à son mari :

— L'alcade me fait horreur, mais je ne crois tout de même pas qu'il ait été le scélérat que l'on dit, parce qu'il a pour sa fille un amour immense ; et s'il avait tué des gens, comme ils disent, il aurait été normal que quelqu'un le tue, lui aussi.

— Tous les assassins ne sont pas nécessairement punis, fit observer Guilherme. Il y en a qui sont nommés alcades par le roi.

— Eh bien, moi, s'il tuait mon mari ou une autre personne que j'aime...

— Qu'est-ce que tu ferais, Teresa ?

— Je le tuerais, répondit-elle sereine et presque enjouée.

— Je ne savais pas que je m'étais marié avec une Judith, murmura Guilherme ; mais elle, qui ne connaissait pas le triste sort d'Holopherne, elle voulut connaître l'histoire, et demanda instamment à son époux de lui peindre une Judith. Cela ne laissait pas de le surprendre, cette femme avec une tête idéale comme un ange de Murillo qui attaquait son programme d'histoire illustrée en étudiant l'héroïne d'Israël.

De 1826 à mars 1828, Inês de Valdéras fréquenta assidûment la maison de Guilherme. L'orfèvre ne regretta pas d'y avoir consenti. La fille de l'alcade se conduisait bien, et quand elle se trouvait seule avec Teresa, elle déplorait que les passions politiques et, surtout, son amour pour le trône et pour l'autel entraînaient son père à des excès qui le perdaient de réputation.

* La liste de ces chefs figure dans le périodique espagnol, publié à Londres en 1824, et intitulé *Ocios de Espanoles Emigrados*. La biographie de Rojo de Valderas est ainsi résumée p. 438 : *Capitaine d'une bande de brigands de Vieille Castille, célèbre pour ses vols et fort craint des voyageurs et des populations à cause de ses atrocités*. Cet homme avait été nonobstant un brillant étudiant à Salamanque.

Le lecteur en a assez de lire dans les livres portugais et étrangers la funeste affaire des étudiants de Coïmbra qui, le 18 mars 1828, ont tué au Cartaxinho deux professeurs et blessé d'autres personnalités qui allaient à Lisbonne féliciter Dom Miguel. Il sait que l'un des trois ou quatre étudiants qui purent échapper au gibet s'appelait Antonio Maria das Neves Carneiro, élève de 2^e année en Mathématiques. S'il a lu les *Apontamentos para a Historia contemporânea*, de Joaquim Martins de Carvalho, il a pu partir sur la trace du fugitif jusqu'au Paul et le suivre jusqu'au Findão, où le médecin Antonio das Neves, le père de l'homicide, exerçait son métier. Il n'éprouve sûrement aucune sympathie pour les vingt-cinq ans de ce conjuré de la société des "divodignos", parce que s'il le voit planter son poignard entre les os de deux vieillards, il voit aussi une grosse somme d'argent que l'on présume volée dans les bureaux des professeurs.

Ce jeune homme était un des étudiants les plus réputés pour son intelligence et des plus en vue du Parti Libéral. En 1824, quand il va sur ses vingt-et-un ans, il fait partie de l'équipe de Manuel, et José Silva Passos, de José Maria Grande, et des plus notables promoteurs de la révolution. Dès cette époque, il fut chassé de l'Université puis réintégré après l'amnistie du 5 juin de la même année. La société des "divodignos" comptait beaucoup d'adhérents et elle était présidée par Francisco Cesario Rodrigues Moacho, mort en Belgique en 1866, avec le stigmate qui lui ferma la porte de sa patrie et macula celle de son tombeau, au bout de trente-huit ans d'exil volontaire. Les treize étudiants qui s'étaient juré de tuer leur professeur avaient été tirés au sort. L'un des plus vieux était Antonio Maria das Neves ; le plus jeune était le fils du *capitão-mor* de Sintra et avait dix-huit ans.

Quoi qu'il en soit, au moment où neuf des treize étudiants étaient pendus, à quatre heures de l'après-midi, au quai du Tojo, le 20 juin, Antonio Maria das Neves Carneiro digérait tranquillement son dîner à Zarza, dans le salon de l'alcade Don Rojo de Valderas, en compagnie de son père, qui l'avait suivi en Estrémadure espagnole.

Antonio Maria était un homme svelte, grand, d'une complexion délicate, assez blond, le visage pâle, long et aux traits saillants, les yeux noirs, sereins et doux. Il avait des gestes souverains, l'expression concise et rapide d'un homme qui se croit ou feint de se croire le héros d'un exploit que la tyrannie a fait avorter, mais qui reste posé au cœur de la société comme une première pierre pour l'édifice du futur.

Comment cet apôtre de la liberté de 93 trouva-t-il son couvert à la table de l'alcade de Fernando V ? Serait-ce la sympathie qu'inspire le sang versé ? Ces deux loups-cerviers se léchaient-ils mutuellement les taches de sang dont leur dos était éclaboussé ? Non. Quand les deux Neves Carneiro, le père et le fils, entrèrent à Zarza, l'alcade malade gardait le lit et désespérait de guérir. Le médecin se présenta comme tel à la fille de Don Rojo, fut reçu avec des larmes de joie, vit le malade et... le guérit. À partir de ce jour-là, l'étudiant homicide ne cacha plus son crime ; mais il lui donna les nuances de ce sang que l'histoire fait couler sur le plateau de la balance qui penche du côté des destins de l'humanité. Don Rojo le plaignait, en l'embrassant.

La guérison de l'alcade fit la réputation du médecin. La médecine lui procurait largement de quoi vivre. Le fils songeait à reprendre ses études à

l'université de Salamanque. Les espoirs suscités par le soulèvement militaire du 16 mai 1828 le retinrent à une lieue et demie de la frontière, pour se présenter, au cas où la cause triompherait, comme l'un des précurseurs de la régénération du Portugal.

Les fréquentes visites d'Inês à Teresa de Jesus s'interrompirent alors. L'Espagnole n'avait plus le temps. Antonio Maria faisait pour ainsi dire partie de la famille. L'alcade ne mangeait pas sans avoir à son côté le médecin qui l'avait sauvé ; et sa fille avait aussi peu d'appétit que son père, si le fils du médecin ne se trouvait pas à table.

Un jour, Inês ne se présenta pas au dîner. Son père, inquiet, courut à la chambre de sa fille et emmena le médecin avec lui. Ils la trouvèrent les yeux révoltés, grinçant des dents, se tordant les doigts ; c'était une crise d'hystérie. Une heure avant, Antonio Maria lui avait dit que la femme la plus belle de Zarza était la Portugaise mariée à l'orfèvre, et avait ajouté :

— Au Portugal, il n'y a pas trois femmes aussi belles qu'elle.

La jeune fille jalouse se remit de son attaque, en haïssant Teresa de Jesus. Elle avait honte de ce dépit infâme ; mais, en se regardant dans son miroir, elle se trouvait moins belle que la Portugaise ; et sa haine se rallumait alors attisée par l'amour.

La femme de Guilherme s'étonnait de ne plus voir Inês. Elle ne savait pas que le fils du médecin lui avait volé le cœur de son amie ; toutefois, des chagrins d'une autre espèce la distrayaient de cette absence supportable.

*

Affecté à la fois par la mort de son père et la jalousie qui commençait à le tourmenter, l'artiste fut pris d'une fièvre persistante. Dès l'enfance, on avait pu penser qu'il ne vivrait pas longtemps ; ses parents fondaient cet horoscope sur l'étrange mélancolie de l'enfant ; les médecins lui présageaient une vie brève compte tenu de la configuration de son tronc et de la pauvreté de son sang. Le travail assidu au burin et à la palette contribuèrent à détériorer les organes de la respiration et à affaïsser ses poumons, à force de se pencher sur ses instruments de graveur.

En 1828, lorsque le médecin Antonio Maria das Neves se fit une réputation, Guilherme Nogueira fut contraint par son épouse à le consulter.

— Si je dois mourir de la maladie qui a tué ma mère, dit-il, il est inutile de me laisser abuser par les illusions de la médecine et les drogues de la pharmacie ; mais si tu veux te bercer d'illusions, mon amie, allons consulter ce docteur miraculeux.

Le médecin examina le malade et lui conseilla le climat de Madeira. Guilherme sourit et dit à son épouse :

— Le seul bois* utilisable pour les malades de mon espèce, ce sont les quatre planches dont on fait un cercueil.

Teresa se jeta en pleurant dans ses bras, parce qu'elle avait lu dans les yeux du médecin l'arrêt de mort. C'est la première fois que son mari la vit en larmes.

— Heureusement, dit-il en souriant, que c'est la première fois que je te vois pleurer ! Trois fois j'ai senti des larmes couler sur mon visage ; celles de

* Bois : *madeira* (NdO)

ma mère, quand elle m'a fait ses adieux ; celles de mon père il y a six ans, quand il a deviné que je lui faisais les miens ; et les tiennes aujourd'hui qui... Mais ne pleure pas, Teresa ! Dis-toi bien que cela ne vaut pas la peine de vivre... Si je te voyais partir avant moi, je partirais plus heureux en étant fixé sur ton sort... Que feras-tu si je meurs ?

— Par le Christ ! s'exclama-t-elle, ne me dis pas que tu meurs... Si tu me laisses là, je me suicide !

— Non, tu ne te suicideras pas, Teresa. Tu iras chez ta mère ; ton père, qui est un malheureux embourbé dans ses vices, va se régénérer quand tu poseras tes mains pures sur sa tête chenue. Tu regrouperas autour de toi ton ancienne famille, et je me trouverai parmi vous comme un regret pour toi et un coupable à qui l'on peut pardonner pour tes parents. Si tu fais cela après ma mort, je te prédis des jours sereins ; mais si la vision infernale qui fulgure parfois à mes yeux dans l'obscurité de mes nuits n'est pas un délire provoqué par la fièvre, ah ! ma Teresa chérie, tu n'auras pas une poitrine assez vaste pour le calice d'amertume qui t'attend...

— Quelle imagination que la tienne, mon Dieu ! cria-t-elle, joignant ses mains. Comment cela t'est-il venu à l'esprit, Guilherme ?

— Pourrai-je seulement te le dire ? La fièvre, la fièvre qui dévore le corps et laisse l'âme s'approcher librement du monde des esprits. Ne tiens pas compte des visions de ton pauvre Guilherme. Sois vertueuse ; tu n'as pas besoin d'un autre bouclier contre le calice amer de mes chimères.

*

La consommation était lente et, par moments, victorieusement combattue par le médecin, qui s'intéressait au charmant artiste et aux larmes suppliantes de Teresa. Le docteur passait de longues heures dans l'*atelier* de Guilherme, à parler des affaires du Portugal. Il lui présenta son fils étudiant, comme l'un des treize martyrs dévoués à la rédemption du Portugal. L'artiste considéra la bonne mine de l'étudiant et ne fut pas convaincu du martyre de cet individu ; et, se rappelant le jugement prononcé par la Cour d'Appel de Lisbonne contre les neuf jeunes gens pendus, il dit à Antonio Maria das Neves :

— Vos amis exécutés ne sont pas morts comme des martyrs, puisqu'ils ont invoqué à leur décharge l'influence que vous exerciez. Il semble qu'aucun d'entre eux n'a voulu mourir en revendiquant la gloire de cet exploit. Les Scaevola et les Caton des temps anciens n'étaient pas ainsi. Je ne serai plus là pour voir l'arbre de la liberté abriter pieusement les os de tels martyrs au Portugal ; mais si un jour il s'y établit, vous verrez que les libéraux vont repousser loin d'eux ceux qui auront survécu à la malheureuse tentative de vos camarades.

Et, comme l'étudiant fronçait les sourcils devant la hardiesse de l'artiste, Guilherme poursuivit :

— Vous trouverez peut-être rude et cavalier qu'un pauvre orfèvre prenne des airs de prophète pour se mêler d'une question qui vous touche de si près ; mais comme je tiens à manifester ma reconnaissance pour la charité dont votre père fait preuve en me soignant, je vais vous donner un conseil. Éloignez-vous encore des frontières du Portugal ; ne vous fiez pas à la protection de l'alcade de Zarza : parce que, le jour où Dom Miguel exigera

de Fernando VII qu'on lui livre un étudiant condamné à mort comme ses sept compagnons, l'alcade de Don Fernando VII abandonnera le fils de son médecin pour garder son poste.

— Vous êtes injuste, Monsieur Guilherme, coupa le médecin.

— Très injuste, ajouta l'étudiant.

— Je dois tout vous dire, poursuivit le docteur, pour dissiper les préjugés que vous nourrissez à l'encontre de Don Rojo de Valderas. Mon fils va bientôt être l'époux de Dona Inês. C'est l'alcade lui-même qui m'a fait cette proposition. Vous voyez bien que personne ne voudrait pour gendre d'un jeune homme exposé à être livré au bourreau par son propre beau-père. Mon fils a l'intention de se marier, dans quelques mois, et s'il ne le fait pas tout de suite, c'est que l'on prévoit de profonds mouvements au Portugal, et que sa présence va y être nécessaire. Mais, dès qu'ils seront mariés, les époux iront s'installer à Salamanca, où mon fils va suivre des études de médecine : c'est cette condition que lui impose son beau-père, car il veut à toute force avoir à ses côtés un médecin à demeure. Avez-vous changé d'avis ?

— Si vous y tenez, Monsieur, je changerai d'avis ; mais, même dans ce cas, je ne pense pas que votre fils soit à l'abri en Espagne. Il vaudrait mieux qu'ils se marient tout de suite et passent en France ou en Belgique. Quand bien même l'alcade serait un beau-père honorable, il n'aurait pas autant d'importance en Castille que n'en avait au Portugal le père de Domingos Joaquim dos Reis qui a été pendu, et qui était le filleul de l'Infante Dona Isabel Maria. Il me semble que vous vous plaisez tous deux à entendre bouillonner la lave du cratère que vous avez sous les pieds.

*

— Cet homme est un visionnaire ! dit le docteur à son fils. Ces maladies provoquent de telles crises ; et j'imagine qu'un grand nombre des anciens prophètes étaient des malades chez qui le fluide nerveux l'emportait sur les autres fluides.

— J'ai l'impression, moi, que c'est un fou et un prétentieux, corrigea Antonio Maria das Neves sur le ton dédaigneux de l'universitaire, en train de bavarder sur le Ó du pont de Coïmbra.

Au cours de l'hiver de 1829, Guilherme Nogueira vit son état de santé se dégrader et il conçut un violent désir d'aller mourir à Guimarães. Son oncle le chanoine le pressait de venir, parce que Joaquim Pereira était décédé à Porto d'une congestion cérébrale, après s'être enivré au genièvre. Sa veuve écrivit elle aussi à Teresa, en la suppliant de venir s'installer avec lui chez elle, car elle les considérait comme ses enfants, et de ne pas s'inquiéter pour des questions d'argent, parce qu'elle avait plus qu'il n'en fallait pour trois, malgré les extravagances de son mari, Dieu lui pardonne – ajoutait-elle, on ne sait si c'était pour la forme ou par charité chrétienne.

Teresa de Jesus préparait joyeusement ses bagages, quand le médecin lui dit que son mari n'arriverait pas vivant à Guimarães :

— Vous n'allez vraiment pas savoir quoi faire, ajouta-t-il, avec votre mari en train d'agoniser dans une auberge exécrationnelle ; à moins que, ce qui serait encore pire, vous ne vous retrouviez avec un cadavre sur les bras au beau

milieu de la route en rase campagne. Faites patienter votre mari quelques jours, je lui en donne à peine trois.

Guilherme ne renonçait pas à partir, et elle ne se sentait pas la force de le contrarier.

Avec quelle tendresse il empaqueta ses dessins, ses modèles et ses gravures ! Au moment d'envelopper, exténué et tremblant, la gravure de Bartolozzi – *Cupid making his bow* – il dit à Teresa en la lui montrant :

— Tu te rappelles, ma chérie, quand ta pauvre mère soutenait que ce Cupidon était l'Enfant Jésus en train de charpenter avec deux anges à ses pieds ?

Teresa pleurait.

— Tu pleures ? Et moi qui pensais que je te ferais sourire avec ce souvenir ! Quel beau jour ! Quel jour, et quel instant quand tu as cueilli cette petite fleur dans mon vase ! Plus je te regarde, plus je te trouve aussi belle qu'alors. Ni dans mes yeux, ni dans mon âme, tu n'as perdu la plus petite de tes beautés, depuis sept ans ! Comme c'est bizarre ! Il me semble que je t'adore aujourd'hui plus que jamais ! C'est le cœur qui t'échappe et qui t'aime pour cela encore plus avidement... Qui sait ?

— Tu ne vas pas mourir, Guilherme, n'est-ce pas ?... criait-elle en joignant les mains.

— Ça aussi, c'est bizarre ! dit-il. Il me semble qu'aujourd'hui tu m'aimes plus que jamais.

— Oh ! Mon chéri !...

— C'est naturel, Teresa ! Comme je sens que je t'aime plus, il faut croire que toi, quand tu me regardes, et que tu te dis que d'ici peu il ne restera plus la moindre trace...

Guilherme s'assit, prit sa tête dans ses mains et sanglota un long moment, avec des râles et de violentes crises de toux. Elle s'agenouilla, tout près de ses genoux à lui, elle lui étreignit la poitrine et s'écria, transie d'angoisse :

— Ne pleure pas comme ça, Guilherme !

Il fixa sur elle des regards égarés. Il prit son visage entre ses mains, se pencha pour lui baiser les lèvres ; lui effleura encore le front, et murmura :

— Je me sens mal... Aide-moi à me coucher... Appelle le médecin...

C'était le troisième jour, comme le Dr Antonio Maria l'avait prévu.

Elle le porta sur un canapé. Le médecin arriva et lui donna une potion réconfortante. En face du canapé, il y avait le premier portrait qu'il avait fait de Teresa. Il le fixait avec ce regard figé qui sent la lumière s'embrumer et murmurait d'une voix entrecoupée :

— Tu vois, Teresa, mon cœur est né quand je faisais ce portrait, et j'ai toujours pensé que je mourrais en le regardant...

À partir de ce moment, son état fut à peu près paisible. Sa respiration était pénible, mais sans suffocation.

(...)

Il mourut le jour prédit et à l'heure annoncée par le docteur de Fundão.

C'était un grand médecin que celui-là ! Il entretenait des relations si intimes avec la mort qu'il savait, à l'avance et avec la plus grande précision, quand elle arrivait.

TROISIÈME PARTIE

La détresse de Teresa eût été plus affligeante si le médecin n'avait fait le nécessaire avec un dévouement de père, dans sa situation de veuve en terre étrangère. Inês lui rendit visite, quand le cadavre de Guilherme était encore exposé ; et elle se sentit soulagée dans son âme dès que Teresa lui eut dit qu'elle avait l'intention d'aller vivre avec sa mère. La fille de l'alcade pressentait que la présence de cette femme fascinante serait toujours une menace pour son bonheur, d'autant plus qu'Antonio Maria das Neves, quand il était question de la maladie de l'orfèvre, ne manquait jamais de faire une allusion au charme de sa compatriote. À partir du moment où la veuve, avec une moue dédaigneuse, lui affirma sa ferme intention de s'installer au Portugal, Inês regretta la façon si peu aimable dont elle l'avait traitée ; et, comme elle essayait d'invoquer de vains prétextes pour expliquer cette longue séparation et la rupture de leur vieille amitié, la Portugaise répondit avec une morgue encore plus blessante que ces paroles :

— Vous avez voulu donner raison aux dames de Zarza qui ne voulaient pas vous fréquenter.

Dans ce rude emportement, on sentait l'esprit du défunt Joaquim Pereira souligné par un langage plus expressif, parce que la langue castillane, dans laquelle Teresa foudroya l'amoureuse de l'étudiant, est très sonore et se prête à l'ironie et au sarcasme.

L'Espagnole ne répliqua pas au camouflet décoché en présence du médecin. Ce n'était sans doute pas faute d'éloquence ; mais elle eut peur que le père de cet époux qui lui était promis cherchât à savoir pourquoi l'on tenait Inês à l'écart, et ne remontât dans ses recherches jusqu'aux carrefours où Rojo de Valderas, à la tête de ses *vandoleros* saluait les voyageurs avec son tromblon et sa navaja.

Ce qui empêcha d'abord Teresa de Jesus de partir, ce fut la maladie. Le docteur la trouva fiévreuse et lui défendit de quitter le lit. Elle se montra gaie, parce qu'elle désirait mourir ; elle le disait en tendant les mains avec emportement vers le portrait de Guilherme. Puis la fièvre diminua ; elle en sortit pâle, faible, et à chaque instant, elle s'asseyait pour pleurer, parce qu'elle voyait son époux dans tout ce qui lui suggérait un souvenir. Cette crise passée, une autre raison retarda son départ : c'était la bijouterie, dont la valeur devait être prise en considération. Quelques orfèvres d'Alcântara vinrent lui faire des offres ; mais la transaction tirait en longueur. La veuve voulut déléguer ses pouvoirs au docteur qui veillait si paternellement sur sa santé et ses intérêts ; mais Antonio das Neves s'excusa en invoquant son ignorance en ce domaine.

Sur ces entrefaites, le promis d'Inês accompagna une fois son père pour l'aider à l'inventaire des articles vendables. Teresa avait vu un jour cet homme et dit à son mari : "Ce serait dommage qu'ils le prennent ! Un si beau garçon !" Franche et sincère ! À ce moment, comme Guilherme n'était ni bancal ni bossu, la franchise de son épouse ne lui avait pas inspiré de jalousie. Ce qui perce le cœur d'un mari que tourmentent les cors, c'est d'entendre sa femme vanter les petits pieds d'un autre individu.

La visite inattendue de l'étudiant la troubla. Il lui semblait que le fait de le regarder simplement avec une attention polie, ce serait une insulte à son grand deuil. Elle était inquiète ; elle se reprochait son ingratitude à l'égard de son mari parce que la présence de ce garçon ne lui répugnait pas ; elle se disait ensuite que, dans la profondeur de son chagrin, la présence d'une personne agréable rompant cette solitude pouvait, jusqu'à un certain point, lui être une distraction salutaire.

Caetana, la stupide Caetana était sa seule compagne. La bonne avait beaucoup engraisé, et elle avait perdu la manie d'aimer les forces armées. Elle avait une dent contre les Galiciens, disait-elle, du dédain pour les Espagnols de Zarza, et resta toujours honnête et patriote. Elle songeait encore à son dernier adjudant, elle comptait le retrouver fourrier, quand elle reviendrait à Guimarães, et l'aimer à nouveau.

Aussi Caetana se dépêchait-elle d'emballer les affaires pour le voyage, et avait dans ces préparatifs de brutaux accès de joie qui irritaient sa maîtresse, surtout quand cette idiote lui disait qu'elle se remarierait, parce qu'elle était de plus en plus "sauvage". Cette sorte de "sauvagerie" est synonyme de beauté dans le Minho. La veuve était exaspérée ; elle la qualifiait d'épithètes rendant justice à sa bêtise, et la renvoyait à sa cuisine. Quelques personnes ne seraient pas de trop pour la distraire de son veuvage solitaire.

C'était juste. La plupart des veuves ont leurs parents et leurs amies pour les entourer dans les heures lugubres où sonne le glas pour un mari plus ou moins aimé ; quoiqu'elles aient toujours à leur disposition le sein d'une amie sur lequel pleurer, et le bras d'une autre pour s'y évanouir, ces veuves se disent *inconsolables*, et les journaux répètent ce terme, galvaudant un adjectif, triste comme la mort, que l'on ne devrait écrire que sur les pierres tombales, quand les femmes se suicident comme la veuve de l'illustre professeur Rego, ou meurent au bout d'une agonie de vingt jours comme la veuve du grand poète Guilherme Braga.

Or il importe de savoir que Teresa de Jesus se trouva seule avec Caetana, et qu'elle cria jusqu'à s'endormir la tête entre les genoux. Le médecin arriva ensuite, mu par la compassion pour la détresse où sa compatriote était plongée, avec en outre plus de biens de fortune qu'il n'en fallait pour voir affluer les personnes qui connaissent les trois lieux communs convenant à la situation. Puis c'est l'étudiant qui arriva, avec son air compatissant, et des formules bien léchées, toutes pleines, pour employer l'expression du Père Manuel Bernardes, de résignation face à la fatalité de la mort, et de reproches à la cruelle Providence, qui arrachait un époux aimé, dans la fleur de l'âge, au bras d'un ange qu'il adorait sûrement. Ces phrases-là et d'autres sorties de Coïmbra, où Antonio Maria das Neves Carneiro avait connu les grands ciseleurs de paroles, Castilho et Garrett, résonnaient doucement et doucement tiraient de son cœur des larmes dont elle sentait les heureux effets comparables à ceux de la saignée pour les pléthoriques. Il est toujours bon de pleurer dans ces occasions, et quand les larmes sont provoquées par des thrènes sentimentaux qui étouffent et caressent la douleur de la veuve, on peut escompter que la dite veuve exprimera sa reconnaissance pour cette justice qu'on lui rend, et se sentira bien en présence de la personne qui sait faire vibrer en elle les fines cordes du sentiment.

Et Antonio das Neves le savait parce qu'en plus d'intelligent, il était amoureux.

Quel habile homme ! Ses amis, ses compagnons dans les rixes d'étudiants, ses acolytes des joyeuses cavalcades, ses complices dans le carnage abject du Cartaxinho, passaient des geôles de l'Université aux cachots du *Limoeiro* et de là au gibet. Et lui, pendant ce temps, il faisait publiquement sa cour à la fille de l'alcade, aimait secrètement l'épouse de l'orfèvre ; il aurait peut-être pu avoir le cœur, le loisir et le flegme de parler d'amour à une troisième créature, et garder encore assez de temps et d'esprit pour penser aux libertés de sa patrie et à la récompense qu'il attendait si le Portugal s'émancipait.

Il est naturel que sa mère lui ait fait savoir que la troupe et la police avaient envahi sa maison de Fundão ; il faut supposer qu'il avait vu la sentence rendue contre ses complices qui le désignaient comme l'un des trois égorgeurs les plus acharnés des professeurs ; il devait s'estimer perdu dès qu'on le prendrait ; il devait craindre que le Gouvernement espagnol absolutiste l'arrêtât et le remît entre les mains de la justice ; il devait, par-dessus tout, craindre la Providence. Eh bien, pas du tout ! Il faisait sa cour, jouait de la flûte et soignait la bonne ordonnance de ses cheveux blonds et l'élégance de ses collets jaunes et ses tenues de chasseur, son costume préféré, qu'il portait le jour de l'abominable embuscade. Et il avait vingt-quatre ans, c'était un jeune homme talentueux, au dire de ses contemporains, un garçon d'un sérieux exemplaire à Coïmbra – me disait, il y a cinq ans, un garçon qui avait vécu dans la même maison.

*

Les concurrents pour l'achat de la bijouterie, sachant que la veuve n'avait pas de protecteurs entendus aux affaires et désirait partir au plus tôt, se concertèrent pour la lui acheter au rabais. Le médecin, en examinant les livres de Luis Nogueira et de son fils, se rendit compte de la friponnerie des orfèvres espagnols et conseilla à la veuve de ne pas sacrifier quelque mille cruzados sans absolue nécessité.

— Si vous partez pour le Portugal, ajouta-t-il, parce que votre mère vous appelle, dites à votre mère de venir à Zarza et continuez à vous occuper de cette affaire, jusqu'à ce que vous puissiez la liquider à votre avantage. Tant que je serai exilé, comptez sur mon concours et considérez-moi comme votre père, de la même façon que je vous ai traitée comme une fille ; et si je retourne un jour dans ma patrie avec mon malheureux Antonio, je vous demanderai de venir avec nous et de considérer mes filles comme vos sœurs.

Ces paroles du vieillard firent sur Teresa une si agréable impression qu'elles l'incitèrent à ne pas vendre la boutique. L'étudiant se trouvait présent lors de cette brusque décision dont il la remercia avec un sourire et un regard plus expressif que la meilleure lettre du *Secretario dos Amantes*. Elle comprit la métaphysique de ces mimiques et rougit.

Ensuite, lorsque dans son lit, elle se mit à songer au mystère de ce sourire et de ce regard amoureux, elle vit en face d'elle les yeux du portrait du défunt rivés sur son visage et se cacha la figure dans son drap. Elle éprouva de la peur, de la honte et des remords.

Le lendemain, elle changea de chambre, de mobilier, et se débarrassa des objets qui pouvaient l'effrayer.

Elle écrivit à sa mère, en lui demandant de venir s'installer chez elle. Dona Feliciano répondit qu'elle se sentait très lourde, qu'elle avait des crises d'étouffement, que ses chevilles gonflaient à la nouvelle lune, et qu'elle ne pouvait donc pas entreprendre un voyage là-bas au Diable Vauvert, *au bout du monde*. Elle lui disait qu'à Guimarães elle trouverait toujours à manger et à boire ; et, pour finir, elle lui reprochait d'être une fille ingrate, qui n'aimait ni sa mère ni son pays.

Lorsque Caetana apprit que sa maîtresse restait finalement chez les Galiciens, elle demanda son compte. Teresa lui régla ses gages et lui fit cadeau de boucles d'oreille de filigrane d'or en souvenir des services dont elle lui était redevable. À la vue des boucles, Caetana s'émut et pleura de chaudes larmes avec autant de conviction que si on l'avait battue ; elle serra enfin sa maîtresse dans ses bras, en sanglotant que jamais elle ne l'abandonnerait tant que le monde serait monde. En ce temps-là, il y avait encore des servantes méritantes.

Teresa continua donc à s'occuper de son commerce ; au bout de quelques jours, elle apparut à son comptoir ; les clients revinrent en masse et les plus atteints de donjuanisme lui disaient des amabilités. Un jour, Antonio Maria, l'étudiant, se trouvait dans la boutique et il avait entendu une de ces plaisanteries distillée par un nobliau du pays. Il le fixa avec des yeux chargés d'éclairs et pâlit en silence. Le gentilhomme sortit, et l'étudiant, dans une mauvaise intention ou par hasard, allait sortir également, quand Teresa lui demanda s'il se sentait mal.

Il s'arrêta, la contempla, les éclairs de ses yeux furent noyés par les larmes, sa physionomie changea du tout au tout pour exprimer une prière douce et tendre :

— Vous ne dites rien, Monsieur Antonio Maria ? reprit-elle.

— J'ai répondu, dit-il. Vous ne voyez pas que je pleure ?

Elle baissa les yeux. Les déclarations réciproques avaient été faites avec une rare économie de gestes et de paroles. La langue portugaise est la meilleure des trois mille six cent quatre langues et dialectes connus – si Frédéric Adélung ne s'est pas trompé dans ses comptes – pour exprimer honnêtement des choses qui ne recèlent pas toujours la pureté des onze mille vierges. En ce sens, notre idiome peut se comparer à l'hébreu que l'on disait *saint* parce qu'il était exempt de vocables salaces et qu'il exprimait saintement les gaillardises de Salomon et d'Ézéchiél.

*

Le fait est que Teresa ne descendit plus jamais à la boutique ; et ce qui est plus étonnant encore, c'est que l'étudiant ne se rendait chez l'alcade que de loin en loin, et qu'il ne cachait pas, dans ces rares visites, le sacrifice qu'il faisait pour son père, dont la dépendance par rapport à Don Rojo de Valderas ne cessait de l'inquiéter.

Teresa l'aimait ardemment. Ce garçon était, en effet, ce qu'aurait dû être l'artiste de Guimarães pour que leurs deux âmes s'accordassent. Antonio Maria était impétueux dans ses aspirations et enviait la mort de certains héros révolutionnaires dont il racontait l'histoire à la veuve enthousiaste. Il dramatisait des choses insignifiantes en prenant des attitudes tragiques. Il déclamaient avec le timbre métallique des poumons qui se préparent pour les

luttons parlementaires de longue haleine. Il connaissait les gestes et le verbe retentissant de Desmoulins et de Mirabeau. C'était un homme aux antipodes du défunt Guilherme. Il n'avait pas de fantaisies, d'extases, ni de ravissements vers l'azur des cieux là-haut. Son amour se manifestait dans d'effrayantes frénésies, et parfois il s'agenouillait aux pieds de Teresa avec l'humilité d'un enfant, et il n'osait baiser l'ourlet de sa jupe. Mais s'il lui serrait la main, ses doigts l'agrippaient comme des serres d'autour et le sang palpitait dans ses phalanges. Il disait qu'il avait envie de la noyer dans ses larmes et de mourir. Il l'appelait sa rédemptrice, parce qu'il ne pensait plus à étrangler les tyrans de sa patrie, dès lors que tout son avenir était suspendu à l'amour et au mépris de la seule qui pût dominer son orgueil. Si Teresa lui confiait un jour son destin, il voulait partir avec elle pour l'Amérique anglaise, pour le cœur du monde où bat la liberté des hommes. S'ils ne la trouvaient point là, ils l'iraient chercher dans le désert ; ils feraient une cabane à l'ombre d'un palmier, et creuseraient leurs sépultures dans le sable. Cet homme avait lu les plus grandes âneries de 1829 : *Adrienne de Brianville* et *Amélia ou les Effets de la Sensibilité* ; et il connaissait *Atala* traduit en 1820, et les *Aventures du dernier Abencerage*, en 1828. Il possédait assez de lettres pour propager le poison des romans dans le sérail de Mahmoud II.

*

L'alcade, le cœur transpercé d'inquiétude, voyait cependant dépérir Inês. Elle ne lui avouait pas l'ingratitude de l'étudiant, parce qu'elle savait que le malheureux serait sévèrement puni. Elle connaissait le tempérament de son père ; elle l'avait entendu dire : "Antonio Maria, s'il y avait ici un autre alcade, le bourreau vous aurait déjà sauté sur les épaules." Mais Don Rojo de Valderas était plus que bien informé. Il savait que l'étudiant visitait la veuve tous les jours ; et qu'il dînait parfois là-bas avec le médecin ; une de ses servantes savait, pour l'avoir entendu dire à Caetana, que Teresa était gaie et qu'elle avait un peu allégé son deuil au bout de deux mois, adoptant une tenue moins stricte et couvrant ou découvrant ses épaules de tulle noire. Caetana ajoutait :

— Ma patronne est pratiquement mariée avec cet homme. Elle ne parle plus de l'autre défunt qui se trouve entre les mains de Dieu. Il y avait dans chaque coin un portrait de lui, que Dieu le garde ; et elle les a tous mis dans un grand tiroir. Elle est toute excitée, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Le miroir n'a pas le temps de prendre un seul grain de poussière. Ah ! elle soupirait et disait en levant le doigt au ciel, si le défunt voyait ce qui se passe ici !... Malheur à celui qui meurt.

L'alcade savait cela et recommandait à sa bonne de ne pas le raconter à la demoiselle ; Inês n'avait pas besoin qu'on le lui dît : son amour, attisé au feu de la passion et de la jalousie, devinait tout.

Elle finit par dire à son père de l'emmener quelque temps à Madrid, parce qu'elle avait besoin de se distraire. L'alcade accéda joyeusement à son désir : il voulait l'éloigner de Zarza sans lui en révéler la raison ; mais, dans une bouffée de rancœur, voyant l'abattement d'Inês, il s'exclama :

— Tu seras vengée.

— Je vous demande de ne pas me venger, dit-elle. Si vous voulez que je vive, mon père, ne m'obligez pas à plaindre quelqu'un. Je préfère ressentir de la haine plutôt que de la pitié.

Il poussa, intérieurement, un rugissement d'ours muselé et ne répondit pas.

Le médecin trouva un jour close la porte de la maison de l'alcade. On lui dit que Don Rojo de Valderas était allé accompagner sa fille à Madrid. Le vieillard frémit et dit à son fils :

— Nous sommes perdus, Antonio ! L'alcade s'est débarrassé de sa fille qui lui liait les mains, parce qu'elle t'aimait. Enfuyons-nous d'Espagne si tu veux vivre.

— Je ne m'enfuirai pas ! dit Antonio Maria. Si pour vivre il faut renoncer à Teresa, je préfère la mort.

Le pauvre père s'arracha les cheveux, cria et maudit l'heure de sa naissance.

Certains de ses amis lui conseillèrent de s'installer dans une autre province, ou de passer en France, parce que Valderas, pour venger sa fille, qui l'avait régénéré, redeviendrait aussi féroce qu'il l'avait été. Tous les honnêtes gens de Zarza savaient que l'étudiant était l'un des assassins des professeurs. Les libéraux plaçaient avec indulgence le crime dans la catégorie des délits politiques, quant aux absolutistes, par égard pour le médecin, le tendre père de ce malheureux, ils ne l'accueillaient pas, mais ils ne le dénonçaient pas non plus. En Espagne, les mains souillées du sang d'un homme ou d'un taureau n'ont jamais horrifié qui que ce soit. Le sang humain et le chocolat sont là-bas des produits nationaux. Le mot tuer est un idiotisme dans la morale espagnole, au même titre que dans la grammaire de chaque langue il y a des aberrations que l'on appelle également des idiotismes. Antonio Maria eût donc peut-être pu, sous la protection de l'alcade, Dieu étant exclu de la comédie humaine, vivre tranquillement en Espagne, si la conscience ne l'eût pas tourmenté.

Teresa de Jesus avait reçu le lendemain du départ d'Inès une lettre anonyme en espagnol. Une personne qui la connaissait à peine – disait la lettre – lui annonçait la mort de son mari sous la main du bourreau, si elle se mariait avec lui. Et elle ajoutait : "Si vous l'aimez, comme il était aimé d'une autre, faites pour lui ce que l'autre a fait, fuyez de Zarza, partez pour le Portugal ; ne le sacrifiez pas à votre amour, parce que si ce malheureux a un ennemi puissant en Espagne, il passera de vos bras dans ceux du bourreau."

Le cœur d'Inès l'aurait trahie, si son écriture mal déguisée ne l'avait fait.

Teresa but le calice, elle eut d'horribles pressentiments, elle éprouva la douleur qui tourmente sans répit. Elle envisagea de s'enfuir pour le sauver. Elle se fût peut-être enfuie, si l'amour ne lui avait représenté l'artificieuse Inès en train de lui tendre un piège sous le masque de la générosité ; mais que ce fût trahison ou un noble renoncement pour préserver la vie d'un homme qu'elles aimaient toutes les deux, elle n'arrivait pas à s'ôter de l'esprit l'image de l'arrestation et du supplice d'Antonio Maria.

Au moment où elle se jetait sur son lit, en pleurant d'angoisse, le médecin entra, pâle, inquiet, et il lui disait qu'il considérait son fils comme perdu s'il ne fuyait pas tout de suite en France. Il lui fit part de ses appréhensions, vit la lettre anonyme qui les confirmait et implora Teresa d'éloigner d'elle ce malheureux garçon, qui était condamné à être pendu.

— Eh bien, oui, dit-elle en essuyant ses larmes, nous irons tous en France

— C'est vrai ? s'exclama le vieillard. Vous venez avec nous, Dona Teresa ?
— Je suis veuve depuis trois mois ; j'attendais qu'il se soit passé un an avant de me marier avec votre fils ; c'est ce que je lui ai promis ; je me marierai tout de suite, et nous partirons.

*

Inês avait été longtemps dans l'intimité de la veuve de l'orfèvre ; elle connaissait en détail l'histoire de son amour ; elle connaissait de nom la veuve du tanneur et le chanoine Araujo. Avant de s'éloigner d'Antonio Maria et de prévenir Teresa, elle avait écrit sous un pseudonyme au chanoine pour lui rapporter que la veuve de son neveu, son mari à peine mort, sans aucune dignité ni pudeur, avait encouragé les galanteries d'un Portugais résidant à Zarza ; puis elle lui donnait tous les renseignements sur l'identité de l'expatrié, lui parlait du gibet, de l'infamie de son amante ou de la veuve d'un pendu, et demandait pour finir à l'oncle de Guilherme Nogueira de faire partir de Zarza la veuve de son neveu, parce qu'elle était responsable du supplice d'un homme qu'elle avait fasciné grâce à sa malhonnête beauté. La pauvre Dona Feliciana reçut également une lettre moins fleurie et moins sentimentale, mais assez cruelle pour aggraver sa goutte et lui gripper complètement les articulations du genou. Elle fit venir le chanoine, lui montra la lettre, et lui demanda en criant d'envoyer les sergents à ses frais se saisir de sa fille. Cette bonne matrone croyait à la justice de Guimarães jusqu'au-delà des frontières.

Le chanoine Araujo était en 1829 un royaliste enragé. Il s'était converti aux *cortès* de Lamego, parce que les constitutionnels ne lui avaient pas donné un canonicat à Braga ; et il attendait à présent que le comte de Basto le lui donnât, pour le récompenser d'avoir signé à Guimarães l'acte de proclamation de Dom Miguel, monarque absolu. Si le désastreux carnage des membres de la députation s'était produit en 1822, le chanoine eût peut-être dit que l'arbre de la liberté se nourrissait de ce sang ; mais le crime des étudiants en 1828, il la tint pour la pire des barbaries, et jugea que la pendaison était une peine sans mesure avec le délit, car les lois anciennes prévoyaient que le corps fût écartelé par quatre chevaux et le cœur arraché par le dos. Tout cela à cause d'un amict, de quelque trois mille cruzados et de chaussettes écarlates dans la cathédrale de Braga.

Il fut donc horrifié à la perspective de voir la veuve de son neveu mariée à l'un des criminels qui avaient contribué à infliger vingt-deux blessures, comme le précise la sentence, sur la fesse gauche de son ami le doyen de Coïmbra, Antonio de Brito ; et il regrettait que les douze mille cruzados de son frère Pedro, dont Guilherme avait été l'héritier, tombassent entre les mains d'un assassin, d'un sanguinaire échappé au gibet.

Dans la fièvre de son indignation, il monta dans une voiture du Gaitas et s'en fut en Estrémadure espagnole, tout prêt à ramener la veuve et à faire arrêter, s'il le pouvait, le criminel.

Quand Teresa entendit les bruits de sabots à sa porte et vit le chanoine défaire les agrafes d'une capote à six collets pour descendre de son mulet, elle recula, bouleversée, et dit à Antonio Maria, qui se trouvait dans le salon :

— Cache-toi dans cette chambre, c'est l'oncle, c'est le chanoine, qui est là.

Cela se produisit le lendemain du jour où Teresa avait pris la décision de se marier et de suivre son mari en France.

Caetana était descendue dans la cour quand le muletier frappa à la porte. Le chanoine demanda à voir sa patronne.

— Dona Teresinha se trouve dans le salon avec M. l'Étudiant portugais.

Le prêtre fit les gros yeux comme s'il voulait inonder Caetana de fluide magnétique. Il lui fit peur en soufflant et faisant claquer sa langue deux fois si violemment qu'on eût dit l'éclatement de deux châtaignes dans la cheminée.

— Ouille ! murmura-t-elle, en reculant d'un pas. On dirait que vous n'êtes pas de bonne humeur ! C'est le moment de déguerpir !

Le chanoine se tourna vers le muletier de Idanha-a-Nova et demanda s'il y avait une auberge à Zarza.

À ce moment-là, Teresa apparut sur le perron et lui dit :

— Vous cherchez une auberge, mon oncle le chanoine, quand vous êtes chez vous ?

— Oui, répondit-il, en hochant trois fois la tête coiffée de son tricorne. Je cherche un endroit où je pourrai me reposer décemment une nuit ; et quand vous jugerez que votre maison n'empeste plus le sang des brigands, Madame Teresa de Jesus Pereira, vous serez assez aimable pour me faire mander, parce que j'ai besoin de vous entendre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répondit-elle, en descendant dans la cour, le sang des brigands ? Expliquez-vous, Monsieur le Chanoine.

— C'est vrai, expliquez-vous, répéta la voix d'Antonio Maria qui, en acteur tragique, descendait tranquillement les marches de l'escalier.

Le prêtre avait cinquante-huit ans ; il était bien nourri ; ses mains étaient grandes, rouges, et sur le dos de chaque doigt il y avait une touffe de poils raides comme les soies d'un sanglier. Il avait libéralement distribué les coups, à l'époque où il entra dans les ordres. Il s'était battu contre les Français à Carvalho d'Este et avait dit la messe pour l'âme de quelques-uns qu'il avait tués quand il avait conçu des doutes sur la légitimité de sa mission de prêtre de Jésus si doux et d'adjoint de l'évêque de Porto, qui faisait tuer les parlementaires de Soult et les jacobins portugais. Ensuite, au déclin de sa vie, il se départissait, à l'occasion, de son sérieux et souffletait ses collègues de la collégiale, des fois pour des affaires de comptabilité, d'autres pour des raisons politiques ; il frappait successivement, en 1820 les royalistes, en 1829 les libéraux. Quoi qu'il en fût, il vit l'étudiant descendre les escaliers en prenant des airs tragiques, et n'éprouva pas la plus petite ombre d'une crainte.

— Qu'y a-t-il à ajouter ? demanda le chanoine. Et maintenant, à vous, Monsieur – ajouta-t-il en s'adressant à Antonio Maria – ce que j'ai à vous dire, c'est que cette femme a été mariée avec mon neveu, un garçon honnête qui s'est exilé pour l'amour d'elle, qui est mort il y a moins de quatre mois et qui ne peut encore s'être tout à fait décomposé sous sa pierre tombale. Je suis venu ici mandé par le déshonneur de cette veuve, dont le bruit est parvenu jusqu'à Guimarães, pour aller s'asseoir au chevet d'une vieille malade, qui est la mère de cette femme. Les explications que j'ai à vous donner, Monsieur l'Étudiant, vous ont été données, quant à vous, Madame Teresa, veuve de Guilherme Nogueira, je viens vous dire, de la part de votre mère, que ce monsieur, qui m'a interrogé il y a un instant de la façon si hautaine dont les personnes honnêtes interrogent les calomniateurs, est un

des assassins et des brigands aussi féroces que lâches qui ont attaché les mains à deux professeurs, deux prêtres et deux enfants pour tuer les uns et poignarder les autres.*

Antonio Maria das Neves ne se jeta pas sur le chanoine, comme l'espérait le lecteur fantaisiste, supposant que cet assaut était le dénouement le plus dramatique. Ce serait aussi le plus invraisemblable, si j'y avais souscrit par amour de l'art. Il faut savoir que les infâmes ont leurs moments de lucidité, de conscience, de confusion et d'accablement sous leur propre poids. Même les scélérats qui ont donné des preuves de leur bravoure, et marché droit sur un groupe d'hommes, s'immobilisent, glacés de terreur, si les ombres de la nuit prennent la forme d'un fantôme. Le fantôme de l'homicide de Cartaxinho, c'était ici le chanoine. Je ne dirai pas que le membre des "divodignos" craignait physiquement le vieillard ; mais je n'affirmerai pas non plus que non ; ce qui est sûr, c'est qu'Antonio Maria s'arrêta stupéfait et comme jugulé pour dévisager cet homme comme un accusé confondu fixe le juge qui a rendu son arrêt de mort.

Celle qui ne se démonta pas, ce fut la fille de Joaquim Pereira. Quand elle aime, la femme a des héroïsmes et des abnégations dont l'homme – l'être le plus égoïste du règne animal – est incapable. Le chanoine achevait de cracher sa mercuriale, quand Teresa de Jesus, le sourire crispé de colère, croisa les bras dans une attitude héritée de sa mère, et dit :

— Vous avez omis d'ajouter, Monsieur le Chanoine, que ce monsieur, outre tout ce que vous avez dit, est... ou va être mon mari.

— Ah oui ? ! répondit le prêtre. Quelle nouvelle !... Qui pouvait être sa femme sinon vous, Madame Teresa ? ! Je m'en vais porter de ce pas cette bonne nouvelle à votre mère. Votre père a eu la chance de mourir ivre, avant cette affaire. Il s'en est tiré à temps. Et se tournant vers le muletier : conduisez-moi à l'auberge, j'ai besoin de manger, il n'y a pas là de quoi se laisser mourir.

Le muletier emmena le mulet par la bride, le chanoine marchait tout en essuyant ses gouttes de sueur et en jetant des regards en coin par-dessus son épaule droite. Il semble qu'il n'avait qu'une confiance limitée en l'esprit chevaleresque de l'individu qui avait contribué à percer de vingt-deux trous la fesse gauche de son ami le doyen de la cathédrale de Coïmbra.

*

C'est à ce moment-là que Don Rojo de Valderas arriva à Zarza, retour de Madrid.

Le médecin se présenta chez lui et fut reçu aussi obligeamment que d'habitude. Cependant, il ne put ni ne voulut dissimuler son anxiété. Il alla droit au fait et recourut d'abord à la sincère éloquence des larmes. Puis il demanda à l'alcade si lui et son malheureux fils pouvaient compter sur sa protection en Espagne.

* Un de ces enfants vit encore et réside à Lisbonne, c'est Manuel Falcão Cotta e Meneses, un des neveux qui accompagnèrent leur oncle, le chanoine Pedro Falcão, qui survécut à deux blessures à la poitrine, à une décharge de dix-sept petits plombs dans la figure, et à quelques coups de poignard à l'épaule droite.

L'alcade fit un geste vif des deux mains comme pour éviter d'évoquer des sujets méprisables et dit :

— Restons-en là, Dom Antonio Maria ! Ne parlons pas de cela. Il est préférable de ne pas parler de votre fils, tant que les chagrins que me donne ma fille me rongent les entrailles. Et il changea de visage ; il devint livide, se frotta les mains avec un craquement de gantelets, et ajouta : je ne sais pas pleurer, moi, docteur, et j'en suis incapable. Mon malheur, c'est de ne pas être capable de pleurer. Je n'ai jamais pleuré. Je crois que toutes mes larmes se sont accumulées en attendant que mon Inês ferme les yeux...

— Votre fille ne souffre d'aucune maladie qui puisse nous inspirer des inquiétudes, Don Rojo ! coupa le docteur. Je suis peiné que vous m'ayez retiré la confiance que j'avais méritée comme médecin. Si on m'avait dit qu'Inês allait à Madrid pour se remettre...

— Elle n'y est pas allée pour se remettre, l'interrompit l'alcade. Ma fille est partie pour se changer les idées... Parlez-moi d'autres sujets plus agréables... Alors, comme ça, votre fils se marie ou s'est déjà marié ?

La transition abrupte et sereine ménagée par cette question pénétra douloureusement la poitrine du vieillard. Il eût préféré que l'alcade injuriât son fils, et soulignât son ignominie en passant par tous les degrés de l'insulte, de l'imputation de brigandage à celle de meurtre.

— Il est déjà marié ? insista le *Vandolero de Castilla-la-Vieja*.

— Non, monsieur, mon fils ne s'est pas marié, bégaya le médecin, accablé et désarmé devant l'air sarcastique de l'alcade.

— La veuve de l'orfèvre est riche, hein ? reprit Don Rojo.

— Elle n'est pas riche, monsieur... C'est la fatalité... elle détient les philtres infernaux qui ont rendu mon fils complètement fou...

— Tudieu ! s'exclama le Castillan en riant. Je croyais que ces histoires de philtres étaient des sornettes auxquelles un docteur en médecine ne pouvait croire ! Ainsi donc, on croit encore à la sorcellerie, là-bas, au Portugal ? Et la fameuse Teresa aurait échappé à la Sainte Inquisition il y a dix ans pour venir s'installer ici avec ses sortilèges ! Cela me fait de la peine pour votre pauvre fils si innocent, docteur ! Moi qui croyais qu'il avait été conquis par l'héritage de la veuve et ce petit minois dont les messieurs disent par ici qu'il est appétissant !...

— Don Rojo ! s'écria le médecin affolé, votre ironie me tue ! Je vous demande au nom de Dieu d'accuser mon fils, vous avez trop de raisons pour le faire ; je ne le défendrai pas ; mais je vous demande en joignant les mains de lui pardonner ; je vous le demande sur la vie de votre fille !

Antonio das Neves allait s'agenouiller, quand l'alcade, dans un élan de fureur, passa à l'intérieur de la maison. Quelques instants plus tard, un alguazil de la municipalité entra dans le salon et intimait au médecin que Don Rojo de Valderas le congédiait.

Le vieillard, désespéré, fit appel à l'intercession de certains notables du pays. Personne ne voulut s'abaisser par des sollicitations. Tous conseillaient au Portugais de s'enfuir. Néanmoins, un gentilhomme, frère de l'archidiacre de Xerès de los Caballeros, résidant à Badajoz, lui offrit l'appui de ce potentat ecclésiastique, assuré que la justice de cette ville ne se saisirait pas de l'expatrié par égard pour son frère. Ce protecteur tenait tout de même l'alcade pour redoutable et jugeait que l'étudiant serait mieux avisé d'aller à Madrid demander pardon à Inês et de se marier avec elle. Le médecin abondait également dans ce sens ; mais son fils argumentait en ces termes :

— Mettez-moi, mon père, à ma droite, cette fameuse Inês avec une bonne dot et la liberté ; et, à gauche, Teresa, pauvre et, à côté d'elle, la potence, je vais à gauche. Ne vous alarmez pas pour si peu – disait, pour le réconforter, l'étudiant sincèrement plein d'espérance. Nous allons en France, et nous reviendrons bientôt de France avec Dom Pedro. C'est du tout cuit. Qu'est-ce que j'ai à faire de l'alcade, ce bandit, ce brigand ! Vous voudriez, mon père, être l'aïeul des petits-enfants d'un chef de bande ? Demandez aux jeunes gens de Zarza si un seul voudrait être le mari de la riche héritière de Rojo de Valderas ! Personne ! Cet homme voyait en l'expatrié, dans le libéral persécuté, un mari pour sa fille, faute d'hommes ! Qui ! Moi ? D'autres destins m'appellent. Ou bien je serai l'un des premiers hommes d'un Portugal libre ou je m'exilerai de moi-même et pour toujours de ce pays de sauvages. Je me marie avec Teresa parce qu'il me faut un cœur de femme qui adoucisse les aspérités de mon âme de spartiate. Si l'amour ne me sauve pas de moi-même, je serai capable d'aller au Portugal planter le fer dans la poitrine du tyran et de mettre le feu aux monastères, à la gloire de la liberté, d'enduire les moines de poix, comme a fait Néron un jour qu'il agit en juste. J'ai besoin de l'amour de cette femme comme ces fous sublimes qui tiennent dans leur cerveau le salut d'un peuple ont besoin d'un casque de neige pour refroidir la généreuse ébullition de leur sang. La mort a cessé d'être ignominieuse depuis que Danton et Robespierre ont jeté leurs têtes sur le plateau de la balance où se pesait l'avenir des peuples. Qu'on l'appelle gibet ou guillotine, que m'importe son nom ? J'aurai mon jour de martyr ou de gloire. Je ferai exhumer les os de mes compagnons et je les ferai adorer sur les autels de la Patrie ; je les répartirai comme des reliques des saints qui ont œuvré pour la seconde fois au salut de l'humanité et je demanderai aux bonzes si les ermites de la Thébàïde en ont fait autant qu'eux et que Marat et que Robespierre pour fortifier l'âme des hommes ! Que m'importe l'abject alcade de ce bourg abject de Zarza ? S'il se met en travers de mon chemin, je lui plonge mon poignard dans la gorge et j'épargne à l'histoire espagnole l'infamie de compter ce Cartouche au nombre de ses alcades. Il n'y a rien à craindre. Nous irons à Badajoz attendre que Teresa liquide cette encombrante boutique ; puis nous y tracerons notre itinéraire, mon père, si vous voulez nous suivre ; et si vous regrettez votre famille, retournez au Portugal, car personne ne vous inquiétera, et laissez-moi seul avec mon destin. J'ai besoin de lutter pour être grand comme les anachorètes ont besoin de tentations pour être saints ! Ma vie est une molécule dans le nouveau chaos où l'humanité va entrer, pour se reconstituer ensuite. Les hommes de cette génération ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, ils appartiennent à la génération future. Ceux qui meurent aujourd'hui renaîtront dans la vie nouvelle des sociétés. Le gibet de 1828 et 1829, c'est l'apothéose de 1838 et 1839. Dans dix ans, Antonio Maria das Neves Carneiro sera ministre ou aura son nom inscrit parmi les martyrs du Cais do Tojo et de la place Nova.

Et ainsi de suite, avec de grands gestes, et un non moindre effarement du pauvre vieillard, qui, à travers la loupe de l'amour paternel, donnait à son fils la stature de Caton.

*

Teresa de Jesus Pereira et Antonio Maria das Neves Carneiro se marièrent, à Badajoz, en décembre 1829. L'archidiacre de Xeres de los Caballeros, bon catholique et partisan viscéral de Ferdinand VII, hésitait à protéger un réchappé du gibet ; toutefois, il avait eu de la compassion pour le père et avait accédé aux prières de son frère.

Les jeunes mariés renoncèrent au projet de partir directement pour la France, d'abord parce qu'il se produisit des retards dans la vente de la bijouterie, dépréciée par les prétentions de la vendeuse, ensuite à cause de la difficulté d'obtenir un passeport pour la France, et des innombrables démarches nécessaires. Le Gouvernement espagnol espionnait ceux qui se dirigeaient vers le foyer révolutionnaire. Le mouvement de juillet 1830 était en pleine ébullition.

Entre-temps, Inès de Valdéras revenait de Madrid, parce qu'on lui conseillait d'aller se soigner en respirant l'air de Zarza, et en janvier 1830, elle expirait dans les bras de son père, au moment où elle s'efforçait de détruire une petite liasse de lettres qui tombèrent de ses mains moribondes.

La vengeance de l'alcade se mit en branle quand il se releva après avoir dit sa dernière prière sur la pierre tombale de sa fille. Inès n'avait pas fini assez saintement et en manifestant une résignation assez grande pour que cette page parût un extrait d'une feuille arrachée aux vies de saints du Père Ribadenera. Elle avait maudit Antonio Maria quand elle avait su que Teresa l'appelait son époux et étalait ses blondes tresses défaits sur l'épaule de son mari Plaza San Juan. Elle dit que, si elle était un homme, elle irait les poignarder tous les deux. Son père l'entendit et murmura :

— Laisse ce soin au bourreau, en ce qui le concerne ; quant à elle, elle vivra pour le voir pendu au gibet.

Inès eut alors un féroce éclat de rire. Jamais elle ne ressembla autant à son père qu'au moment où elle rit ainsi.

L'alcade connaissait la puissante poigne qui défendait le fils du médecin. Le drapeau protecteur d'Antonio Maria, c'était la science du praticien. L'archidiacre avait été sauvé de sa troisième attaque d'apoplexie par les soins du médecin portugais. Aussi redoublait-il de zèle pour assurer le salut des émigrés.

Quand il s'entretenait avec le frère de l'archidiacre de Zarza, Don Rojo ne manifestait pas d'intentions malveillantes ; au contraire, il répétait pieusement que son Inès était la sainte du Ciel qui défendait le mieux son ingrat assassin.

Le gentilhomme, en écrivant à son frère, lui rapportait l'attitude de l'alcade – qu'il traitait d'idiot – et, selon lui, l'homme, diminué par la perte de sa fille et les atteintes de la vieillesse, ne préméditait pas de se venger, envisageait même de vendre ses biens et de se retirer dans un monastère, comme quelqu'un qui n'a plus rien à faire au monde, et avait beaucoup de péchés à expier avec un cilice sur les reins.

L'archidiacre et le médecin se méfiaient des conjectures de l'heureux admirateur de l'alcade ; mais Antonio Maria, sous le coup de cette démente qui, d'après ce que disent les Livres Saints, frappe ceux que Dieu a décidé de perdre, était un étourdi qui se pavanait avec son épouse et semblait tirer vanité de ses relations et de son impunité. Comme il lui fallait aller toucher une somme d'argent à Alcântara, il s'y rendit avec son épouse, une gracieuse amazone, dont les cheveux défaits imprégnaient la brise de son parfum.

Quand le médecin lui dit que son fils et sa bru étaient sur la route d'Alcântara, l'archidiacre se lamenta et s'exclama :

— J'ai appris aujourd'hui qu'entre le Gouvernement portugais et le nôtre, il y a des tractations à propos de votre fils. Partez vite, suivez-les, et faites-les sortir d'Alcântara avant que l'alcade de Zarza sache qu'ils sont là-bas. Votre fils est insensé et votre bru s'est convaincue qu'une jolie femme est une armure qui défend son mari. Ils sont tous les deux fous. Allez les rappeler qu'ils se cachent jusqu'à nouvel ordre dans ma propriété, et qu'ils ne se montrent pas à Badajoz.

*

Le médecin entra de nuit à Alcântara et apprit que son fils et sa bru étaient allés dans les environs assister à une fête du 1er mai, sur l'invitation d'un joaillier, le principal acquéreur de la bijouterie. À l'aube, au moment de sortir de l'auberge, il fut arrêté par deux alguazils, qui l'amènèrent devant l'alcade. Après un bref interrogatoire, ils le conduisirent en prison pour complément d'enquête. Sur le chemin du cachot, un des sbires, qui l'avait connu à Zarza, lui dit que l'alcade Don Rojo de Valderas se trouvait à Alcântara depuis quatre jours et se proposa pour lui faire parvenir un message, si le prisonnier avait besoin de son appui.

Le médecin lui demanda s'il voulait bien, moyennant quelques écus, aller trouver son fils dans le village qu'il nomma, et lui dire que son père était incarcéré.

— C'est inutile, dit le gendarme, parce que votre fils doit déjà être sur le chemin du cachot.

— Nous sommes perdus ! s'exclama le vieillard, s'appuyant à l'épaule du sbire.

— Il faut croire, dit l'autre, que votre crime est terriblement grave. On n'a pas l'habitude en Espagne d'arrêter les réfugiés politiques du Portugal...

Le Dr Antonio Maria se reprit et marcha pour tromper la curiosité des passants. Le peuple avait flairé un spectacle dans les larmes de ce vieillard et voulait connaître l'histoire. Le geôlier lui donna une cellule spacieuse, lui expliqua les coutumes de la maison, lui indiqua la meilleure auberge pour se procurer des vivres et se retira parce qu'on l'appela afin d'accueillir un détenu : c'était Antonio Maria das Neves.

Comme il n'avait pas d'instructions particulières, le geôlier l'installa dans la cellule de son père. Teresa de Jesus accompagnait son mari ; mais elle était libre. Le vieillard étreignit son fils, en poussant des cris déchirants. L'étudiant étreignit son père ; mais il ne quittait pas sa femme des yeux. Elle avait appuyé son visage à une barre de fer de la grille et sanglotait.

— Teresa ! Teresa ! s'exclama Antonio Maria, je commence tout de suite par te demander pardon, parce que j'ai fait ton malheur.

Elle courut à lui, l'embrassa, lui baigna le visage de ses larmes et murmura :

— Ne perds pas espoir... Je retournerai bientôt à Badajoz... L'archidiacre va venir à notre secours... Je vais te sauver, Antonio !...

— Le mieux, ce serait qu'à ton retour, tu me trouves mort... Si je me suicide, Teresa, ne permets pas que l'on me traite de lâche... Je vais me tuer pour que ne retombe pas sur toi l'infamie de la mort qu'ils vont m'infliger...

— Par les Cinq Plaies du Christ ! répondit-elle. Ne te tue pas, je ne désespère pas de t'arracher d'ici !

Et elle l'étreignit avec une passion frénétique.

— Tu as un poignard là... dit-elle, sentant la dureté de la poignée de bronze contre son sein. Tu me donnes ce poignard, Antonio ? Je crains que tu ne te tues... Donne-le moi...

— Prends-le, dit-il avec indifférence. Ce sera tout ce qui te restera de moi... Ce poignard...

Teresa regarda la lame et dit avec une sereine majesté :

— Si tu me le laisses... dis-toi bien qu'il reste entre les mains d'un homme.

— L'alcade, en fin de compte, a eu ce qu'il voulait, dit l'étudiant. L'infâme me suivait à la trace... Il m'emmène à la potence...

Teresa se précipita à la porte de la cellule, comme si elle avait peur d'être entendue ; elle se retourna vers son mari et son beau-père, sur le point d'exprimer une idée qui étincelait dans ses yeux flamboyants, et se retint murmurant :

— Il est trop tôt...

— Trop tôt pour quoi ? demanda Antonio Maria.

— Pour rien... Ne me pose aucune question... Laisse-moi conserver pour l'instant un peu de sérénité, sinon l'espérance me quittera, et je mourrai avant toi, alors que tu as besoin de moi pour vivre.

Voilà le diamant brut de Guimarães taillé par Antonio Maria. Son premier mari avait éclairé son esprit avec la douce lumière des étoiles, le deuxième l'avait emplie des intenses fulgurances de l'éclair. La voici qui regarde le poignard avec les mêmes yeux qui s'étaient posés il y a neuf ans sur la fleur cueillie dans le vase de Guilherme Nogueira. Ses yeux avaient alors la tendresse d'une bergère de l'Arcadie de Poussin ; ils étincelaient à présent comme ceux de Charlotte Corday.

*

Elle se rendit à Badajoz et demanda à l'archidiacre de sauver son mari et son beau-père. Elle se jeta à ses pieds, lui embrassa les genoux, lui baisa la main. Le vieil homme se rendit à Madrid. Il parvint à retarder l'ordre de conduire les prisonniers à la frontière, pour essayer de faire révoquer la décision du gouvernement. Des gens très influents se manifestèrent pour contrarier les instances de l'alcade de Zarza. Tout ce que put cependant obtenir l'archidiacre, ce fut une détention qui pouvait laisser entrevoir une lueur d'espoir – un changement de dynastie au Portugal ou en Espagne. On attendait une révolution venue de France. Mais Don Rojo de Valderas se trouvait à Madrid, en train d'aiguillonner le représentant du Portugal.

— Je ne puis contrebalancer l'influence d'un ancien chef de bandits ! dit l'archidiacre à Teresa de Jesus. L'alcade de Zarza est implacable. Il agit comme si Dom Miguel lui avait délégué les pouvoirs que la loi lui donne sur la tête de votre mari.

Teresa ne consulta pas son mari. Elle se rendit à Madrid. Elle demanda où habitait l'alcade. Elle pénétra à l'improviste dans sa chambre où il était entouré des anciens chefs de bande qui avaient proclamé Ferdinand VII monarque absolu. Elle lui demanda fièrement de pardonner à son époux une faute dont elle était seule responsable.

— C'est moi qui l'ai volé à votre fille qui l'aimait ! s'exclama cette folle plongée dans le délire d'un mauvais roman, c'est moi qui l'ai fasciné grâce à un pouvoir surnaturel ! Je l'ai arraché aux bras de votre fille comme on précipite un aveugle dans un abîme. N'ayez pas pitié de moi, monsieur ; mais faites preuve de miséricorde pour lui qui n'a pas encore vingt-cinq ans et va mourir sur un gibet !

— Vous vous faites, madame, dit tranquillement l'alcade, beaucoup d'illusions à mon sujet ! Votre mari a été arrêté par l'alcade d'Alcântara, si je me souviens bien ; et je suis, vous le savez, alcade de Zarza. Votre mari est un criminel dont l'extradition est demandée par le monarque légitime du Portugal, ou par son représentant en Espagne. Et je suis aussi étranger à ces accords entre ces deux pays que mes amis que voilà, qui ne connaissent pas votre mari et ne savent peut-être pas de quoi il s'agit.

— Don Rojo ! rétorqua Teresa de Jesus, par l'âme de votre fille chérie, je vous conjure de ne pas vous opposer à ce que les amis de mon malheureux mari le protègent à Madrid. Je m'agenouille devant votre cœur de père et vos cheveux blancs ! Laissez-moi croire qu'il y a un Dieu en m'accordant un regard de miséricorde ! Voyez, vos amis me considèrent avec pitié : ayez pitié de moi, vous aussi ! Dites-vous bien que mon mari sera pendu dès qu'il entrera au Portugal.

— Oh Madame ! répliqua l'alcade, il semble que vous n'ayez pas compris ! Je vous demande de ne plus m'importuner ! Laissez-moi, je ne puis rien faire pour vous.

Teresa de Jesus se redressa d'un coup et raide comme une statue de bronze. Ses yeux étaient deux flèches dardées sur le visage de l'homme. Elle dit :

— Vous voulez que je vous laisse ?... Je vais vous laisser... Et au revoir.

Et elle sortit.

Pajillas disait à Missas :

— Quelle femme ! Moi j'enverrais le mari au diable et je la garderais pour moi.

Jaime Alonso, surnommé le *Barbudo*, essuyait ses larmes à la manche de son uniforme de lieutenant-colonel. Le Français Georges Bessière dit qu'il partait sur ses traces et qu'il serait capable de forcer la prison d'Alcântara pour lui rendre son mari en échange d'un baiser. Pantisco demandait en termes honnêtes à son ami de sauver, s'il le pouvait, cet émigré du gibet, et dit à l'oreille du Français : "Souviens-toi que tu as été à deux doigts d'être pendu".*

L'alcade de Zarza promena sur l'assistance des yeux qui écumaient de sang, et dit d'une voix caverneuse :

— Vous ne savez peut-être pas que j'ai fait asseoir à ma table le mari de cette femme ; j'ai mis ma bourse à sa disposition et la porte de ma maison

* Georges Bessière avait déserté en 1810 d'un régiment français, après avoir tué son capitaine en Catalogne. Il se présenta devant l'armée espagnole, en produisant, pour prouver son grade, les papiers du capitaine assassiné, et fit la guerre aux Français. Au moment où il allait désertir, il fut arrêté et dépouillé de son uniforme. En 1820, il conspira contre les libéraux et fut condamné à la pendaison. Il fut sauvé par les constitutionnels, qu'il pourchassait en 1830. Pajillas avait été un voleur célèbre en Castille et il fut condamné à mort pour des attaques contre des malles-poste. Missas infesta les routes de Catalogne. Jaime Alonso fut chef de brigands durant quinze ans à Valence et en Murcie. Pantisco fut le chef d'une troupe en Andalousie. On appelait en Espagne ces hommes les *défenseurs de la foi*. — *Ocios de Espanoles emigrados*, revue mensuelle, Londres, 1824.

lui était ouverte jour et nuit ; je l'ai laissé courtiser ma fille, ma fille unique, mon unique amour, ma pauvre Inês. Il m'a demandé sa main, et je la lui ai accordée ; et ensuite, quand mon Inês ne voyait plus rien d'autre au monde, et paraissait même m'aimer moins parce qu'elle l'aimait, cet infâme l'a abandonnée, s'est marié avec cette femme que j'ai vue ici, et ma fille est morte entre mes bras. Savez-vous maintenant qui est cet homme qui se trouve en prison ?

Tous les *défenseurs de la foi* dirent, d'une seule voix, qu'ils lui auraient arraché un œil par l'orbite de l'autre et souhaitèrent de le voir subir d'autres supplices aussi imagés dans le jargon des brigands.

Don Rojo répondit :

— Je suis vieux et fatigué. Que le bourreau fasse son office.

*

Le 5 juin 1830, après un mois et demi d'incarcération à Alcântara, les deux Portugais reçurent l'ordre de se tenir prêts à marcher vers leur destin. Après cet avis, Antonio Maria perdit courage. On ne discernait plus le moindre trait de cet homme qui avait discoursé si pompeusement sur les héros et sur les martyrs. Il ne trouvait plus aucune formule à la André Chénier ou à la Saint-Just. Il s'écroula en larmes dans les bras de sa femme, tandis que le médecin, par une sorte d'égoïsme, qui relève de l'instinct de conservation, s'était blotti dans un coin en se demandant s'il serait pendu lui aussi pour la simple raison qu'il était le père de l'accusé. Teresa montrait un courage admirable. Elle prenait le front de son mari entre ses mains et lui disait :

— Alors ?... Tu es d'accord ? Suicidons-nous !

Et elle lui montrait le poignard, comme Arria, qui disait à Paetus, son mari, condamné par Claude : "Ça ne fait pas mal !", et elle dirigeait la pointe de son couteau vers son cœur.

— Veux-tu que je me tue la première ?

— Qui sait ? disait-il. Qui sait si la révolution ne va pas éclater !... Espérons...

Ni courage de se suicider, ni honte en face de cette femme splendide, sinistre, belle, parée de toutes les séductions de la mort !

Le vieillard tremblait dans un coin et regardait comme un idiot une fente entre deux planches.

Elle dévisageait tantôt l'un, tantôt l'autre, et semblait de plus en plus écoeurée par la vie.

À la tombée de la nuit, le geôlier lui demanda de sortir ; et, une fois hors de la cellule, il dit :

— Ils seront remis demain à midi aux soldats portugais qui les attendent à Segura, à la frontière. Prenez vos dispositions, madame.

Elle réfléchit juste deux secondes et répondit :

— Dites demain à mon mari que je suis partie en avant.

*

ENTRE PARENTHÈSES

Bien que l'art me prescrive d'éliminer tout élément comique de ces pages funèbres, la nature des choses m'oblige à parler de Caetana qui ne pouvait éviter de prendre des teintes mélancoliques au contact de tant d'infortunes. Elle était maigre ; c'était une vraie misère qu'elle étalait tous les jours devant sa maîtresse – être maigre comme une chienne. Il lui prenait par moments des envies de s'enfuir à Margaride sa patrie, et qu'ils se débrouillent. Puis sa fidélité de bonne à l'ancienne se manifestait, et un mouchoir ou un jupon de sa maîtresse faisait pencher la victoire du côté des bons instincts. Le départ de Badajoz pour Alcântara lui fit bouillonner le cœur. Elle y avait renoué les deux fibres les plus sensibles de son cœur, qui étaient restées coupées durant neuf ans sous l'effet de la nostalgie. L'Espagne était parvenue à la conquérir en fin de compte, en la personne du crédencier de l'archidiacre : c'était le premier civil et le premier étranger qu'elle aimait ; et grâce à ces amours inédites et paisibles, son embonpoint lui donnait une couleur locale. Tout concourut, cependant, à la faire mincir.

En voyant sa maîtresse pleurer jour et nuit, elle disait qu'elle se sentait toute démolie par dedans, et je ne doute pas de la sincérité de ce malaise. Ce que je sais, et ce que je tire de mes notes sur cette histoire mal ficelée, c'est que Caetana est entrée au Portugal le 6 juin 1830 avec Teresa de Jesus, et que dès qu'elle a foulé à Zibreira le sol de sa patrie, si elle ne l'a pas embrassé comme les rapatriés sublimes, elle s'est tournée vers l'Espagne et a crié : "Que le Diable emporte les Galiciens, Dona Teresa ! Une fois à Guimarães, je me remplume !"

*

Teresa de Jesus était quelque peu parente du comte de Basto, José Antonio de Oliveira Leite de Barros. Sa mère lui avait raconté que sa cousine, Joaquina Russa, avait fait un faux pas, alors qu'elle travaillait à Bréa, chez André de Oliveira, le père du juge. De ce faux pas était né le bâtard qui, en 1830, était ministre du royaume. En conséquence de quoi, la fantasque épouse d'Antonio Maria das Neves conçut l'idée qu'en se présentant à son cousin le comte, elle sauverait son mari. Pour obtenir une lettre d'introduction, elle se rendit à Guimarães, parce qu'elle comptait également sur l'appui des parents de Mme la Comtesse de Basto, Dona Catarina Leite, fille du premier vicomte d'Azanha.

Quand Feliciano entendit la voix de Teresa qui demandait à la voir, elle sauta de son lit et transforma son rhumatisme en des ailes d'amour maternel. Sa fille fut épouvantée de voir comme sa mère avait vieilli en à peine huit ans. Il lui semblait entendre encore son père. Les endroits que l'on retrouve après de nombreuses années d'absence font revivre des souvenirs, des figures, des existences et des voix que nous y avons vues et entendues quand nous les avons quittés. Teresa entendait la voix tonitruante de Joaquim Pereira, elle croyait sentir l'odeur nauséabonde de la tannerie, sur le carrelage près des fenêtres se trouvaient encore ses

quatre pots d'oeillets, elle palpait pour ainsi dire le cadavre galvanisé de son enfance et de sa jeunesse. Ce n'était peut-être pas le regret qui la fit fondre en larmes dans les bras de sa mère ; nostalgie ou remords, sa douleur était une contrition de l'âme qui la plongeait dans les affres du désespoir.

Elle expliqua la situation à sa mère. Feliciano l'écoutait, la bouche plus ouverte que l'entendement, se signait de temps en temps, regardait le crucifix de son oratoire, se prenait la tête dans les mains, et c'est avec ces mimiques consternées qu'elle entendit la poignante histoire du second mari de sa fille. Quand Teresa lui dit qu'elle voulait s'adresser au comte de Basto et se présenter comme une cousine au deuxième degré de sa mère, Feliciano pensa que cela ne servirait à rien.

— Quelle idée ! dit-elle, ils se sont tellement bien occupés de Joaquina Russa, la mère de ce drôle, que, sans les aumônes de ses parents, elle serait morte en mendiant son pain de porte en porte. Laisse-moi aller trouver Bernardo Correia, qui est le beau-frère du comte, pour voir s'il te donne une lettre pour sa sœur... Écoute, ma fille, si c'est une affaire qu'on puisse régler avec de l'argent, j'ai un peu plus de six mille cruzados ; et si cela ne suffit pas, on vend les maisons, même si je dois aller mendier après.

Feliciano trouva Bernardo Correia, le colonel des volontaires royalistes de Guimarães, insensible à ses prières. Selon lui, l'étudiant devait mourir au bout d'une corde comme les autres, et sa femme devait être fouettée pour s'être mariée avec un tel assassin et un tel voleur. Il ajouta que le chanoine Araujo lui avait conté ce qui s'était passé en Espagne avec cette perle de Teresinha de Joaquim dos Coiros. Ce gentilhomme était un homme qui avait un bon fond ; mais en surface, il émergeait quelques pustules de la lèpre de son beau-frère, le comte de Basto. Que Dieu leur pardonne et compte à la décharge de leurs péchés l'époque où ils ont fleuri et l'enthousiasme qu'ils ont mis à creuser leur propre abîme.

La vieille revint avec la réponse du gentilhomme. Teresa étouffait dans cette maison exiguë, elle voulait partir cette nuit même, pour rejoindre son mari ; elle voulait se tuer après avoir bu ses larmes dans un dernier baiser. Elle déclamaient avec de grands cris, tandis que sa mère, à genoux au pied de son livide Jésus Crucifié et de la Vierge des Douleurs, les implorait d'apporter quelque soulagement au désespoir de sa fille.

Le lendemain, Teresa de Jesus s'en retourna par la route d'Espagne, à marches forcées, avec un muletier, sans aucune appréhension, éprouvant de temps à autre le désir de mourir pour oublier, mais, à chaque fois qu'étourdie par les insomnies elle perdait conscience, et avait l'impression qu'elle allait mourir, elle demandait à Dieu de la laisser vivre pour se venger, comme si Dieu était le Jéhovah des vengeances sanguinaires d'Israël.

Quand elle arriva à Cernadas, elle apprit que les deux prisonniers se trouvaient dans la prison de Castelo Branco depuis cinq jours. Quand Antonio Maria entra à Idanha, le geôlier lui fit passer un billet de son épouse dans lequel elle lui détaillait ses plans pour le sauver ; et quand il la vit s'approcher si tôt de la prison, il perdit l'absurde espérance qui sonne comme un sarcasme quand elle caresse certains êtres perdus.

Teresa de Jesus ne parvint pas à entrer dans la prison. Il était interdit aux prisonniers de communiquer avec qui que ce fût.

Le 14 juillet, ils poursuivirent leur chemin à marches forcées vers la capitale, et, le 20, ils entrèrent au *Limoeiro*.

En même temps, Feliciano, sur les conseils du chanoine, se rendit à Lisbonne avec Caetana. L'oncle de Guilherme Nogueira avait eu pitié de Teresa et dit à sa mère d'aller la soutenir dans l'effroyable épreuve d'un veuvage aussi ignominieux. Il s'arrangea pour que la mère et la fille fussent convenablement accueillies dans la capitale, et confiées aux charitables soins d'un commerçant originaire de Guimarães.

On intenta un procès au médecin, père de l'étudiant. Quant au fils, la cause était déjà entendue ; il restait juste à ajouter aux pièces les dépositions de certains témoins qui ne figuraient pas dans les actes. Le Dr Antonio das Neves Carneiro fut condamné à la déportation dans les provinces du Sud du Royaume. Son crime était d'avoir accompagné son fils en Espagne. On lui accorda la grâce de le tirer du *Limoeiro* avant que son fils n'en sortît dans la robe blanche des condamnés.

Teresa perdit toute son énergie en tombant malade après qu'on l'eut empêchée, à Castelo Branco, de s'approcher des grilles. Elle suivit les prisonniers sur trente-quatre lieues, et ne put rien faire d'autre qu'acheter la complaisance d'un soldat qui trouva moyen de remettre à Antonio Maria une lettre que ses menottes ne lui permirent pas de lire. Quand elle arriva à Lisbonne et se retrouva dans les bras de sa mère, elle demanda à Dieu de la laisser mourir ; mais, de temps en temps, elle chassait le fantôme de la mort en faisant voler ses tresses autour de sa tête en prise au vertige, s'emparait du poignard à lame triangulaire, et tenait des propos décousus qui arrachaient à sa mère des cris déchirants.

Pendant ce temps, Antonio Maria das Neves était interrogé. Il se devait de se comporter en homme et d'affronter la mort avec la dignité de ses modèles républicains ; mais à vrai dire, nous n'avons pu faire figurer dans la sanglante préface de notre liberté aucune de ces illustres victimes qui sût mourir, en revendiquant le crime d'avoir voulu nous délivrer de la tyrannie. Ils trahirent tous leurs généreux desseins, en les reniant. Le premier martyr involontaire, Gomes Pereira lui-même, n'avait pas donné l'exemple d'un sacrifice magnifié par le mépris de la mort. Antonio Maria, au pied de l'inéluctable potence, n'eut même pas la fierté d'accepter la part qui lui revenait de cet exploit. Quand l'un de ses compagnons, Manuel Inocêncio de Araujo Mansilha, ne trouvait plus rien à quoi accrocher l'ancre de l'espérance, il déclarait qu'il n'était pas chrétien et voulait mourir catholique : il était chrétien comme on dit que les baptisés le sont ; mais il espérait prolonger sa vie par la cérémonie d'un nouveau baptême.* Ils étaient tous les mêmes, non seulement criminels, mais lamentables dans leurs deux lâchetés – celle de l'attentat et celle de leur mort.

Le mari de Teresa de Jesus, quant à lui, "interrogé sur les minutes des interrogatoires découlant des dernières pièces, il répondit qu'il n'avait pas participé au délit en question, qu'il n'avait pas accompagné ses co-accusés qui l'avaient perpétré, qu'il ne s'était même pas trouvé avec eux sur la route de Condeixa, vu qu'il avait pris avant la date prévue un congé de huit jours accordé par le vice-recteur de l'Université pour aller passer ses vacances de Pâques à Gois, où il était parti entre neuf et dix heures du soir la veille du jour où le dit délit avait été commis, voyageant à pied comme il avait

* Se reporter au *Rapport sur ce qui est advenu à la prison du Limoeiro des neuf étudiants accusés à Coïmbra, qui, le 20 Juillet 1828, ont subi le supplice au cours duquel l'un d'eux, Manuel de Inocencio de Araujo Manilha, fut baptisé.*— De Frère Claudio da Conceição, Lisbonne, 1828.

l'habitude de la faire la plupart du temps ; et que le jour même où s'était produit ce délit à Condeixa, un ami était venu le voir de Coïmbra, et lui avait raconté cet événement, en lui disant qu'on citait son nom à Coïmbra comme impliqué dans l'affaire, et que c'était pour cette raison qu'il s'en était allé à Paul, et de là en Espagne. * »

C'est ainsi que le héros tremblait devant la mine renfrognée des Ornela, des Maciel Monteiro, des Casal Ribeiro et des Martens Ferrão, qui étaient vêtus de leurs robes, et, après avoir entendu ou lu sa déplorable défense, signaient la sentence à laquelle ils auraient ajouté une rubrique supplémentaire s'il avait prédit à quelques-uns d'entre eux qu'il allait mourir gaiement sur l'autel de la liberté où plus tard les fils de ces juges implacables iraient chercher leurs diplômes de conseillers et leurs couronnes de comtes. Et s'il avait dit cela, à peu de choses près, le noble comte de Casal Ribeiro et M. Martens Ferrão, le précepteur du prince, que Dieu garde, penseraient que leur situation d'aujourd'hui avait été prophétisée il y a trente-six ans.

Non, messieurs, Antonio Maria das Neves ne fit aucune prophétie, il n'a même pas prononcé une seule phrase inspirée par celles innombrables, qu'ont immortalisées les Girondins, ou par celles, non moins innombrables, qu'une vaillante femme, l'épouse de Roland, disait à ses compagnons dans la charrette qui les conduisait à la guillotine. Il écouta sans broncher la lecture de la sentence jusqu'à la troisième phrase. Puis il versa des torrents de larmes. Il avait entendu prononcer le nom de sa femme, parce que la sentence commençait de la sorte :

Arrêt de la Cour d'Appel, etc. Q'attendues ces minutes dont conformément au rapport présenté par le Chancelier qui tient lieu d'officier civil, on a fait le résumé d'après l'arrêt Fl. 119 v°. à l'accusé Antonio Maria das Neves Carneiro, étudiant de seconde année en Mathématiques à l'Université de Coïmbra, époux de Teresa de Jesus Pereira... etc.

Puis il était revenu à lui, en émergeant de ce bref évanouissement de quelques instants et, quand il entendit lire la conclusion du jugement, il retrouva un courage digne d'une meilleure cause. Voici la conclusion de la sentence :

En conséquence et vus les autres actes ; attendu que l'accusé Antonio Maria das Neves Carneiro tombe sous le coup des dispositions de l'Ordonnance, etc., il est condamné à être emmené la corde au cou avec un crieur par les voies publiques de la ville à l'endroit où le gibet se trouve dressé Cais do Tojo, et à y mourir de mort naturelle et pour toujours, et à avoir ensuite les mains et la tête tranchées, qui resteront exposées aux angles du même gibet jusqu'à ce que le temps les détruise ; il est également condamné à rembourser les effets volés, 2000\$000 réis pour chacune des veuves des défunts Mateus de Sousa Coutinho et Jeronimo Joaquim de Figueiredo et à 100\$000

* Ce sont les termes mêmes de la sentence tels qu'ils sont imprimés et sont reproduits dans les *Notes pour l'Histoire Contemporaine* de Joaquim Martins de Carvalho ; Coïmbra, 1868.

réis pour les dépens du tribunal, et les frais pour établir les actes relatifs au jugement.

*

Le jugement fut prononcé le 6 juillet, et le 9, à midi, le condamné passait, sur le chemin du gibet, rue das Pedras Negras, où habitait le marchand qui avait accueilli Teresa de Jesus.*

Elle ne s'y trouvait plus, depuis le jour du jugement.

Le 6 au matin, elle s'était levée au point du jour, le visage livide, inerte, d'une sereine hébétude. Elle s'était vêtue de noir, en grand deuil, et elle demanda à sa mère de ne pas pleurer et de lui donner du courage, parce que

* Mon ami Augusto Soares Barbosa de Pinho Leal, témoin oculaire du supplice d'Antonio Maria das Neves, m'a rapporté dans une lettre plus historique que sentimentale la douloureuse fin du mari de Teresa de Jesus.

Voici la lettre : (...)

Je vais vous rapporter tous les souvenirs que j'ai gardés de cet événement ; et bien que j'eusse alors treize ans et quatre mois, je ne puis oublier certaines circonstances dont j'ai été le témoin ce jour-là. Vous pouvez sans crainte vous fier à ma parole.

Je me trouvais Cais do Tojo avec mon père (qui était alors quartier-maître au 4e de Chasseurs – bataillon qui était alors en garnison dans le monastère de la Boa Hora, à Belém).

Neves Carneiro me parut être un homme allant déjà sur ses trente ans il me semble que je le vois encore). Il était très pâle (ce qui se comprend !...) et avait une sale tête. Un grand nez (juif sans doute) et de ceux que l'on dit en bec de perroquet, et de taille moyenne. Il m'a paru avoir un tempérament chatouilleux. Il marchait avec beaucoup d'effronterie en se dandinant, et en regardant les fenêtres où il y avait des dames. Même les mains attachées, il s'arrangeait pour se peigner avec les doigts ! Il ne portait pas de crucifix entre les mains, parce que – d'après ce qu'on m'a dit – chaque fois que les moines lui en donnaient un, il le jetait par terre ; mais ça, je ne l'ai pas vu, parce que j'ai déjà dit que je me trouvais Cais do Tojo. Il marchait avec la plus grande désinvolture.

Je ne sais qui lui avait promis qu'il allait y avoir une révolte, et que beaucoup de libéraux arriveraient en bateau, et sauteraient à l'improviste sur le Cais do Tojo pour le sauver.

Ce diable d'homme gravit avec la plus grande insouciance les marches du gibet il était en bois et peint en rouge sombre). Il s'assit sur la dernière marche, et de là fit un speech, que mon père a transcrit dans son carnet (à peu près – parce qu'il n'était pas sténographe, et qu'il n'en existait pas encore ici). Je ne sais où j'ai bien pu mettre ce fameux speech et je le regrette bien à présent, car je vous en aurais envoyé une copie. Je me rappelle parfaitement qu'il dit – en gros – que ce qu'il avait commis, c'était un acte de juste vengeance !) et que, ce qui passait maintenant pour un crime, serait jugé par la postérité comme un acte de patriotisme. Que ce n'était pas aux hommes qu'il devait rendre compte de ses actes, mais à l'Être Suprême (Les maçons ne disent pas Dieu, ni le Tout-Puissant – ils disent l'Être Suprême ou le Suprême Architecte), etc.

L'escalier était orienté au nord, et il se trouvait, par conséquent – pendant tout le temps où il resta assis – dos au Tage ; mais, au milieu de son discours, il se tournait fréquemment vers le fleuve. Nous savons à présent pourquoï.

Quand le bourreau s'aperçut que son discours traînait en longueur, il voulut en finir, et lui jeta la cagoule sur la tête, mais il l'ôta, et continua sa harangue. Le bourreau lui mit une seconde fois la cagoule, avec le même résultat ; mais à la troisième, le bourreau qui en avait assez tint la cagoule avec ses deux mains, la fixa bien sur ses épaules, et le poussa d'un coup de pied, hors de l'escalier et zou.

(...)

Il semble que l'on ait vraiment craint une tentative pour soustraire ce fameux héros à la justice, parce que le Cais do Tojo, et tous ses environs, en particulier du côté du fleuve, étaient couverts de soldats, et que personne ne pouvait s'approcher de la place, sauf eux.

cela faisait sept nuits qu'elle ne dormait pas, et qu'elle se sentait mourir. Elle dit au maître de maison que son mari, d'après ce que lui avait affirmé le procureur, devait entendre la sentence le jour même, et être pendu trois jours après, comme cela s'était produit pour les autres étudiants ; qu'elle ne voulait pas rester là, parce qu'elle savait que c'était sur le chemin du Cais do Tojo ; qu'elle allait passer quelques jours loin de Lisbonne et qu'elle reviendrait ensuite chercher sa mère pour se retirer à Guimarães. Son hôte compatissant voulut la faire revenir sur sa décision, non pas pour l'empêcher de partir, mais parce qu'elle ne savait où aller. Il lui proposa une de ses fermes à Sacavém. Après un moment d'hésitation, Teresa accepta ; mais comme sa mère voulait l'accompagner, elle refusa qu'elle vînt, disant qu'elle avait besoin d'être seule, et qu'elle n'emmènerait que Caetana.

Peu après, elle entra dans une voiture avec la bonne et le marchand. Elle fit tout le voyage, pratiquement prostrée, appuyée contre l'épaule de sa servante. Par moments, ses paupières tremblaient, et les larmes pointaient entre ses cils comme de petites perles. Elle ne répondait pas et elle écoutait, semble-t-il, les questions avec une certaine répugnance.

Au moment de se retirer dans sa chambre, à Sacavém, elle baisa la main de son vieux compatriote et prit congé.

— Si je meurs, dit-elle, demandez à ma mère de me pardonner... J'avais l'intention de lui demander pardon avant de partir ; mais... je n'ai pas voulu la faire pleurer... Et je ne voulais pas pleurer, moi non plus.

Le marchand comprit en vérité que Teresa de Jesus devait attendre de Dieu une mort miséricordieuse.

Quand elle se vit débarrassée de l'importune compagnie de cet homme, elle se renseigna auprès du régisseur pour savoir s'il y avait à Sacavém des chevaux de location. Elle en fit louer deux pour un long trajet et partit avec sa servante, le soir même. Elle avait dormi trois heures et s'était réveillée tremblant de froid. Elle claquait des dents, tandis que son visage brûlant séchait aussitôt ses larmes. La journée avait été caniculaire ; mais la nuit, la brise de la mer ridait légèrement la surface du Tage que la lune argentait. Cette femme traversait dans son désespoir les beautés de cette nuit de juillet comme les anges déchus de Milton précipités du Ciel parmi les rutilantes constellations de l'espace.

*

Le bruit avait couru que l'alcade de Zarza, après avoir perdu sa fille, allait vendre ses grands domaines et se retirer. On citait des exemples de hardis malfaiteurs convertis, et même de voleurs bibliques. Dimas, par exemple : on l'appelait dès cette époque un des bons larrons de l'Espagne. Il restait à voir quel serait le couvent qui cueillerait l'aubaine de cette donation.

Don Rojo revint de Madrid pour remplir ses fonctions exécutives avec son habituelle droiture. Il ne pensait apparemment pas au cloître ni à investir ses avoirs en des titres payables dans l'éternité. Il était triste, inquiet et peut-être las de vivre ; il lui manquait toutefois la croyance religieuse qui cherche dans la vie monastique le baume cicatrisant les coups que nous infligent nos frères en Jésus Christ.

Ses alguazils lui dirent que Teresa, la veuve du pendu, était entrée à Zarza le matin du 14 juillet, en même temps que le courrier qui apportait la

nouvelle du supplice de l'étudiant ; ils ajoutèrent qu'elle s'était enfermée avec sa bonne dans la maison qu'elle habitait auparavant, et ils lui demandèrent s'ils devaient l'arrêter ou la surveiller.

— Pas question de l'arrêter ni de la surveiller, répondit l'alcade.

Au moment où Don Rojo de Valderas, à la minuit de ce même jour, revenait d'une longue promenade pour se rafraîchir de la chaleur de l'après-midi, il entrevit contre la porte de sa maison une silhouette à peine perceptible dans l'ombre de l'auvent qui surmontait le portail. Il ne s'attarda ni pour l'identifier, ni par prudence. Il poursuivit son chemin avec l'insouciance de qui n'a rien remarqué de suspect ; et, alors qu'il se trouvait à trois pas du portail, il vit la silhouette se détacher de l'ombre et courir à sa rencontre, le bras levé. L'acier d'un poignard étincela dans l'air, resta suspendu, scintillant, un instant, tandis que son agresseur prononçait ces mots :

— C'est la veuve de ta victime qui te tue, infâme !

Le bras redescendit et trouva entre le fer et la poitrine des serres qui se fermèrent sur son poignet. La veuve héroïque avait en face d'elle le chef le plus vaillant des hordes de Vieille Castille. Elle ne s'était pas rappelée à temps qu'Holopherne dormait et que Marat était dans son bain quand ils avaient été assassinés.

Au beau milieu de cette lutte, la ronde qui surveillait de son propre chef les avenues autour de la maison de l'alcade, vit cette silhouette de femme se débattre sous la prise inflexible d'une autre silhouette. Elle se précipita sur le groupe.

*

— Faites venir cette femme devant moi, dit l'alcade, et apportez ce poignard qui est par terre.

Les alguazils empoignèrent brutalement le bras de Teresa.

— Doucement ! fit Don Rojo. Amenez-la sans violence.

L'alcade ouvrit la porte et pénétra dans la cour éclairée par une lanterne suspendue. Un domestique apparut avec une lampe sur le palier, et entra devant son maître.

— À la salle d'audience, dit Don Rojo.

Peu après, Teresa de Jesus entra avec les deux sbires. L'un d'eux tenait le poignard.

— Posez le poignard sur cette table et attendez dans la cour, dit-il, et il alla fermer la porte de la salle.

Puis il approcha une chaise de la table qui en occupait l'extrémité et dit à Teresa :

— Veuillez vous asseoir.

Elle se déplaçait comme une automate ; elle était pleinement la femme, telle que la nature l'a créée, anihilée, abattue, sans réaction.

L'alcade ouvrit un tiroir, en retira un paquet de lettres, défit le nœud du ruban noir qui les entourait, en tira deux ou trois qu'il ouvrit, et dit :

— Vous avez reçu des lettres de ma fille Inês, Dona Teresa de Jesus ; vous devez vous rappeler son écriture. Regardez. Ces lettres ont été écrites à votre mari, quand il a abandonné ma fille, puis elles sont revenues entre les mains de ma fille, quand ils se sont rendu, selon l'usage, leurs lettres, pour

sceller la fin de leurs relations. Prenez la peine de lire, Dona Teresa, ce que votre ancienne amie et ma pauvre fille a écrit au monsieur que vous aimiez.

Teresa lut sans remuer les lèvres la première lettre que l'alcade lui tendit. Elle semblait troublée et effrayée.

— Et celle-ci, maintenant, dit l'alcade, en lui tendant la deuxième lettre.

— J'ai tout compris, répondit-elle, en refusant de lire la deuxième lettre.

— Vous n'avez rien compris ; lisez, insista-t-il.

Teresa en lut la moitié avant de poser la lettre sur la table, en murmurant entre deux sanglots :

— Quel malheur, mon Dieu !

— Vous voyez à présent, Dona Teresa – dit posément le père d'Inês, avec une poignante sérénité – que je n'ai pas seulement vengé l'offense qu'avait subie le cœur de ma fille, j'ai vengé ma fille trahie, déshonorée, et abandonnée comme n'importe laquelle de ces femmes de rien qui tombent dans la misère, et que la misère conduit au bordel. Et pas seulement trahie et déshonorée, madame ! Il y a une chose plus atroce encore dans cette deuxième lettre que vous avez vue. Inês, qu'il avait perdue, pour tuer l'enfant qui allait rendre public son déshonneur, s'est tuée elle-même. Imaginez, si vous le pouvez, les affres de ma malheureuse fille, et rappelez-vous les festivités que votre mari organisait à Badajoz pour vos noces, tandis qu'elle agonisait là-bas dans cette chambre. Vous avez bien réfléchi, Dona Teresa ?

L'alcade se leva, prit le poignard, s'approcha de Teresa et le lui tendit, en disant :

— Voici maintenant votre poignard, et voici la poitrine que vous n'avez pu blesser il y a un moment. Vengez-vous ! Achevez l'oeuvre de votre mari. Tuez le père de la femme qu'il a déshonorée et tuée.

Teresa, tenant entre les mains son visage noyé de larmes, disait en sanglotant :

— Quel égarement, mon Dieu ! Quel égarement que le mien !

— Écoutez, madame, fit Don Rojo Valderas. Il est effarant que votre mari n'ait pas vu le gibet se dresser devant ses pieds à chaque pas qu'il faisait ! Ainsi donc cet homme, après avoir accumulé les crimes, avait espéré être heureux. Je ne l'ai jamais été parce que j'ai commis des fautes dans ma jeunesse. Je les ai expiées, je les expie encore en subissant cette terrible pénitence d'un père qui n'avait rien d'autre qu'elle en ce monde. Nous autres, les criminels, nous sommes des mâtons damnés qui nous déchiquetons les uns les autres. Lui, il l'a écrasée sous les pieds de son mépris, il l'a enterrée dans la boue du déshonneur ; je l'aurais tué, si le bourreau ne me l'avait disputé. Si votre poignard, Dona Teresa, m'était entré dans le cœur, je serais mort en reniant la justice de Dieu. Il n'est pas pensable que la Providence permette cette grande iniquité que je sois assassiné par la veuve de l'homme qui m'a arraché ma fille unique de mes bras et l'a précipitée dans la tombe ! Et, puisque Dieu n'a pas voulu que je mourusse de votre main, que Dieu soit avec vous, madame, car en ce qui me concerne, je vous pardonne cette tentative, et je ne sais même pas si je ne vous aurais pas pardonné ma mort, puisque les chagrins de ma vie me sont plus cruels que l'agonie instantanée que procure un coup de poignard. Allez en paix, allez retrouver votre mère, soignez votre âme malade avec la consolation des larmes, et de la prière, si vous croyez en une autre vie ; et quand vous demanderez à Dieu d'appeler à lui les âmes qui souffrent,

souvenez-vous aussi de moi, et de cette pauvre enfant que vous appeliez, il y a quelques années, votre chère Inês.

Don Rojo ouvrit la porte, gagna le haut de l'escalier, appela les alguazils et leur dit :

— Vous allez accompagner cette dame chez elle et recevoir ses ordres. Il vous faudra l'escorter jusqu'à la frontière, puis vous poursuivrez votre chemin jusqu'à l'endroit où Dona Teresa voudra être accompagnée.

Puis il la reconduisit jusqu'à la cour, et lui dit, ému :

— Adieu ! Je vous ai souvent vue ici embrassées, ma fille et vous... Adieu !

*

Dès qu'elle arriva au Portugal, Teresa de Jesus écrivit au commerçant de Porto pour lui dire qu'elle attendait sa mère à Golegã pour gagner de là Guimarães.

La veuve d'Antonio Maria das Neves, séducteur d'Inês de Valderas, était persuadée qu'elle allait mourir à coup sûr. Elle avait prévu tous les détails de son agonie, elle allait s'enfermer dans la chambre où elle était née, se dérober aux regards injurieux de tout le monde, et s'éteindre ainsi.

Il n'en fut pas ainsi. Il est vrai qu'elle s'enferma, mais elle ne mourut pas. C'est souvent dans la solitude que les âmes malades se rétablissent et se fortifient. Les regrets pour son second mari ne pouvaient être plus poignants que ne le sont en général les regrets pour les maris honnêtes. Le temps commença à lui administrer ses antidotes, et son cœur à se sentir, par conséquent, de moins en moins oppressé, l'appétit revint, et les printemps des années suivantes ouvrirent dans son âme de nouvelles aurores et des floraisons renouvelées.

À la mort de Feliciano qui vécut encore douze ans, Teresa hérita de quoi lui assurer plus que largement une aisance certaine. Vers la quarantaine, elle s'enflamma pour la religion de Jésus Christ, dont elle retint surtout les divins préceptes recommandant les aumônes. Elle était très charitable ; elle ne priait pas beaucoup, mais elle s'enquêrait des misères honteuses ; et il arrivait qu'elle sortît de chez elle pour se rendre à l'église et qu'elle oubliât l'église si elle rencontrait une mesure de pauvres où l'on manquait de pain et de paroles réconfortantes.

*

En 1873, comme je me rendais de Santo Antonio de Taipas à Guimarães par un beau matin de juin, je suis entré dans le cimetière avec un ami à moi.

Le fossoyeur égalisait une fosse avec une houe.

— Qui a-t-on enterré ici ? demanda mon ami.

— C'était Dona Teresa de la rue dos Fornos.

— Ah ! Je vois... dit mon compagnon. C'était la veuve du pendu.

— La veuve du pendu ? demandai-je. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vous raconte.

Et il m'a rapporté cette histoire.

Je lui ai demandé, pour finir, ce qu'était devenue Caetana, parce que, pour moi – quelle excentricité ! – cette Caetana représentait un article vraiment national, une Portugaise d'un parfait aloi.

— Quand Caetana est revenue à Guimarães, m'a expliqué mon ami, elle n'a plus retrouvé son adjudant ; et elle apprit, au bout de deux ans, qu'il avait déposé les armes à Évora Monte et s'était retiré à Cabeceiras de Basto avec les galons de *segundo-sargento* mais sans son bras gauche. Elle a demandé à sa patronne la permission d'aller le voir, le consoler de sa déchéance et le soutenir dans sa pauvreté. Elle partit en effet, et le trouva couché sur l'aire d'un cultivateur, en train de fumer la pipe, couché sur le dos. Ils se reconnurent, poussèrent de grands cris, s'épanchèrent mutuellement, et protestèrent qu'ils ne se quitteraient plus. Ils se sont mariés ; et comme Caetana avait amassé, dans les eaux troubles des infortunes de sa maîtresse, quelques douzaines de grosses pièces, ils ouvrirent au auberge à Cavês. Ils vivaient heureux, quand MacDonnel vint au Portugal vers 1846. Le sergent s'est présenté au commandant écossais et a été aussitôt nommé *tenente quartel-mestre*. Le mari de Caetana est mort au cours de l'engagement de Braga en se battant vaillamment dans les tranchées de Cruz de Pedra. Quand la veuve apprit la funeste nouvelle, elle en pensa mourir ; mais elle résista, parce qu'elle était fort bien nourrie. Elle a fermé l'auberge et s'est mise à prêter de l'argent avec un intérêt de 10 pour cent par mois et à prier pour l'âme de son mari.

Et c'est ainsi qu'en priant, en prêtant de l'argent et en engraisant, elle est toujours vivante en 1877, à Margaride, son pays natal.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



René Biberfeld - 2009